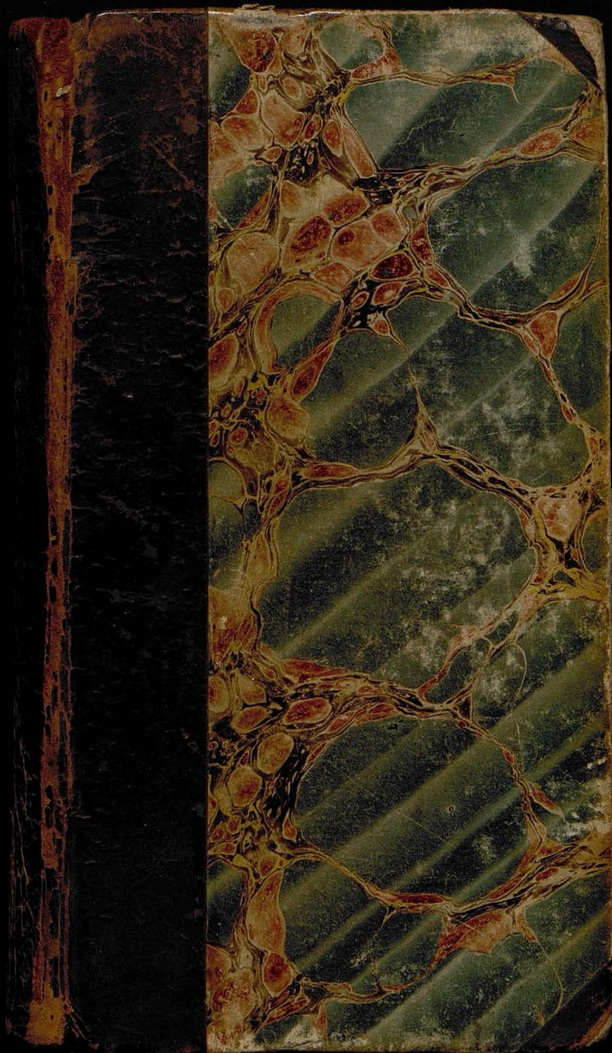
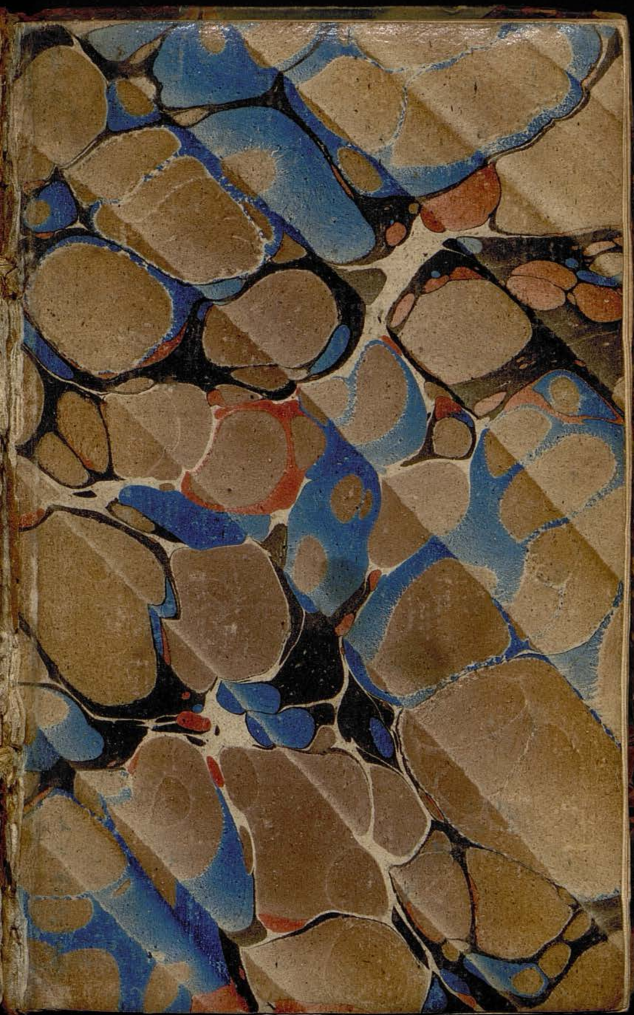
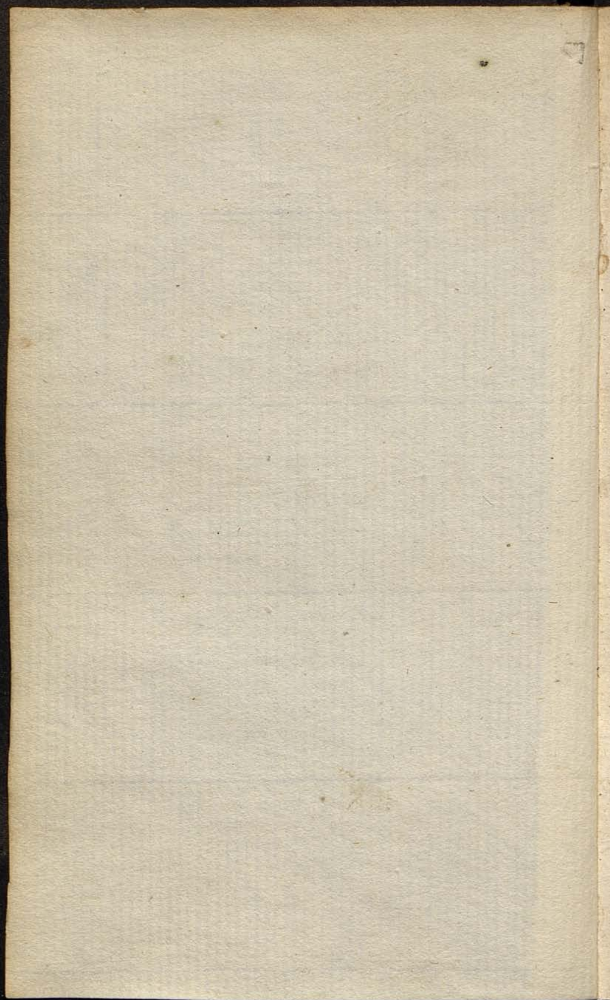



V
B
J
C





OEUVRES DE MOLIERE.

TOME SECOND.

OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME SECOND.

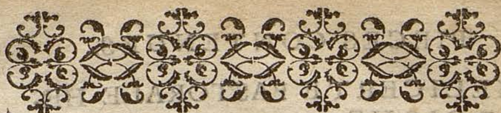


A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez ARKSTE'E & MERKUS, 1750.

Avec Privilége de Sa Majesté le Roi de Pologne & Electeur de Saxe.





PIECES CONTENUES

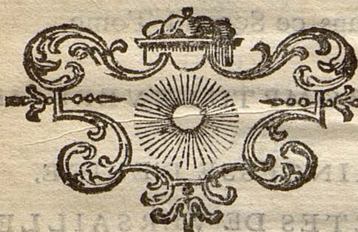
dans ce Second Tome.

PIECES CONTENUES.

MELICERTE PASTORALE HEROIQUE.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE COMIQUE.

LE SICILIEN *ou* L'AMOUR PEINTRE.



L'IM-

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE.

****

ACTEURS.

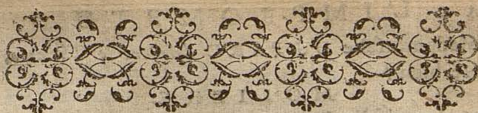
MOLIERE, Marquis ridicule.
BRE'COURT, homme de qualité.
LA GRANGE, Marquis ridicule.
DU CROISY, Poëte.
Mademoiſelle DU PARC, Marquiſe façonniére.
Mademoiſelle BEJART, prude.
Mademoiſelle DE BRIE, ſage coquette.
Mademoiſelle MOLIÉRE, Satyrique ſpirituelle.
Mademoiſelle DU CROISY, peſte doucereuſe.
Mademoiſelle HERVE', ſervante précieuſe.
LA THORILLIERE, Marquis fâcheux.
BE'JART, homme qui fait le néceſſaire.
QUATRE NE'CESSAIRES.

La Scéne eſt à Verſailles, dans l'Antichambre du Roi.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

J. Punt delin. et fecit 1739.



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.*

MOLIERE *seul, parlant à ses camarades qui sont derriére le Théatre.*

ALLONS donc, Messieurs & Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho, Monsieur de Brécourt.

BRECOURT *derriére le Théatre.*
Quoi?

MOLIERE.
Monsieur de la Grange.

LA GRANGE *derriére le Théatre.*
Qu'est-ce?

MOLIERE.
Monsieur du Croisy.

DU CROISY *derriére le Théatre.*
Plaît-il?

MOLIERE.
Mademoiselle du Parc.

Mademoiselle DU PARC *derriére le Théatre.*
Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiselle Béjart.

Mademoiselle BEJART *derriére le Théatre.*
Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle de Brie.

Mademoiselle DE BRIE *derriére le Théatre.*
Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy.

Mademoiselle DU CROISY *derriére le Théatre.*
Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé.

Mademoiselle HERVE' *derriére le Théatre.*
On y va.

MOLIERE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé !

[*Brécourt, la Grange, du Croisy, entrent.*]

Têtebleu, Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourdhui ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne sçavons pas nos rôles, & c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE.

Ah ! Les étranges animaux à conduire que des comédiens.

[*Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Moliere, du Croisy & Hervé, arrivent.*].

Mademoiselle BEJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

Mademoiselle DU PARC.

Quelle est votre pensée ?

Mademoiselle DE BRIE.

De quoi eſt-il queſtion ?

MOLIERE.

De grace, mettons-nous ici, & puiſque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la maniére dont il faut jouer les choſes.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce que l'on ne ſçait pas ?

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me ſouviens pas d'un mot de mon perſonnage.

Mademoiselle DE BRIE.

Je ſçais bien qu'il me faudra ſouffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiselle BEJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi auſſi.

Mademoiselle HERVE'.

Pour moi, je n'ai pas grand' choſe à dire.

Mademoiselle DU CROISY.

Ni moi non plus; mais, avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix piſtoles.

BRECOURT.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous aſſûre.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer. Et que feriez-vous donc ſi vous étiez à ma place ?

Mademoiſelle BEJART.

Qui? Vous? Vous n'étes pas à plaindre, car ayant fait la piéce vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un ſuccès qui ne regarde que moi ſeul? Et penſez-vous que ce ſoit une petite affaire, que d'expoſer quelque choſe de comique devant une aſſemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des perſonnes qui nous impriment le reſpect, & ne rient que quand elles veulent? Eſt-il Auteur qui ne doive trembler lorſqu'il vient à cette épreuve, & n'eſt-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choſes du monde?

Mademoiſelle BEJART.

Si cela vous faiſoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre, quand un Roi me l'a commandé?

Mademoiſelle BEJART.

Le moyen? Une reſpectueuſe excuſe fondée ſur l'impoſſibilité de la choſe dans le peu de tems qu'on vous donne; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux ſa réputation, & ſe ſeroit bien gardé de ſe commettre, comme vous faites. Où en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire réuſſit mal, & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

Mademoiſelle DE BRIE.

En effet. Il falloit s'excuſer avec reſpect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu! Mademoiſelle, les Rois n'aiment

rien tant qu'une promte obéïssance, & ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le tems qu'ils les souhaitent; & leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, & les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; & lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vîte de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez-tôt; &, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéï vîte à leurs commandemens. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiselle BEJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne sçavons pas nos rôles?

MOLIERE.

Vous les sçaurez, vous dis-je, &, quand même vous ne les sçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, & que vous sçavez votre sujet?

Mademoiselle BEJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

Mademoiselle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une Comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIERE.

Taisez-vous, ma femme, vous étes une bête.

Mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, &

& vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités; & qu'un mari & un galant regardent la même personne avec des yeux si différens.

MOLIERE.

Que de discours!

Mademoiselle MOLIERE.

Ma foi, si je faisois une Comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs maniéres brusques, aux civilités des galans.

MOLIERE.

Hai! Laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

Mademoiselle BEJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comédie des Comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-tems? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la chose, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juste titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appellé le vôtre. Car vouloir contrefaire un Comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, & se servir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'em-

d'employer aux différens tableaux des caractéres ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un Comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entiérement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent, ni les gestes, ni les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnoît.

MOLIERE.

Il est vray; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû, entre nous, que la chose en valût la peine; & puis, il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de Comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur maniére de réciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, & j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiselle DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIERE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, & que j'ai laissée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiselle DE BRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiselle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois songé une Comédie, où il y auroit eu un Poëte, que j'aurois représenté moi-même,

qui feroit venu pour offrir une piéce à une troupe de Comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices qui foient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma piéce eft une piéce... Hé! Monfieur, auroient répondu les Comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raifonnables par tout où nous avons paffé. Et qui fait les Rois parmi vous? Voilà un Acteur qui s'en démêle par fois. Qui? Ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un Roi qui foit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui foit entripaillé comme il faut. Un Roi d'une vafte circonférence, & qui puiffe remplir un Trône de la belle maniére. La belle chofe qu'un Roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-deffus le Comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du Roi de Nicoméde,

Te le dirai-je, Arafpe? Il m'a trop bien fervi,
Augmentant mon pouvoir....

le plus naturellement qu'il lui auroit été poffible. Et le Poëte: Comment? Vous appellez cela réciter? C'eft fe railler; il faut dire les chofes avec emphafe. Ecoutez-moi.

[*Il contrefait Montfleuri Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*

Te le dirai-je, Arafpe.... &c.

Voyez-vous cette pofture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monfieur, auroit répondu le Comédien, il me femble qu'un Roi qui s'entretient tout feul avec fon Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guéres ce ton de Démoniaque. Vous ne fçavez ce que c'eft. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez fi vous ferez faire

aucun,

aucun, Ah! Voyons un peu une Scene d'amant & d'amante. Là-dessus une Comédienne & un Comédien auroient fait une scene ensemble, qui est celle de Camille & de Curiace.

Iras-tu, ma chére ame, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! Je vois trop bien... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte aussitôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

[*Il imite Mademoiselle de Beauchâteau Comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*]

Iras-tu, ma chére ame... &c.
Non, je te connois mieux... &c.

Voyez-vous comme cela est naturel & passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il auroit parcouru de même tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiselle DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le prémier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE *imitant Beauchâteau Comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

[*Il contrefait Hauteroche Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE.

Et celui-ci?

[*Imitant de Villiers Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

Seigneur, Polibe est mort... &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui, je sçais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu! Il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un tems qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons pas davantage à discourir.

[*à la Grange.*]

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de Marquis.

Mademoiselle MOLIERE.

Toujours des Marquis?

MOLIERE.

Oui, toujours des Marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractére agréable de Théatre? Le Marquis aujourd'hui est le plaisant de la Comédie; &, comme dans toutes les Comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos piéces de maintenant, il faut toujours un Marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BEJART.

Il est vray; on ne s'en sçauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiselle...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Pour moi, je m'acquiterai fort mal de mon personnage, & je ne sçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonniére.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle! Voilà comme vous di-

disiez, lorſque l'on vous donna celui de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en étes acquittée à merveille, & tout le monde eſt demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci ſera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne penſez.

Mademoiſelle DU PARC.

Comment cela ſe pourroit-il faire? Car il n'y a point de perſonne au monde qui ſoit moins façonniére que moi.

MOLIERE.

C'eſt vray; & c'eſt en quoi vous faites mieux voir que vous étes une excellente Comédienne, de bien repréſenter un perſonnage, qui eſt ſi contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractére de vos rôles, & de vous figurer que vous étes ce que vous repréſentez.

[*à du Croiſy.*]

Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce perſonnage, marquer cet air pédant qui ſe conſerve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échaper aucune lettre de la plus ſévére Ortographe.

[*à Brecourt.*]

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déja fait dans la Critique de l'Ecole des Femmes, c'eſt-à-dire, que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible.

[*à la Grange.*]

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

[*à Mademoiſelle Béjart.*]

Vous, vous repréſentez une de ces femmes, qui,

pourvû qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis; de ces femmes qui ſe retranchent toujours fiérement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que poſſédent les autres, ne ſoient rien en comparaiſon d'un miſérable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie. Ayez toujours ce caractére devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

[*à Mademoiſelle de Brie.*]

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui penſent être les plus vertueuſes perſonnes du monde, pourvû qu'elles ſauvent les apparences; de ces femmes qui croyent que le péché n'eſt que dans le ſcandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, ſur le pied d'attachement honnête, & appellent amis, ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractére.

[*à Mademoiſelle Moliére.*]

Vous, vous faites le même perſonnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiſelle du Parc.

[*à Mademoiſelle du Croiſy.*]

Pour vous, vous repréſentez une de ces perſonnes qui prêtent doucement des charités à à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en paſſant, & ſeroient bien fâchées d'avoir ſouffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

[*à Mademoiſelle Hervé.*]

Et pour vous, vous êtes la ſoubrette de la précieuſe, qui ſe mêle de tems en tems dans la converſation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de ſa maîtreſſe. Je vous dis tous vos caractéres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'eſprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah!

Voici justement un fâcheux. Il ne nous falloit plus que cela.

****

SCENE II.

LA THORILLIERE, MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

LA THORILLIERE.

BOn jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE. [*à part*].

Monsieur, votre serviteur. La peste soit de l'homme!

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE. [*aux Actrices*].

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE. [*à part*].

Je vous suis obligé. Que le diable t'emporte!
[*aux Acteurs.*]
Ayez un peu soin...

LA THORILLIERE.

Vous jouez une piéce nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE.

[*aux Actrices*]
Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'est le Roi qui vous la fait faire?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]
Oui, Monsieur. De grace, songez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oui, Monſieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE. [*aux Actrices*].

Ah! Ma foi, je ne ſçais. Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIERE.

Comment ſerez-vous habillés ?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous ?

MOLIERE.

[*à part.*]

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſtionneur !

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peſte m'étouffe, Monſieur, ſi je le ſais.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde. Je ne ſçais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. J'en- [*à part.*] rage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIERE.

Ah! Bon. Le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIERE *à Mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?

[*en regardant Mademoiselle Hervé.*]

Mademoiselle DU CROISY.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand' chose.

MOLIERE *bas aux Actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

Mademoiselle DE BRIE *à la Thorilliere.*

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIERE.

Ah! Parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

Mademoiselle DE BRIE.

Mais....

LA THORILLIERE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui; mais....

LA THORILLIERE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIERE.

Pourquoi? Il n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, & vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous étes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, Monsieur, ne vous hâtez pas, de grace.

****

SCENE III.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROIST, Mesdemoiselles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROIST, HERVE'.

MOLIERE.

AH! Que le monde est plein d'impertinens! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premiérement que la scene est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, & on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venuë des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux Marquis qui se rencontrent.

[*à la Grange.*]

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, & grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux Marquis,

&

& ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace.

[*à la Grange.*]

Allons, parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu! Ce n'est point là le ton d'un Marquis; il faut le prendre un peu plus haut, & la plûpart de ces messieurs affectent une maniére de parler particuliére pour se distinguer du commun. *Bon jour, Marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces Messieurs ayent débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui sont fort assûrés de n'entrer point, & qui ne laissent pas de se presser, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Moliére.

LA GRANGE.

Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joüe dans la Critique.

MO-

MOLIERE.

Moi? Je suis ton valet, c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

Ah! Ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela est drôle.

MOLIERE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela est bouffon.

LA GRANGE.

Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joué dans le Marquis de la critique?

MOLIERE.

Il est vray; c'est moi. Déteſtable, morbleu, déteſtable, tarte à la crême. *C'est moi, c'est moi, assûrément, c'est moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'est toi, tu n'as que faire de railler; &, si tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIERE.

Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, & dix pistoles comptant.

LA

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

[*à Brécourt.*]

Voici un homme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement?

BRECOURT.

Il est vray.

MOLIERE.

Allons donc. *Chevalier.*

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous disputons qui est le Marquis de la critique de Moliere; il gage que c'est moi, & moi, je gage que c'est lui.

BRECOURT.

Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous étes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, & voilà de quoi j'ouïe

l'au-

l'autre jour se plaindre Moliere, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, & que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs ; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, & que si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes, à qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à lui faire des affaires en disant hautement, il jouë un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre siécle, il est impossible à Moliere de faire aucun caractére qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; &, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne ; & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiére pour...

BRE-

BRECOURT.

Plus de matiére ? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoutez-le moi dire un peu... *& qu'il ne trouvera plus de matiére pour.... Plus de matiére ? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes, &, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractéres de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, & qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flateurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, & dont toutes les flateries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t'il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, & vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontens de la cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que des importunités, & qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui proménent leurs civilités à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent, avec les mêmes embrassades, & les mêmes protestations d'amitié? Monsieur, votre très-humble serviteur. Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser,*

ser. Ah! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de m'employer, soyez persuadé que je suis entiérement à vous. Vous étes l'homme du monde que je révére le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, aux prix de ce qui reste. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRECOURT.

C'est assez.

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECOURT.

Voici Climéne & Elise.

MOLIERE.

[*à Mesdemoiselles du Parc, & Moliere.*]
Là-dessus, vous arriverez toutes deux.
[*à Mademoiselle du Parc.*]
Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois se faire violence.

Mademoiselle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnuë de loin, & j'ai bien vû à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiselle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plait.

Ma-

Mademoiselle MOLIERE.

Après vous, Madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis qui tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront suivant leur inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.*

BRECOURT.

Comment?

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lévres d'une couleur de feu surprenant!

Mademoiselle DU PARC.

Ah! Que dites-vous-là, Madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Hé, Madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle DU PARC.

Fi. Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous êtes si belle.

Mademoiselle DU PARC.

Point, point.

Mademoiselle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiselle DU PARC.

Ah! Fi donc, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

De grace.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Non.

Mademoiselle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiselle DU PARC.

Vous me déſeſpérez.

Mademoiselle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiselle DU PARC.

Hai.

Mademoiselle MOLIERE.

Réſolument vous vous montrerez. On ne peut point ſe paſſer de vous voir.

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Que vous êtes une étrange perſonne! Vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

Mademoiselle MOLIERE.

Ah! Madame, vous n'avez aucun deſavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens, qui aſſuroient que vous mettiez quelque choſe! Vrayment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiselle DU PARC.

Hélas! Je ne ſçais pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe. Mais où vont ces Dames?

Mademoiselle DE BRIE.

Vous voulez bien, Meſdames, que nous vous donnions en paſſant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monſieur Lyſidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piéce contre Moliere, que les grands Comédiens vont jouer.

MOLIERE.

Il eſt vray, on me l'a voulu lire. C'eſt un nommé Br... Brou... Broſſaut l'a faite.

DU CROISY.

Monſieur, elle eſt affichée ſous le nom de Bourſaut,

ſçut, mais, à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous ſommes tous unis pour le déſervir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à ſon portrait; mais nous nous ſommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de ſuccomber, aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le Parnaſſe; &, pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprès un auteur ſans réputation.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous avouë que j'en ai toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moi auſſi. Par la ſang-bleu! le railleur ſera raillé; il aura ſur les doigts, ma foi.

Mademoiſelle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir ſatyriſer tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'eſprit? Il condamne toutes nos expreſſions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien; mais il cenſure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puiſſent être, &, de la façon qu'il en parle, c'eſt être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable. Il n'y a pas une femme qui puiſſe plus rien faire. Que ne laiſſe-t-il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes, dont ils ne s'aviſent pas.

Mademoiſelle BEJART.

Paſſe pour tout cela; mais il ſatyriſe même les fem-

femmes de bien, & ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le saoul.

DU CROISY.

La représentation de cette Comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée, & les Comédiens de l'hôtel. . .

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu! Qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le succès de leur piéce, corps pour corps.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous avez raison, Madame. Trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croyent satyrisés par Moliere, ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette Comédie.

BRECOURT *ironiquement.*

Sans doute; & pour moi je réponds de douze Marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, & de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, & particuliérement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde?

MOLIERE.

Par la sang-bleu! on m'a dit qu'on va le dauber, lui, & toutes ses Comédies, de la belle maniére, & que les Comédiens & les Auteurs, depuis le Cédre jusqu'à l'Hyssope, sont diablement animés contre lui.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes piéces que tout Paris va voir, & où il peint si bien les gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des Comédies comme celles de Monsieur

ſieur Lyſidas? Il n'auroit perſonne contre lui, & tous les Auteurs en diroient du bien. Il eſt vray que de ſemblables Comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles ſont toujours bien écrites, perſonne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vray que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſçavans.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſçauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comédies, pourvû qu'elles ſoient approuvées par Meſſieurs vos confréres?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre?

DU CROISY.

Je ne ſçais; mais je me prépare fort à paroître des premiérs ſur les rangs pour crier, Voilà qui eſt beau!

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

Et moi auſſi, Dieu me ſauve!

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma perſonne, comme il faut; & je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

Mademoiselle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiselle BEJART.

Assûrément.

Mademoiselle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiselle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere se cache.

BRECOURT.

Qui? Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le Théâtre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira?

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la piéce, & comme tout ce qu'il y a d'agréable, sont effectivement les idées qui ont été prises de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela est approuvé de personne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit on, des portraits trop ressemblans, outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; & je n'avois pas crû jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un Comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les Comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, & que...

BRECOURT.

Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand

fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sçait assez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une Comédie qui réussisse comme toutes les autres. Voilà le vray moyen de se venger d'eux, comme il faut; &, de l'humeur dont je les connois, je suis fort assûré qu'une piéce nouvelle qui leur enlévera le monde, les fâchera bien plus que toutes les satyres qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIERE.

Mais Chevalier....

Mademoiselle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.

[*à Moliére.*]

Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, &, après la maniére dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette Comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les Comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous oüir parler de la sorte, & voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allasse éclater promtement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses, &, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le portrait du peintre sur la crainte d'une risposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu? Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvû que nous gagnions de l'argent. N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte, & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiselle DE BRIE.

Ils se sont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Précieuses.

MOLIERE.

Il est vray, ces trois ou quatre mots sont fort offensans, & ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche ; mais laissons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes piéces, tant mieux ; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise. Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

Mademoiselle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma Comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes, à qui particuliérement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, & toutes leurs censures viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ; & lorsqu'on attaque une piéce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plûtôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

Mademoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monsieur l'Auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE.

Vous étes folle. Le beau ſujet à divertir la Cour que Monſieur Bourſaut! Je voudrois bien ſçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuſter pour le rendre plaiſant; & ſi, quand on le berneroit ſur un Théatre, il ſeroit aſſez heureux pour faire rire le monde. Ce lui ſeroit trop d'honneur, que d'être joué devant une auguste aſſemblée, il ne demanderoit pas mieux, & il m'attaque de gayeté de cœur, pour ſe faire connoître, de quelque façon que ce ſoit. C'eſt un homme qui n'a rien à perdre, & les Comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une ſotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire, & cependant vous étes aſſez ſimples pour donner toutes dans ce panneau? Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponſe à toutes leurs critiques, & leurs contre-critiques. Qu'ils diſent tous les maux du monde de mes piéces; j'en ſuis d'accord. Qu'ils s'en ſaiſiſſent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre ſur leur Théatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai; j'y conſens, ils en ont beſoin, & je ſerai bien aiſe de contribuer à les faire ſubſiſter, pourvû qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſéance. La courtoiſie doit avoir des bornes, & il y a des choſes qui ne font rire, ni les Spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je ſerai ravi que cela puiſſe réjouïr le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matiéres de la nature de celles, ſur les-

lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comédies. C'eſt de quoi je prierai civilement cet honnête Monſieur qui ſe mêle d'écrire pour eux, & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moi.

Mademoiſelle BEJART.

Mais enfin....

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amuſons à faire des diſcours, au lieu de répéter notre Comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit....

MOLIERE.

Mon Dieu! J'entends du bruit, c'eſt le Roi qui arrive aſſûrément, & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de paſſer outre. Voilà ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien, faites donc pour le reſte, du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Mademoiſelle BEJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, & je ne ſçaurois aller jouer mon rôle, ſi je ne le répéte tout entier.

MOLIERE.

Comment? vous ne ſçauriez aller jouer votre rôle?

Mademoiſelle BEJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ni moi, le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ni moi.

Mademoiſelle HERVE'.

Ni moi.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

****

SCENE IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'*.

BEJART.

Meſſieurs, je viens vous avertir que le Roi eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah ! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde ; je ſuis déſeſpéré à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le Roi a de la bonté, & il ſçait bien que la choſe a été précipitée.



SCENE V.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, à l'exception de Béjart.

MOLIERE.

HE! De grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIERE.

Comment m'excuser?

SCENE VI.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN NECESSAIRE.

UN NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &. ...



****

SCENE VII.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN SECOND NECESSAIRE.

LE SECOND NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Dans un moment, Monsieur. Hé quoi donc! Voulez-vous que j'aye l'affront. . . .

****

SCENE VIII.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN TROISIEME NECESSAIRE.

LE TROISIEME NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oui, Monsieur, nous y allons. Hé! Que de gens se font de fête, & viennent dire, commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé!

****

SCENE IX.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN QUATRIEME NECESSAIRE.

LE QUATRIEME NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Voilà qui est fait, Monsieur. Quoi donc! Recevrai-je la confusion.....

****

SCENE DERNIERE.

BEJART, MOLIERE, & les mêmes Acteurs.

MOLIERE.

MOnsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BEJART.

Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & que, par une bonté toute particuliére, il remet votre nouvelle Comédie à une autre fois, & se contente pour aujourd'hui de la premiére que vous pourrez donner.

MOLIERE.

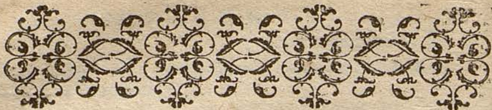
Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a souhaité; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN.



LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMÉDIE-BALLET.



AVERTISSEMENT.

ON n'a pas crû devoir suivre l'ordre des anciennes éditions, pour l'impression de *la Princesse d'Elide.* Cette piéce étoit confonduë parmi tous les détails des fêtes qui furent faites à Versailles en 1664, depuis le 7. Mai, jusques & compris le 13. du même mois. Sans priver le public de ces détails qui peuvent être amusans & curieux, on s'est contenté de mettre le tout dans un meilleur ordre. On a aussi changé le titre général de, *Plaisirs de l'Isle enchantée*, avec d'autant plus de raison, que ce titre ne convient qu'aux trois premiéres journées, qui seules sont comprises dans ce sujet; les quatre autres n'y ont aucun rapport, & on y a substitué celui de, *Fêtes de Versailles en* 1664.

****

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS, chantans.
VALETS DE CHIENS, danſans.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

IPHITAS, Prince d'Elide, pere de la Princeſſe.
LA PRINCESSE D'ELIDE.
EURIALE, Prince d'Ithaque.
ARISTOMENE, Prince de Meſſéne.
THEOCLE, Prince de Pyle.
AGLANTE, couſine de la Princeſſe.
CINTHIE, couſine de la Princeſſe.
ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.
PHILIS, ſuivante de la Princeſſe.
MORON, plaiſant de la Princeſſe.
LYCAS, ſuivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

MORON.
CHASSEURS, danſans.

SECOND INTERMEDE.

PHILIS.

MORON.
UN SATYRE, chantant.
SATYRES, danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

PHILIS.
TIRCIS, Berger, chantant.
MORON.

QUATRIEME INTERMEDE.

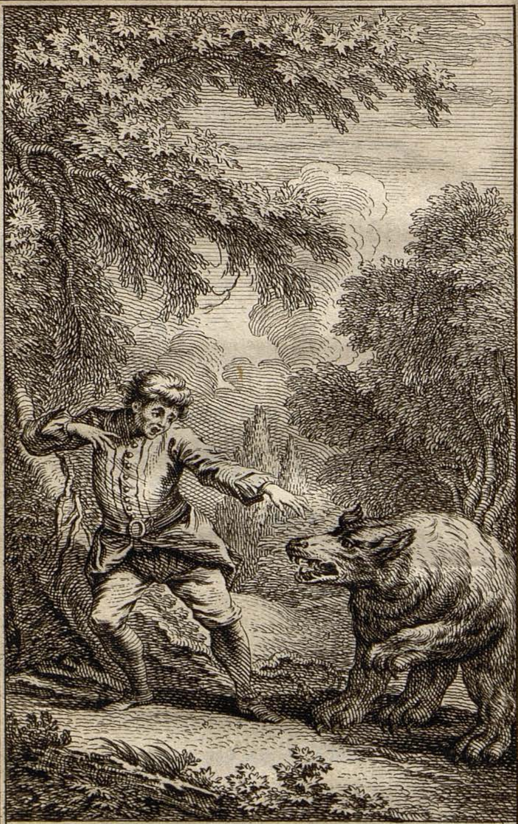
LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMENE.

CINQUIEME INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES, chantans.
BERGERS & BERGERES, danſans.

La Scène eſt en Elide.

LA



LA PRINCESSE D'ELIDE.

J. Punt delin. et fecit 1739.



LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

****

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AURORE, LYCISCAS, & plusieurs autres VALETS DE CHIENS endormis & couchés sur l'herbe.

L'AURORE *chante.*

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomtable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidéle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, & le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le tems où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCE-

SCENE II.

LYCISCAS, & plusieurs VALETS DE CHIENS endormis, TROIS VALETS DE CHIENS chantans, réveillés par le récit de l'Aurore.

TOUS TROIS ENSEMBLE *chantent.*

Holà, holà. Debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout,
Holà ho, debout, vîte debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIEME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIEME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent par-tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vîte debout.

[*à Lyciscas endormi.*

Qu'est-ceci, Lyciscas? Quoi? Tu ronfles encore,
Toi, qui promettois tant de dévancer l'aurore?
Allons debout, vîte debout,
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vîte debout, dépêchons, ho, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant.*

Par la morbleu, vous étes de grands braillards, vous autres, & vous avez la gueule ouverte de grand matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par tout?
Allons debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé ! Laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vîte debout.

LYCISCAS.

Hé! Je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non. Debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien, laissez-moi, je vais me lever. Vous étes d'étranges gens de me tourmenter comme cela, vous serez cause que je ne me porterai pas bien de la journée ; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, & lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive.... que.... on n'est....

[*Il se rendort.*]

PREMIER.

Lyciscas.

DEUXIEME.

Lyciscas.

TROISIEME.

Lyciscas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas.

LYCISCAS.

Diable soit les brailleurs! Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! Quelle fatigue de ne pas dormir son saoul!

PREMIER.

Holà, ho.

DEUXIEME.

Holà, ho.

TROISIEME.

Holà, ho.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho! Ho!

LYCISCAS.

Ho! Ho! La peſte ſoit des gens avec leurs chiens de hurlemens! Je me donne au diable, ſi je ne vous aſſomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthouſiaſme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Que le diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en ſe levant.*

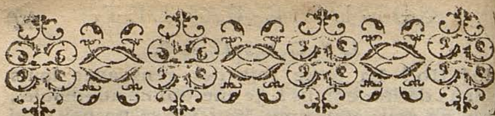
Quoi toujours? A-t-on jamais vû une pareille furie de chanter? Par la ſang-bleu, j'enrage. Puiſque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho, meſſieurs, debout, debout, vîte, c'eſt trop dormir. Je vais faire un bruit du diable par tout.

[*Il crie de toute ſa force.*]

Debout, debout, debout. Allons vîte, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la chaſſe ordonnée, il faut préparer tout, debout, debout, Lyciſcas debout. Ho, ho, ho, ho, ho.

[*Pluſieurs cors & trompes de chaſſe ſe font entendre, les valets de chiens que Lyciſcas a réveillés danſent une entrée.*]

Fin du Prologue.



LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échaper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage:
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, & ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses loix, & me brave à son tour,
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le domte.

AR-

ARBATE.

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens
Où je vois qu'aujourd'hui panchent vos sentimens ?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flâme ;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour síéd bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est mal-aisé que, sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & généreux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque,
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un Prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vû fleurir l'espérance ;
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
J'y découvrois un fonds d'esprit & de lumiére,
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fiére,
Votre cœur, votre adresse éclatoient chaque jour :
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour ;
Et puisque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, & mon cœur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un Prince accompli.

EURIALE.

Si de l'amour un tems j'ai bravé la puissance,

Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien
vengeance ;
Et sçachant dans quels maux mon cœur s'est
abymé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, voi le sort où mon astre me guide ;
J'aime, j'aime ardemment la Princesse d'Elide,
Et tu sçais que l'orgueil sous des traits si charmans
Arme contre l'amour ses jeunes sentimens,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amans qui briguent sa conquête.
Ah ! Qu'il est bien peu vray que ce qu'on doit
aimer,
Aussi-tôt qu'on le voit, prend droit de nous
charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous
les flâmes
Où le Ciel en naissant a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux ;
Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle statuë.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret désir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappellé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célébre mépris qu'elle fait de l'amour ;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, & de toute la Gréce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, & la fatalité.
Ce que n'avoit point fait sa vûë & sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon ame fit naître
Un transport inconnu, dont je ne fus point
maître :
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeller tous ses traits,
Et

Et mon esprit jettant de nouveaux yeux sur elle
M'en refit une image & si noble, & si belle,
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillans d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du désir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, pere de la Princesse,
Assemble la plûpart des Princes de la Gréce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez,
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
Et nuls empressemens, paroles, ni soupirs
Ne l'ont instruite encor de vos brûlans désirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique,
Et je ne sçais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces Princes soumis
Que le titre d'amans lui peint en ennemis?
Tu vois les Souverains de Messéne & de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et, de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les respects assidus:
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris, & dans cette humeur fiére
Que votre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiére,
Puiſque le ſort vous donne à conquérir un cœur
Que défend ſeulement une ſimple froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible tendreſſe.
Un cœur préoccupé réſiſte puiſſamment;
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément,
Et toute la fierté de ſon indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux,
Faites de votre flâme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ſes ſévéres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas;
Et, ſi de ſes fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec ſoi ſes rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir preſſer cet aveu de ma flâme;
Combattant mes raiſons, tu chatouilles mon ame,
Et, par ce que j'ai dit, je voulois preſſentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puiſqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princeſſe expliquer mon ſilence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le ſecret de mon cœur, Arbate, eſt éclairci.
Cette chaſſe, où pour fuir la foule qui l'adore,
Tu ſçais qu'elle eſt allée au lever de l'aurore,
Eſt le tems que Moron pour déclarer mon feu
A pris.

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu;

Par ſon titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais ſçache qu'il l'eſt moins qu'il ne le veut
paroître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon ſens que tel qui rit de lui.
La Princeſſe ſe plaît à ſes bouffonneries,
Il s'en eſt fait aimer par cent plaiſanteries,
Et peut dans cet accès dire & perſuader
Ce que d'autres que lui n'oſeroient hazarder;
Je le vois propre enfin, à ce que j'en ſouhaite,
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour ſoutenir ce
zéle. . . .

****

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *derriére le Théatre.*

Au ſecours. Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je penſe ouïr ſa voix.

MORON *derriére le Théatre.*

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

C'eſt lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON *entrant ſans voir perſonne.*

Où pourrai-je éviter ce ſanglier redoutable?
Grands Dieux! Préſervez-moi de ſa dent ef-
froyable.
Je vous promets, pourvû qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus
gras.
[*rencontrant Euriale que dans ſa frayeur il prend pour le ſanglier qu'il évite.*]

Ah!

Ah! Je ſuis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffâmer j'ai vû la gueule prête,
Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'eſt-ce?

MORON.

Oh! Que la Princeſſe eſt d'une étrange humeur,
Et qu'à ſuivre la chaſſe & ſes extravagances,
Il nous faut eſſuyer de ſottes complaiſances!
Quel diable de plaiſir trouvent tous les chaſſeurs
De ſe voir expoſés à mille & mille peurs?
Encore ſi c'étoit qu'on ne fût qu'à la chaſſe
Des liévres, des lapins, & des jeunes dains; paſſe:
Ce ſont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun reſpect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'eſt un ſot paſſe-tems, que je ne puis ſouffrir.

EURIALE.

Di-nous donc ce que c'eſt?

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre Princeſſe a volé le caprice!
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour;
Et la courſe des chars ſe faiſant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-tems de chaſſe
Pour mépriſer ces jeux avec meilleure grace,
Et, faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah ! Oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché,
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme
J'essayois ma posture, &, m'ajustant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut;
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vûë,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffuë,
Vû sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour....

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur;
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vû ce sanglier qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs.... Je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes,
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot.
J'ai jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abbattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux....

MORON.

J'y conſens,
Il n'eſt pas généreux, mais il eſt de bon ſens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits ſi l'on ne s'éterniſe....

MORON.

Je ſuis votre valet. J'aime mieux que l'on diſe,
C'eſt ici qu'en fuyant, ſans ſe faire prier,
Moron ſauva ſes jours des fureurs d'un ſanglier,
Que ſi l'on y diſoit, voilà l'illuſtre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un ſanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ſes dents vit terminer ſon ſort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaiſe à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'hiſtoire.

EURIALE.

En effet ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, ſi de ta frayeur ton eſprit eſt remis,
Puis-je te demander ſi, du feu qui me brûle....

MORON.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous diſſimule.
Je n'ai rien fait encore, & n'ai point rencontré
De tems pour lui parler qui fût ſelon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais ſouvent on rabbat nos libres tentatives.
Le diſcours de vos feux eſt un peu délicat,
Et c'eſt, chez la Princeſſe, une affaire d'Etat.
Vous ſçavez de quel titre elle ſe glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une Philoſophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de Déïté de rien.
Pour n'effaroucher point ſon humeur de tigreſſe
Il me faut manier la choſe avec adreſſe;

Car

Car on doit regarder comme l'on parle aux
grands,
Et vous étes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
Laiſſez-moi doucement conduire cette trame.
Je me ſens-là pour vous un zéle tout de flâme,
Vous étes né mon Prince, & quelques autres
nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mere, dans ſon tems, paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre pere alors, ce Prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux,
Et je ſçais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere
A cauſe qu'il étoit le mari de ma mere,
Comptoit pour grand honneur aux paſteurs
d'aujourd'hui
Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce tems, il avoit l'avantage
De ſe voir ſalué de tous ceux du village.
Baſte. Quoi qu'il en ſoit, je veux par mes tra-
vaux. . .
Mais voici la Princeſſe & deux de nos rivaux.

****

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à nos juſtes alarmes
Ce péril dont tous deux avons ſauvé vos
charmes?
J'aurois penſé, pour moi, qu'abbattre ſous nos
coups
Ce ſanglier qui portoit ſa fureur juſqu'à vous,
Etoit une avanture, ignorant votre chaſſe,
Dont à nos bons deſtins nous dûſſions rendre
grace;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre ſentiment,
Et quereller du ſort la fatale puiſſance

Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THEOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle avanture.
D'un objet odieux je sçais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc & que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense?
Certes, avec le tems j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.
Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchans que lui.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui. Sans vous, c'étoit fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours,

Et je vais de ce pas au Prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous
inſpire.

SCENE IV.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

HE'! A-t-on jamais vû de plus farouche eſprit?
De ce vilain ſanglier, l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! Comme volontiers j'aurois d'un beau ſalaire
Récompenſé tantôt qui m'en eût ſçû défaire!

ARBATE *à Euriale.*

Je vous vois tout penſif, Seigneur, de ſes dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos deſ-
ſeins,
Son heure doit venir, & c'eſt à vous, poſſible,
Qu'eſt réſervé l'honneur de la rendre ſenſible.

MORON.

Il faut qu'avant la courſe elle apprenne vos feux,
Et je....

EURIALE.

Non: Ce n'eſt plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toi de rien dire, & me laiſſe un peu faire;
J'ai réſolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que ſon cœur s'obſtine à dédaigner
Tous ces profonds reſpects qui penſent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à ſoupirer pour elle
M'inſpire pour la vaincre une adreſſe nouvelle.
Oui. C'eſt lui d'où me vient ce ſoudain mou-
vement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on ſçavoir, Seigneur, par où votre eſpé-
rance....

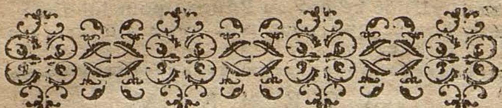
EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, & garde le ſilence.

MORON.

Juſqu'au revoir.

Fin du premier Acte.



PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MORON.

POur moi, je reste ici, & j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres & ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le sçavez, je vous apprends que j'aime.
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, & plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis.



SCENE II.

MORON, UN ECHO.

L'ECHO.

PHilis.

MORON.

Ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hem.

L'ECHO.

Hem.

MORON.

Ah! ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hi, hi.

L'ECHO.

Hi.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

L'ECHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ECHO.

Hon.

MORON.

Ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hu.

L'ECHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

SCENE III.

MORON appercevant un ours qui vient à lui.

AH! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous assûre que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau & les os, & je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Hé! Hé! Hé! Mon-

[*Il caresse l'ours, & tremble de frayeur.*]

seigneur, tout doux, s'il vous plaît. La, la, la, la. Ah! Monseigneur, que votre Altesse est jolie & bien faite! Elle a tout-à fait l'air galant & la taille la plus mignonne du monde. Ah! Beau poil! Belle tête! Beaux yeux brillans & bien fendus! Ah! Beau petit nez! Belle petite bouche! Petites quenottes jolies! Ah! Belle gorge! Belles petites menottes! Petits ongles bien faits!

[*L'ours se léve sur ses pattes de derriére.*]

A l'aide, au secours, je suis mort. Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! Mon Dieu! Hé, vîte, à moi, je suis perdu.

[*Moron monte sur un arbre.*]

SCENE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON *monté sur un arbre, aux chasseurs.*

HE, Messieurs, ayez pitié de moi.

[*les chasseurs combattent l'ours.*]

Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O Ciel! Daigne les assister. Bon. Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, & qui se jette sur eux. Bon, en voilà un qui vient de lui don-

ner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, pouſſez fort, encore. Ah ! Le voilà qui eſt à terre, c'en eſt fait, il eſt mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups.

[*Moron deſcend de l'arbre.*]

Serviteur, Meſſieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

[*Moron donne mille coups à l'ours qui eſt mort.*]

****

ENTREE DE BALLET.

LEs chaſſeurs danſent pour témoigner leur joye d'avoir remporté la victoire.

Fin du premier Intermède.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

OUI. J'aime à demeurer dans ces paiſibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la ſçavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laſſer jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on ſe vient ſauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux ſont embellis;
Et ce qui doit ſurprendre, eſt qu'aux portes d'Elis
La douce paſſion de fuir la multitude
Rencontre une ſi belle, & vaſte ſolitude.
Mais, à vous dire vray, dans ces jours éclatans
Vos retraites ici me ſemblent hors de tems,
Et c'eſt fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la fête publique.
Ce ſpectacle pompeux de la courſe des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma préſence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence?
Ce ſont ſoins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur eſt le prix qu'ils veulent tous courir.

Mais,

Mais, quelque espoir qui flate un projet de la
sorte,
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sçais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flâme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame,
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et, vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

****

AVIS.

LE dessein de l'auteur étoit de traiter toute la comédie en vers. Mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en prose, & de passer légérement sur plusieurs scenes, qu'il auroit étenduës davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, & que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous étes, prononcer ces paroles, & ne devez-

vous pas rougir d'appuyer une paſſion qui n'eſt qu'erreur, que foibleſſe & qu'emportement, & dont tous les déſordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre ſexe? J'en prétends ſoutenir l'honneur juſqu'au dernier moment de ma vie, & ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les eſclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces ſoupirs, tous ces hommages, tous ces reſpects, ſont des embûches qu'on tend à notre cœur, & qui ſouvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, & les baſſeſſes épouvantables où cette paſſion ravale les perſonnes ſur qui elle étend ſa puiſſance, je ſens tout mon cœur qui s'émeut, & je ne puis ſouffrir qu'une ame, qui fait profeſſion d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foibleſſes.

CINTHIE.

Hé! Madame, il eſt de certaines foibleſſes qui ne ſont point honteuſes, & qu'il eſt beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'eſpére que vous changerez un jour de penſée, &, s'il plaît au Ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il ſoit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce ſouhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces ſortes d'abaiſſemens, &, ſi jamais j'étois capable d'y deſcendre, je ſerois perſonne, ſans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame. L'amour ſçait ſe venger des mépris que l'on fait de lui, & peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ſes traits; & le grand pouvoir qu'on lui donne n'eſt rien qu'une chimére, & qu'une excuſe des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriſer leur foibleſſe.

CINTHIE.

Mais enfin, toute la terre reconnoît ſa puiſſance, & vous voyez que les Dieux même ſont aſſujettis à ſon empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, & que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pouſſer des ſoupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques ſont toujours mêlées d'erreur. Les Dieux ne ſont point faits comme les fait le vulgaire, & c'eſt leur manquer de reſpect, que de leur attribuer les foibleſſes des hommes.

****

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

VIen, approche, Moron, vien nous aider à défendre l'amour contre les ſentimens de la Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenſeur.

MORON.

Ma foi, Madame, je crois, qu'après mon exemple, il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ſes armes aſſez long-tems, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin

[*Il montre Philis.*]

ma fierté a baiſſé l'oreille, & vous avez une traîtreſſe qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun ſcrupule d'aimer; &, puiſque j'ai bien paſſé par là, il peut bien y en paſſer d'autres.

CINTHIE.

Quoi? Moron ſe mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Eſt-ce qu'on n'eſt pas aſſez bien fait pour cela? Je penſe que ce viſage eſt aſſez paſſable, & que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à perſonne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort....

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

MAdame, le Prince votre pere vient vous trouver ici, & conduit avec lui les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celui de Meſſéne.

LA PRINCESSE.

O Ciel! Que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il réſolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCENE IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

SEigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles, la déclaration des pen-

pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, & dont je puis vous assûrer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, & que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussi-tôt par une obéïssance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, & qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, & me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la premiére, & mon obéïssance m'est bien plus chére que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, & je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais pere pour vouloir faire violence à tes sentimens, & me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver, & je n'ai proposé les fêtes & les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Gréce a d'illustre; & que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux & déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus; &, si je sçais bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en pere qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, & je ne considérerai ni intérêts d'Etat, ni avantage d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, & ne m'obli-

m'oblige point à faire les excuſes de ta froideur. Traite ces Princes avec l'eſtime que tu leur dois, reçoi avec reconnoiſſance les témoignages de leur zéle, & vien voir cette courſe où leur adreſſe va paroître.

THEOCLE *à la Princeſſe.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette courſe. Mais, à vous dire vray, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puiſque ce n'eſt pas votre cœur qu'on y doit diſputer.

ARISTOMENE.

Pour moi, Madame, vous étes le ſeul prix que je me propoſe par tout. C'eſt vous que je crois diſputer dans ces combats d'adreſſe, & je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette courſe, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURIALE.

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette penſée. Comme j'ai fait toute ma vie profeſſion de ne rien aimer, tous les ſoins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention ſur votre cœur, & le ſeul honneur de la courſe eſt tout l'avantage où j'aſpire.

****

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'Où ſort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princeſſes, que dites-vous de ce jeune Prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGLAN-

AGLANTE.

Il eſt vray que cela eſt un peu fier.

MORON *à part.*

Ah! Quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaiſir d'abbaiſſer ſon orgueil, & de ſoumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous étes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au ſien doit vous ſurprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je ſouhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette courſe, mais j'y veux aller exprès, & employer toute choſe pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame. L'entrepriſe eſt périlleuſe, &, lorſqu'on veut donner de l'amour, on court riſque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! N'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous répons de moi.

Fin du ſecond Acte.





SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, MORON.

MORON.

PHilis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laiſſe-moi ſuivre les autres.

MORON.

Ah! Cruelle, ſi c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vîte.

PHILIS.

Cela ſe pourroit faire, & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec ſa voix, & toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorſque tu chanteras auſſi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! Demeure un peu.

PHILIS.

Je ne ſçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON *retenant Philis.*

Je ne te laiſſerai point aller.

PHILIS.

Ah! Que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHI-

PHILIS.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvû que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé ? Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me. . .

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde au moins ; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit.

[*après avoir fait une scene de gestes.*]

Ah Philis. . . . . Hé. . . .

****

SCENE II.

MORON *seul.*

Elle s'enfuit, & je ne sçaurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je sçavois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plûpart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles ; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, & l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne

à chanter pour faire comme les autres. Bon. Voici justement mon homme.

****

SCENE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

LA, la, la.

MORON.

Ah! Satyre mon ami, tu sçais bien ce que tu m'as promis, il y a long-tems. Appren-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE *en chantant.*

Je le veux. Mais, auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON *bas à part.*

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sçauroit parler d'au-

[*haut.*]

tre façon. Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port....

MORON.

Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

JE portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Cloris

Fit

Fit dans un ſombre boccage
Briller, à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage.
Hélas! Dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ſes yeux ſi ſçavans à faire des conquêtes,
Conſolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris eſt bien plus pris que vous.

Moron demande au Satyre une chanſon plus paſſionnée, & le prie de lui dire celle qu'il lui avoit oüi chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE *chante.*

DAns vos chants ſi doux,
Chantez à ma belle,
Oiſeaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, ſi la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidéle
Des maux que je ſens pour elle,
Oiſeaux, taiſez-vous.

MORON.

Ah! Quelle eſt belle! Appren-la moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat, toi-même.

****

ENTRE'E DE BALLET.

LE Satyre en colére menace Moron, & pluſieurs Satyres danſent une entrée plaiſante.

Fin du ſecond Intermède.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

IL eſt vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adreſſe non commune, & que l'air dont il a paru, a été quelque choſe de ſurprenant. Il ſort vainqueur de cette courſe. Mais je doute fort qu'il en ſorte avec le même cœur qu'il y a porté ; car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il eſt difficile de ſe défendre, &, ſans parler de tout le reſte, la grace de votre danſe, & la douceur de votre voix, ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus inſenſibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron ; nous ſçaurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

****

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

EURIALE.

Ah! Moron, je te l'avouë. J'ai été enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout enſemble mes yeux & mes oreilles. Elle eſt adorable en tout tems, il eſt vray ; mais ce moment l'a emporté ſur tous les autres, & des graces nou-

nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, & ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractéres qui m'enlevoient hors de moi-même, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & justes mouvemens dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, & j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jetter à ses pieds, & lui faire un aveu sincére de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, & ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; &, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a long-tems que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a vûë?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Etois-tu tantôt au compliment qu'il ma fait?

MORON.

Oui, Madame, j'y étois; & je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron. Cette fuite m'a choquée, & j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériteroit bien; mais, à vous dire vray, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vû. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, & que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

MORON.

Lui ? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danse ?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, & je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime & n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur & plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis ici, & l'oblige à me venir aborder.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *allant au devant d'Euriale, & lui parlant bas.*

SEigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais

mais ſongez bien à continuer votre rôle &, de peur de l'oublier, ne ſoyez pas long-tems avec elle,

LA PRINCESSE.

Vous étes bien ſolitaire, Seigneur, & c'eſt une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainſi à notre ſexe, & de fuir à votre âge cette galanterie, dont ſe piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'eſt pas ſi extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples ſans aller loin d'ici, & vous ne ſçauriez condamner la réſolution que j'ai priſe de n'aimer jamais rien, ſans condamner auſſi vos ſentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; & ce qui ſied bien à un ſexe, ne ſied pas bien à l'autre. Il eſt beau qu'une femme ſoit inſenſible, & conſerve ſon cœur exemt des flâmes de l'amour; mais ce qui eſt vertu en elle, devient un crime dans un homme; &, comme la beauté eſt le partage de notre ſexe, vous ne ſçauriez ne nous point aimer, ſans nous dérober les hommages qui nous ſont dûs, & commettre une offenſe dont nous devons toutes nous reſſentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces ſortes d'offenſes.

LA PRINCESSE.

Ce n'eſt pas une raiſon, Seigneur; &, ſans vouloir aimer, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne ſuis pas de même, & dans le deſſein où je ſuis de ne rien aimer, je ſerois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raiſon?

EURIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURIALE.

Moi, Madame? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plûtôt de l'être, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur...

EURIALE.

Non, Madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux; &, quand le Ciel employeroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux & du corps & de l'ame; enfin, quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse & de beauté, & que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avouë franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE *à part.*

A-t-on jamais rien vû de tel?

MORON *à la Princesse.*

Peste soit du petit brutal! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *à part.*

Cet orgueil me confond; & j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON *bas au Prince.*

Bon. Courage, Seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE *bas à Moron.*

Ah! Moron, je n'en puis plus; & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

****

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON,

MORON.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous sçavez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne, & les avantages de ma naissance; & tâche d'ébranler ses sentimens par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt une choſe qui me tient au cœur. Je ſouhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il eſt bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne phyſionomie, & je crois qu'il ſeroit aſſez le fait d'une jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout eſpérer de moi, ſi tu trouves moyen d'enflammer pour moi ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire. Mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plait?

LA PRINCESSE.

Ah! Ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en ſorte qu'il ſe rende.

MORON.

Non. Il n'en ſera rien. Je le connois, ma peine ſeroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & éprouver ſi ſon ame eſt entiérement inſenſible. Allons. Je veux lui parler, & ſuivre une penſée qui vient de me venir.

Fin du troiſiéme Acte.



III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis. Laiſſons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu ſçais faire. Il y a longtems que tes yeux me parlent; mais je ſuis plus aiſe d'ouïr ta voix.

TIRCIS *chante.*

Tu m'écoutes, hélas! dans ma triſte langueur,
Mais je n'en ſuis pas mieux, ô beauté ſans pareille;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'eſt déja quelque choſe que de toucher l'oreille, & le tems améne tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes compoſée pour moi.

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! Ah! Je vous y prends, cruelle. Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui, & l'on écoute volontiers les amans, lorſqu'ils ſe plaignent auſſi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaiſir à t'écouter.

MORON.

Si je ne ſçais chanter, je ſçais faire autre choſe, & quand...

PHILIS.

Tai-toi. Je veux l'entendre. Di, Tircis, ce que tu voudras.

MO-

MORON.

Ah! Cruelle....

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colére.

TIRCIS *chante.*

ARbres épais, & vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,
Par le printems vous est renduë.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, hélas! que j'ai perduë.

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix! Ah! Nature marâtre! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, & tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomach, un gosier, & une langue comme un autre? Oui, oui. Allons. Je veux chanter aussi, & te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, di. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

[*Il chante.*]

TOn extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah! Philis, je trépasse;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat Moron.

PHILIS.

Voilà qui eſt le mieux du monde. Mais, Moron, je ſouhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'eſt un avantage dont je n'ai pas encore joui, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une perſonne qui m'aimeroit aſſez pour ſe donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une perſonne qui ſe tueroit pour toi ?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui eſt fait. Je veux te montrer que je me ſçais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah! Quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime!

MORON *à Tircis.*

C'eſt un plaiſir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron. Meurs promtement,
En généreux amant.

MORON *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, & de me laiſſer tuer à ma fantaiſie. Allons. Je vais faire honte à tous les

[*à Philis.*]

amans. Tien, je ne ſuis pas homme à faire tant de façons. Voi ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je ſuis votre ſerviteur. Quelque niais!

PHILIS.

Allons, Tircis. Vien-t-en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

Fin du troiſiéme Intermède.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRINCE, comme jusques ici nous avons fait paroître une conformité de sentimens, & que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, & même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse; & j'avois fait serment d'abandonner plûtôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un Prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, & mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenuë sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, & je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un pere, & aux vœux de tout un Etat; mais, à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, & je voudrois sçavoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURIALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire ; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURIALE.

Je sçai bien, à vous dire vray, pour qui je le souhaiterois ; mais, avant que de m'expliquer, je dois sçavoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix, &, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le Prince de Messéne est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURIALE *à part.*

O Ciel!

LA PRINCESSE *bas à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON *à la Princesse.*

Bon, Madame. [*au Prince.*] Courage, Seigneur. [*à la Princesse.*] Il en tient. [*au Prince.*] Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, & que ce Prince à tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON *bas au Prince.*

Remettez-vous, & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & semblez interdit?

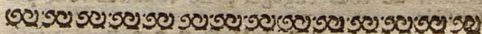
EU-

EURIALE.

Je le suis à la vérité; & j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres; deux ames en qui l'on ait vû une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le même tems une résolution à braver les traits de l'amour, & qui, dans le même moment, ayent fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, & qu'une des Princesses vos cousines, l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & je ne doute point que, comme je vous louë infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince votre pere.

MORON *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur!



SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

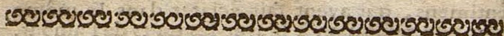
Ah! Moron, je n'en puis plus; & ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant, & j'avois crû d'abord que votre stratagême avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! Ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.



SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRincesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assûrer lui-même, & m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejetter cette proposition, & de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il étoit vray que ce Prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, & trouvez-bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entiérement.

SCE-

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

MAdame, je viens, à vos pieds, rendre grace à l'amour de mes heureux destins, & vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assûrer, tout-à-l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célébre choix qu'attend toute la Gréce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMENE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi, & vous étes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promtement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériteroit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de tems, & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

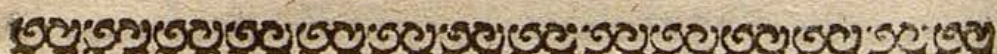
ARISTOMENE.

Madame, si j'ai été trop promt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons-là ce discours; & si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux momens de solitude.

SCE-



SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Qu'en cette avanture, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princeſſe, ſouvenez-vous de la priére que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéïr.



SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

MAis, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il ſoit à une autre. C'eſt faire juſtement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis ſouffrir qu'il ſoit heureux avec une autre, &, ſi la choſe étoit, je crois que j'en mourrois de déplaiſir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, &, dans toutes vos actions, il eſt aiſé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O Ciel! Je l'aime? Avez-vous l'inſolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vûë, impudent, & ne vous préſentez jamais devant moi.

MORON.

Madame....

LA

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre maniére.

MORON *bas à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision, &c....

[Il rencontre un regard de la Princesse qui l'oblige à se retirer.]

SCENE VII.

LA PRINCESSE *seule.*

DE quelle émotion inconnuë sens-je mon cœur atteint, & quelle inquiétude secrette est venuë troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, &, sans en rien sçavoir, n'aimerois-je point ce jeune Prince? Ah! Si cela étoit, je serois personne à me désespérer; mais il est impossible que cela soit, & je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi? Je serois capable de cette lâcheté? J'ai vû toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages & les soumissions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé? J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aimerois le seul qui me méprise? Non, non, je sçais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, & ne me laisse point en repos avec moi même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, & devien à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard & mes fléches me puissent défaire de toi.

Fin du quatriéme Acte.

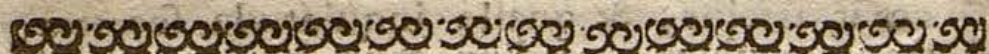


IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE.

O Vous, admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace; & tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.



SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

CHére Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidéle?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flâme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

PHI-

PHILIS.

Cloris vante par tout l'amour & ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?

CLIMENE.

Si sa flâme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez seules, si vous voulez Je ne sçaurois demeurer en repos, &, quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Fin du quatriéme Intermède.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

MORON *à Iphitas.*

OUI, Seigneur, ce n'eſt point raillerie, j'en ſuis ce qu'on appelle diſgracié. Il m'a fallu tirer mes chauſſes au plus vîte, & jamais vous n'avez vû un emportement plus bruſque que le ſien.

IPHITAS *à Euriale.*

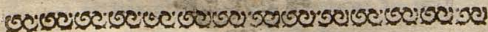
Ah! Prince, que je devrai de graces à ce ſtratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le ſecret de toucher ſon cœur!

EURIALE.

Quelque choſe, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'oſe encore, pour moi, me flater de ce doux eſpoir; mais enfin, ſi ce n'eſt pas à moi trop de témérité que d'oſer aſpirer à l'honneur de votre alliance, ſi ma perſonne & mes Etats....

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens. Je trouve en vous de quoi remplir tous les ſouhaits d'un pere, &, ſi vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.



SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! Que vois-je ici?

IPHITAS *à Euriale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'eſt d'un prix très-conſidérable, & je ſouſcris aiſément de tous mes ſuffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendreſſe extrême, & je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, ſi jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus ſenſible preuve que vous me puiſſiez accorder; c'eſt de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas ſouffrir que la Princeſſe Aglante ſoit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raiſon, ma fille, voudrois-tu t'oppoſer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raiſon que je hais ce Prince, & que je veux, ſi je puis, traverſer ſes deſſeins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Oui, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a mépriſée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée aſſez bien faite pour m'adreſſer ſes vœux.

IPHITAS.

Et quelle offenſe te fait cela? Tu ne veux accepter perſonne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, & me laiſſér au moins la gloire de le refuſer. Sa déclaration me fait un affront, & ce m'eſt une honte ſenſible, qu'à mes yeux, & au milieu de votre cour, il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de ſon mépris, &, comme je ſçais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne ſoit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, ſans doute, &, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avouë franchement la choſe. Le mérite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoi que tu puiſſes dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâcheté ? O Ciel ! Quelle eſt mon infortune ! Puis-je bien, ſans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je ſois ſi malheureuſe, qu'on me ſoupçonne de l'aimer? Ah ! Si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce diſcours, je ne ſçais pas ce que je ne ferois point.

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais,

j'y consens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, & ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, & je prends à témoin le Prince votre pere, si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, & dûssiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentimens de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, & jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée, & tout ce que j'ai pû vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, & que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, & je m'étonne seulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour; car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous déguisois mes sentimens, & jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger, vous n'avez qu'à parler, & ma main, sur le champ, fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sçais pas mauvais gré de m'avoir abusée, &, tout ce que

vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour époux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sçais pas encore ce que je veux, Donnez-moi le tems d'y songer, je vous prie, & m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée; &, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Vien, Moron. C'est ici un jour de paix, & je te remets en grace avec la Princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, & je me garderai bien de dire ce que je pense.

****

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux Princes de Messéne & de Pyle.*

JE crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux Princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous sçavons prendre notre parti, & si

si ces aimables Princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

****

SCENE DERNIERE.

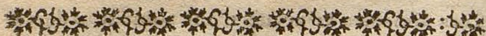
IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, MORON.

PHILIS *à Iphitas.*

SEigneur, la Déesse Vénus vient d'annoncer par tout, le changement du cœur de la Princesse. Tous les pasteurs & toutes les bergéres en témoignent leur joye par des danses & des chansons; &, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

Fin du cinquiéme Acte.





V. INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES.

QUATRE BERGERS & DEUX BERGERES, *alternativement avec le chœur.*

USez mieux, ô beautés fiéres,
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergéres,
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il sçait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

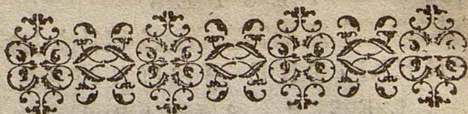


ENTREE DE BALLET.

QUatre Bergers, & quatre Bergéres dansent sur le chant du chœur.

FIN.





LES FESTES DE VERSAILLES, en 1664.

LE Roi, voulant donner aux Reines & à toute sa Cour, le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles à quatre lieuës de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un Palais enchanté, tant les ajustemens de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes maniéres, tout y rit dehors & dedans, l'or & le marbre y disputent de beauté & d'éclat; &, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étenduë qui se remarque en quelques autres Palais de sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entenduës & si achevées, que rien ne les peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, & le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singuliére. La diversité des bêtes contenuës dans les deux parcs, & dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoiles sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens, joignent le plaisir avec la magnificence, & en font une maison accomplie.



PREMIERE JOURNEE.

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

CE fut en ce beau lieu, où toute la Cour se rendit le cinquiéme mai, que le Roi traita plus de six cent personnes jusqu'au quatorziéme, outre une infinité de gens nécessaires à la danse & à la comédie, & d'artisans de toutes sortes, venus de Paris ; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le Ciel même sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistérent à ce vent, qui, par tout ailleurs, eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarrani, gentilhomme Modénois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-ci; & le Roi commanda au Duc de Saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de prémier gentilhomme de sa chambre, & qui avoit déja donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des plaisirs de l'isle enchantée; puisque, selon l'Arioste, le brave Roger & plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'emprun-

tée,



LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

J. Punt delin. et fecit 1739.

tée, & du sçavoir de cette magicienne, & en furent délivrés, après beaucoup de tems consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantemens. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation & de vingt-deux en quarré d'ouverture, & de plusieurs festons enrichis d'or & de diverses peintures avec les armes de sa Majesté.

Toute la Cour s'y étant placée le septiéme, il entra dans la place sur les six heures du soir un hérault d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du Roi (M. d'Artagnan) marchoit à la tête de deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de sa Majesté, portant sa lance & son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots,

Nec cesso, nec erro.

faisant allusion à l'attachement de sa Majesté aux affaires de son Etat, & à la maniére avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du Président de Périgni, auteur de la même devise.

Ce n'est pas sans raison que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
Qui, dans son cours pénible, autant que glorieux,
Jamais ne se repose, & jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux Ducs de Saint-Aignan & de Noailles; le premier Maréchal de camp, & l'autre juge des courses.

Celui du Duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, & étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots,

De mis galpes mi ruido.

Le page du Duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent & noir, & le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu, étoit un aigle avec ces mots,

Fidelis & audax.

Quatre trompettes & deux timballiers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la même livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatans aux banderolles des trompettes, & aux couvertures des timballes.

Le Duc de Saint-Aignan, Maréchal de camp, marchoit après eux armé, à la Grecque, d'une cuirasse de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, aussi-bien que son bas de soye; & son casque étoit orné d'un dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, & représentoit Guidon le sauvage.

Pour le Duc de SAINT-AIGNAN, *représentant Guidon le sauvage.*

LEs combats que j'ai faits en l'isle dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échaper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MESME.

SEul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit

Huit trompettes & deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le Maréchal de camp.

Le Roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de sa quadrille, & portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action étoient dignes de son rang; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable, & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Pour le ROI, *représentant* ROGER.

QUelle taille, quel port a ce fier conquerant!
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses destins est l'auguste garant,
Par delà ses ayeux sa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie; &, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriére lui, laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi;
Là principalement sa force est occupée:

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vûë, & ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le Duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu & le noir sous une riche broderie d'argent; & ses plumes, aussi-bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le Duc de NOAILLES, *juge du camp, représentant Oger le Danois.*

CE paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des Rois.
Comme, pour bien juger, il faut sçavoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le Duc de Guise & le Comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geais, ses plumes, son cheval & sa lance assortissoient à sa livrée; & l'autre, représentant Griffon le blanc, portoit, sur un habit de toile d'argent, plusieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le Duc de GUISE, *représentant Aquilant le noir.*

LA nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le Comte d'ARMAGNAC, *représentant Griffon le blanc.*

VOyez quelle candeur en moi le Ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et quand il sera tems d'aller aux ennemis
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaslin, qui paroissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & argent. Toute leur livrée & leurs chevaux étant dignes du reste de leur équipage.

Pour le Duc de FOIX, *représentant Renaud.*

IL porte un nom célébre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vray, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le Duc de COASLIN, *représentant Dudon.*

TRop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept Rois, &, par mon grand courage,

Les

Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux, marchoient le Comte du Lude & le Prince de Marsillac. Le premier vêtu d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune, blanc & noir; enrichis de broderie d'argent, leur livrée de même, & fort bien montés.

Pour le Comte du LUDE, *représentant Astolphe.*

DE tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le Prince de MARSILLAC, *représentant Brandimart.*

MEs vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous sçaurez mon zéle, aimable Fleur de lys
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur, & d'une pareille richesse.

Pour le Marquis de VILLEQUIER, *représentant Richardet.*

PErsonne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où sans doute il falloit quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidele en trompant sa maîtresse.

Pour le Marquis de SOYECOURT, *représentant Olivier.*

VOici l'honneur du siécle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géans, de médiocres hommes;
Et ce franc Chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les Marquis d'Humiéres & de la Valliére les ſuivoient. Ce premier portant la couleur de chair & argent, l'autre le gris de lin, blanc & argent; toute leur livrée étant la plus riche & la mieux aſſortie du monde.

Pour le Marquis D'HUMIERES, *repréſentant Ariodant.*

JE tremble dans l'accès de l'amoureuſe fiévre ;
Ailleurs, ſans vanité, je ne tremblai jamais;
Et ce charmant objet, l'adorable Genévre,
Eſt l'unique vainqueur à qui je me ſoumets.

Pour le Marquis de LA VALLIERE, *repréſentant Zerbin.*

QUelques beaux ſentimens que la gloire nous donne,
Quand on eſt amoureux au ſouverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle perſonne,
Eſt de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monſieur le Duc marchoit ſeul, portant pour ſa livrée la couleur de feu, blanc & argent. Un grand nombre de diamans étoient attachés ſur la magnifique broderie dont ſa cuiraſſe & ſon bas de ſoye étoient couverts, ſon caſque & le harnois de ſon cheval en étant auſſi enrichis.

Pour Monſieur le DUC, *repréſentant Roland.*

ROland fera bien loin ſon grand nom retentir,
La gloire deviendra ſa fidéle compagne.
Il eſt ſorti d'un ſang qui brûle de ſortir,
Quand il eſt queſtion de ſe mettre en campagne ;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'eſt le pur ſang de Charlemagne.

UN char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroiſſoit enſuite, éclatant d'or & de diverſes couleurs. Il repréſentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel ſe célébroient autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'étoient propoſés d'imiter en leurs courſes & en leur équipage. Cette Divinité brillante de lumiére, étoit aſſiſe au plus haut du char, ayant à ſes pieds les quatre Ages ou Siécles, diſtingués par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le

Le Siécle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent & d'airain avoient aussi leurs marques particuliéres. Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief, paroient les côtés du char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinte, & les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Tems, représenté par le Sieur Millet, avec sa faux, ses aîles, & cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu commune, couverts de grandes housses semées de Soleils d'or, & attelés de front, tiroient cette machine. Les douze Heures du jour, & les douze Signes du zodiaque, habillés fort superbement, comme les Poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des Chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de Monsieur le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, & les écus de leurs devises.

Le Duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots,

Et quiescente pavescunt.

Le Comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots,

Longe

Longe levis aura feret.

Le Duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, & l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots,

Splendor ab obsequio.

Le Comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non sia mai sciolto.

Le Prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots,

Quieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots,

Uni militat astro.

Le Marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massuë d'Hercule, avec ces mots,

Vix æquat fama labores.

Le Marquis d'Humiéres, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le Marquis de la Valliére, représentant Zerbin, ayant pour devise un phœnix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots,

Hoc juvat uri.

Monsieur le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots,

Certe ferit.

Vingt pasteurs chargés des diverses piéces de la barriére qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la derniére troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, & des coëffures de même.

Aussi-

Auſſi-tôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, & après avoir ſalué les Reines, elles ſe ſéparerent, & prirent chacune leur poſte. Les pages à la tête, les trompettes & les timballiers ſe croiſant, s'allérent poſter ſur les aîles. Le Roi, s'avançant au milieu, prit ſa place vis-à-vis du haut dais, Monſieur le Duc proche de ſa Majeſté, les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles à droit & à gauche, les dix Chevaliers en haye aux deux côtés du char, leurs pages au même ordre derriére eux, les Signes & les Heures comme ils étoient entrés.

Lorſqu'on eut fait alte en cet état, un profond ſilence, cauſé tout enſemble par l'attention & par le reſpect, donna le moyen à Mademoiſelle de Brie, qui repréſentoit le ſiécle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adreſſés à Apollon, repréſenté par le ſieur la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN *à Apollon.*

BRillant pere du jour, toi, de qui la puiſſance,
Par ſes divers aſpects, nous donna la naiſſance,
Toi, l'eſpoir de la Terre, & l'ornement des Cieux,
Toi, le plus néceſſaire & le plus beau des Dieux,
Toi, dont l'activité, dont la bonté ſuprême
Se fait voir & ſentir en tous lieux par ſoi-même,
Di-nous par quel deſtin, ou par quel nouveau choix,
Tu célébres tes jeux aux rivages françois?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Gréce
De gloire, de valeur, de mérite & d'adreſſe,
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a conſacrés.
J'ai toujours pris plaiſir à verſer ſur la France,
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.

De-

Depuis un ſi long-tems que pour le bien du monde
Je fais l'immenſe tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ai rien vû ſi digne de mes feux,
Jamais un ſang ſi noble, un cœur ſi généreux,
Jamais tant de lumiére avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeuneſſe avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de ſageſſe avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit ſous la puiſſance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naiſſance,
Cédant à ſon mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis ſous ſon pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur & la France & l'Eſpagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'univers à ſon trône ſoumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'éléve plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en ſoi les plus grands noms unis,
C'eſt le nom glorieux d'épouſe de Louis.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel deſtin fait briller, avec tant d'injuſtice,
Dans le ſiécle de fer, un aſtre ſi propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! Ne murmure point contre l'ordre des Dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don ſi précieux,
Ce ſiécle, qui du Ciel a mérité la haine,
En devroit augurer ſa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut ſuborner,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
Si-tôt qu'elle paroît dans cette heureuſe terre,
Voi comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent ſans relâche au bonheur des humains,
Par quels ſecrets reſſorts, un héros ſe prépare
A chaſſer les horreurs d'un ſiécle ſi barbare,

Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocens désirs.

LE SIECLE DE FER.

Je sçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est dé-
couverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abbattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible & vaine résistance.
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est tems de céder à la loi souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est tems de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favorisé de la Terre & des Cieux.
Mais ici trop long-tems ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, & ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

TOus ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait admirer l'adresse & la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, & après plusieurs belles courses de tous les Chevaliers, le Duc de Guise, les Marquis de Soyecourt & de la Valliére demeurérent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la Reine mere, & dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eüe a les commencer; & un nombre infini de lumiéres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertans fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, & faisoient le plus agréable concert du monde.

Pen-

Pendant que les Saiſons ſe chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour ſervir devant leurs Majeſtés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque, & les quatre Saiſons danſérent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vûë. Le Printems parut enſuite ſur un cheval d'Eſpagne, repréſenté par Mademoiſelle du Parc, qui, avec le ſexe & les avantages d'une femme, faiſoit voir l'adreſſe d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent & de fleurs au naturel.

L'Eté le ſuivoit, repréſenté par le ſieur du Parc, ſur un éléphant couvert d'une riche houſſe.

L'Automne, auſſi avantageuſement vêtu, repréſenté par le ſieur la Thorilliére, venoit après, monté ſur un chameau.

L'Hiver, repréſenté par le ſieur Béjart, ſuivoit ſur un ours. Leur ſuite étoit compoſée de quarante-huit perſonnes, qui portoient toutes ſur leurs têtesde grands baſſins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, ſi remplies de confitures & d'autres choſes délicieuſes de la ſaiſon, qu'ils étoient courbés ſous cet agréable faix.

Douze autres, comme moiſſonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profeſſion, mais fort riches, portoient des baſſins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au ſoleil levant, & ſuivoient l'Eté.

Douze vêtus en vandangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes, & de grappes de raiſins; & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits baſſins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures, à la ſuite de l'Automne.

Les douze derniers, étoient des vieillards gelés, dont les fourrures & la démarche marquoient la froidure & la foibleſſe, portant dans des bas-

baſſins couverts d'une glace & d'une neige, ſi bien contrefaites qu'on les eût priſes pour la choſe même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, & ſuivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan & de Diane, précédoient ces deux Divinités, avec une agréable harmonie de flûtes & de muſettes.

Elles venoient enſuite ſur une machine fort ingenieuſe, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de pluſieurs arbres; mais ce qui étoit plus ſurprenant, c'eſt qu'on la voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice qui la faiſoit mouvoir, ſe pût découvrir à la vûë.

Vingt autres perſonnes les ſuivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, & de la chaſſe de Diane.

Dix-huit pages du Roi fort richement vêtus, qui devoient ſervir les dames à table, faiſoient les derniers de cette troupe; laquelle étant rangée, Pan, Diane & les Saiſons ſe préſentant devant la Reine, le Printems lui adreſſa le premier ces vers.

LE PRINTEMS, A LA REINE.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloſes
Dont mes jardins ſont embellis,
Mépriſant les jaſmins, les œillets, & les roſes,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les reſpecte & les craint;
Mais leur régne eſt plus doux & plus puiſſant encore,
Quand ils brillent ſur votre teint.

L'ETE'.

Surpris, un peu trop promtement,
J'apporte à cette fête un leger ornement;
Mais, avant que ma ſaiſon paſſe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moiſſon de lauriers.

L'AU-

L'AUTOMNE.

Le Printems orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombérent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obſcurcir par ſes vives couleurs;
Mais vous vous ſouviendrez, Princeſſe ſans ſeconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma ſaiſon,
Et qui croît dans votre maiſon,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils ſont des plus néceſſaires
Dans une fête où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtriéres,
Font naître tant d'embrazemens.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chaſſeurs, & mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs ſouverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vû paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de préſens, viennent avecque moi,
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitans legers de cet heureux boccage,
De tomber dans vos rets font leur ſort le plus doux,
Et n'eſtiment rien davantage,
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace & le viſage,
A le même ſecret que vous.

PAN.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
Lorſque nous vous offrons, en ce fameux repas,
L'élite de nos bergeries.
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

CEs récits achevés, une grande table, en forme de croiſſant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, & garnie de fleurs de celui où elle étoit creuſe, vint à ſe découvrir.
Trente-ſix violons, très-bien vêtus, parurent derriére ſur un petit théatre, pendant que Meſſieurs de la Marche & Parfait pere, frere & fils, Contrôleurs Généraux, ſous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chére, la firent couvrir par les Plaiſirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Délices, Leurs Majeſtés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui euſſent pû naître pour les rangs.
La Reine mere étoit aſſiſe au milieu de la table, & avoit à ſa main droite.

LE ROI.

Mademoiſelle d'Alençon.
Madame la Princeſſe.
Mademoiſelle d'Elbœuf.
Madame de Bethune.
Madame la Ducheſſe de Créqui.

MONSIEUR.

Madame la Ducheſſe de Saint-Aignan.
Madame la Maréchale du Pleſſis.
Madame la Maréchale d'Etampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Monteſpan.
Madame d'Humiéres.
Mademoiſelle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la Comteſſe de Soiſſons.
Madame la Princeſſe de Bade.
Mademoiſelle de Grançai.

De l'autre côté étoient aſſiſes,

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la Ducheſſe de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.

Ma-

Madame la Ducheſſe de Navailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.
Mademoiſelle de Coetlogon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauſier.

MADAME.

Madame la Princeſſe Bénédicte.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouvroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marſé.
Mademoiſelle de la Valliére.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Bellay.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſomptuoſité de cette collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicateſſe des choſes qui y furent ſervies. Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens; puiſque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes paliſſades, un nombre infini de Chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes vêtuës en maſques, rendoient une clarté preſque auſſi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers, avec leurs caſques couverts de plumes de différentes couleurs, & leurs habits de la courſe, étoient appuyés ſur la barriére; & ce grand nombre d'Officiers richement vêtus qui ſervoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une choſe enchantée, duquel, après la collation, leurs Majeſtés & toute la Cour ſortirent par le portique oppoſé à la barriére, & dans un grand nombre de caléches fort ajuſtées, reprirent le chemin du château.



II. JOURNE'E.

SUITE DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

LOrſque la nuit du ſecond jour fut venuë, leurs Majeſtés ſe rendirent dans un autre rond, environné de paliſſades comme le premier & ſur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le Palais d'Alcine étoit bâti. Le deſſein de cette ſeconde fête étoit que Roger & les Chevaliers de ſa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courſes, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même deſſein pour le divertiſſement ſuivant; & que, l'Iſle flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à Sa Majeſté le plaiſir d'une Comédie dont la ſcéne étoit en Elide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en ſi peu de tems qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une eſpéce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux & de bougies qui devoient éclairer le Théatre, dont la décoration étoit fort agréable.

Auſſi-tôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre, & l'Aurore ouvrit la ſcéne. On y repréſenta la Princeſſe d'Elide, Comédie-ballet, avec un Prologue & des Intermédes.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITE', danſé & chanté dans la Comédie de la Princeſſe d'Elide.

DANS LE PROLOGUE.

L'Aurore, *Mademoiſelle Hilaire.* Lyciſcas, *le Sieur Moliere.* Valets de chiens chantans, *les Sieurs Eſtival, Don, Blondel.* Valets de chiens danſans, *les Sieurs Payſan, Chicanneau, Noblet, Peſan, Bonard, la Pierre.*

DANS LA COMEDIE.

Iphitas, *le Sieur Hubert.* La Princeſſe d'Elide, *Mademoiſelle Moliere.* Euriale, *le Sieur la Grange.* Ariſtoméne, *le Sieur du Croiſy.* Théocle, *le Sieur Béjart.* Aglante, *Mademoiſelle du Parc.* Cinthie, *Mademoiſelle de Brie.* Arbate, *le Sieur la Thorilliere.* Philis, *Mademoiſelle Béjart.* Moron, *le Sieur Moliere.* Lycas, *le Sieur Prevoſt.*

DANS LES INTERMEDES.

Dans le I. Chaſſeurs danſans, *les Sieurs Manceau, Chicanneau, Balthazard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre.*

Satyre chantant, dans le II. *le Sieur Eſtival.*

Satyres danſans....

Berger chantant, dans le III. *le Sieur Blondel.*

Dans le IV. Philis, *Mademoiſelle Béjart.* Climene, *Mademoiſelle....*

Bergers chantans, dans le V. *les Sieurs le Gros, Eſtival, Don, Blondel.*

Bergéres chantantes, *Meſdemoiſelles Hilaire & la Barre.*

Tous ſix ſe prenant par la main chantérent une chanſon à danſer, à laquelle les autres bergers répondirent en chœur.

Pendant les danſes, il ſortit de deſſous le Théatre la machine d'un grand arbre chargé de ſeize Faunes, dont huit jouoient de la flûte, & les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leurs répon-

doient

doient de l'orcheſtre, avec ſix autres concertans de claveſſins & de théorbes qui étoient *les Sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tiſſu, & le Moine ;* & quatre bergers, & quatre bergéres vinrent danſer une très-belle entrée, à laquelle les Faunes deſcendant de l'arbre ſe mêlérent de tems en tems. Les bergers étoient *les Sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, la Pierre ;* les bergéres étoient *les Sieurs Balthazard, Magny, Arnald, Bonard.*

Toute cette ſcéne fut ſi grande, ſi remplie & ſi agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vû de plus beau en ballet ; auſſi fit-elle une ſi avantageuſe concluſion aux divertiſſemens de ce jour, que toute la Cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, ſe retirant avec une ſatisfaction qui lui fit bien eſpérer de la ſuite d'une fête ſi complette.





III. JOURNE'E.

SUITE ET CONCLUSION DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

PLus on s'avançoit vers le grand rond d'eau, qui repréſentoit le lac ſur lequel étoit autrefois bâti le Palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertiſſemens de l'iſle enchantée, comme s'il n'eût pas été juſte que tant de braves Chevaliers demeuraſſent plus long-tems dans une oiſiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuivant toujours le premier deſſein, que le Ciel ayant réſolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remédes poſſibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes maniéres un lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joye.

On fit paroître ſur ce rond d'eau, dont l'étenduë & la forme ſont extraordinaires, un rocher ſitué au milieu d'une iſle couverte de divers animaux, comme s'ils euſſent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres iſles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroiſſoient aux deux côtés de la premiére, & toutes trois auſſi-bien que les bords du rond d'eau étoient ſi fort éclairées, que ces lumiéres faiſoient naître un nouveau jour dans l'obſcurité de la nuit. Leurs Majeſtés, étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leurs places, que l'une des deux iſles qui paroiſſoient aux côtés de la premiére, fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit oppoſée, le fut en même tems de trompettes & de timballiers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui ſurprit davantage, fut de voir ſortir Alcine de derriére le rocher, portée par un monſtre marin d'une grandeur prodigieuſe. Deux des Nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de Célie & de Dircé, parûrent au même tems à ſa ſuite; &, ſe mettant à ſes côtés ſur de grandes baleines, elles s'approchérent du bord du rond d'eau, & Alcine commença des vers, auxquels ſes compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reine, mere du Roi.

ALCINE, CELIE, DIRCE'.

ALCINE.

Vous, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CELIE.

Quel eſt donc le ſujet des ſoudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je penſe en parler, ce n'eſt qu'en frémiſſant.
Dans les ſombres horreurs d'un ſonge menaçant,
Un ſpectre m'avertit, d'une voix éperduë,
Que pour moi des enfers la force eſt ſuſpenduë,
Qu'un céleſte pouvoir arrête leur ſecours,
Et que ce jour ſera le dernier de mes jours.
Ce que verſa de triſte au point de ma naiſſance,
Des aſtres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce ſonge fut peint de ſi vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés ſans ceſſe il repréſente
Le pouvoir de Méliſſe, & l'heur de Bradamante.
J'avois prévû ces maux; mais les charmans plaiſirs
Qui ſembloient en ces lieux prévenir nos déſirs,
Nos ſuperbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chéres compagnes,
Nos jeux & nos chanſons, les concerts des oiſeaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,

M'avoient fait oublier ces funeftes augures,
Quand le fonge cruel dont je me fens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque inftant, je crois voir mes forces terraffées,
Mes gardes égorgés, & mes prifons forcées,
Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même tems, leurs troncs & leurs feuillages,
Dans le jufte deffein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De fes fers méprifés prêt à fe dégager.

CELIE.

La crainte en votre efprit s'eft acquis trop d'empire.
Vous régnez feule ici, pour vous feule on foupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accents plaintifs de vos triftes amans;
Logiftille & fes gens, chaffés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Méliffe, en ces lieux inconnu,
Par vos augures feuls jufqu'à nous eft venu.

DIRCE'.

Ah! Ne nous flatons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu, cete nuit, un difcours tout femblable.

ALCINE.

Hélas! De nos malheurs, qui peut encor douter?

CELIE.

J'y vois un grand remède, & facile à tenter;
Une Reine paroît, dont le fecours propice,
Nous fçaura garantir des efforts de Méliffe.
Par tout de cette Reine on vante la bonté;
Et l'on dit que fon cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprifa l'infolence,
Contre les vœux des fiens, eft toujours fans défenfe.

ALCINE.

Il eft vray, je la vois. En ce preffant danger,
A nous donner fecours tâchons de l'engager.

Difons-

Diſons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de ſon ame royale ;
Diſons que ſa vertu, plus haute que ſon rang,
Sçait relever l'éclat de ſon auguſte ſang,
Et que, de notre ſexe, elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire ;
Que du bonheur public ſon grand cœur amoureux
Fit toujours, des périls, un mépris généreux ;
Que de ſes propres maux ſon ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Etat garda toute ſa crainte.
Diſons que ſes bienfaits, verſés à pleines mains,
Lui gagnent le reſpect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle eſt menacée,
Toute la terre en deuil ſe montre intéreſſée.
Diſons qu'au plus haut point de l'abſolu pouvoir,
Sans faſte & ſans orgueil, ſa grandeur s'eſt fait voir ;
Qu'aux tems les plus fâcheux, ſa ſageſſe conſtante,
Sans crainte, a ſoutenu l'Autorité panchante,
Et, dans le calme heureux par ſes travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de ſon fils.
Diſons par quels reſpects, par quelle complaiſance,
De ce fils glorieux l'amour, la récompenſe ;
Vantons les longs travaux, vantons les juſtes loix
De ce fils reconnu pour le plus grand des Rois,
Et comment cette mere, heureuſement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faiſons parler nos ſoupirs & nos pleurs
Pour la rendre ſenſible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paiſible aux pieds de cette Reine.

DIRCÉ.

Je ſçais bien que ſon cœur, noblement généreux,
Ecoute avec plaiſir la voix des malheureux ;
Mais on ne voit jamais éclater ſa puiſſance
Qu'à repouſſer le tort qu'on fait à l'innocence.
Je ſçais qu'elle peut tout ; mais je n'oſe penſer
Que, juſqu'à nous défendre, on la vît s'abaiſſer.
De nos douces erreurs elle peut être inſtruite,

Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zéle, si connu, pour le culte des Dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminuë,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vûë.

ALCINE.

Ah! Ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager;
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du Palais,
Et, s'il n'est point pour nous d'azyle désormais,
Dans notre désespoir, cherchons notre défense;
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

Alcine, Mademoiselle du Parc.
Célie, Mademoiselle de Brie.
Dircé, Mademoiselle Moliere.

LOrsqu'elles eurent achevé, & qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du Palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des tours venant à s'élever à vûë d'œil, quatre géans d'une grandeur démesurée vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géans encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la premiére entrée du ballet.





BALLET DU PALAIS D'ALCINE.



PREMIERE ENTRE'E.

GEans. Les ſieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.
Nains. Les deux petits des-Airs, le petit Vaguard, & le petit Tutin.



DEUXIEME ENTRE'E.

HUit maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte viſite avec, chacun, deux flambeaux.
Maures. Les ſieurs d'Heureux, Beauchamp, Moliere, la Marre, le Chantre, de Gan, du Pron & Mercier.



TROISIEME ENTRE'E.

CEpendant un dépit amoureux oblige ſix des chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la ſortie de ce Palais; mais, la fortune ne ſecondant pas les efforts qu'ils font dans leur déſeſpoir, ils ſont vaincus après un grand combat par autant de monſtres qui les attaquent.
Chevaliers. Monſieur de Souville, les ſieurs Raynal, des-Airs l'aîné, des-Airs le ſecond, de Lorge, & Balthazard.
Monſtres. Les ſieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbroſſes, Deſonets, & la Pierre.

QUATRIEME ENTRE'E.

ALcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses esprits, & leur demande secours: il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force & une agilité merveilleuse.

Démons agiles. Les sieurs Saint André & Magny.

CINQUIEME ENTRE'E

D'Autres démons viennent encore, & semblent assûrer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Démons sauteurs. Les sieurs Tutin, la Brodiere, Pesan, & Bureau.

SIXIEME ET DERNIERE ENTRE'E.

MAis à peine commence-t-elle à se rassûrer, qu'elle voit paroître auprès de Roger & de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse sous la forme d'Atlas. Elle court aussi-tôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du Palais, qui est aussi-tôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette avanture, & aux divertissemens de l'isle enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc. *Mélisse.* Le sieur de Lorge.

Roger. Le sieur Beauchamp.

Chevaliers. Les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron, & Desbrosses.

Ecuyers.

Ecuyers. Les sieurs la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fussent tout en feu, & que la destruction du superbe Palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublérent encore. Alors toute la Cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; & c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particuliéres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vûës jusqu'alors, & les surpasser peut-être.





IV. JOURNE'E.

MAis, quoique les fêtes comprifes dans le fujet des plaifirs de l'ifle enchantée fuffent terminées, tous les divertiffemens de Verfailles ne l'étoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roi en avoit encore réfervé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le famedi, dixiéme, Sa Majefté voulut courre les têtes. C'eft un exercice, que peu de gens ignorent, & dont l'ufage eft venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adreffe d'un Chevalier, tant à bien mener fon cheval dans les paffades de guerre, qu'à bien fe fervir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vû courre, il en trouvera ici la defcription, étant moins commune que la bague, & feulement ici depuis peu d'années; & ceux, qui en ont eu le plaifir, ne s'ennuyeront pas d'une narration fi peu étenduë.

Les Chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, & un dard fous la cuiffe droite; & après que l'un d'eux a couru & emporté une tête de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne fa lance à un page, &, faifant la demi-volte, il revient, à toute bride, à la feconde tête qui a la couleur & la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en paffant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troifiéme paffade, il la darde dans un bouclier où eft peinte une tête de Médufe, &, achevant fa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en paffant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi pied de terre; puis, faifant place à un autre, celui qui,

qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barriéres, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes Chevaliers qui avoient couru la bague; les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles y continuant leurs premiéres fonctions, l'un de Marechal de camp, & l'autre de Juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la Reine. C'étoit une rose de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaslin disputa contre le Marquis de Soyecourt, & gagna.





V. JOURNE'E.

LE dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, & donna lieu à un grand défi, entre le Duc de Saint-Aignan qui n'avoit point encore couru & le Marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, parce que le Maréchal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la Cour, cette après-dinée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particuliéres, & le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, Sa Majesté fit représenter, sur l'un de ces Théatres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la Comédie des Fâcheux, faite par le sieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet, & fort ingénieuse.





VI. JOURNE'E.

LE bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douziéme, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux Chevaliers ne fût que de cent pistoles; &, comme le Duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le Duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers,

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentimens sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'avanture de l'isle perilleuse rendit victorieux de dix Chevaliers. Aussi-tôt que le Roi eut dîné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, & toutes les Dames dans un lieu où l'on devoit tirer une Lotterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables; &, quoique le sort aît accoutumé de decider de ces présens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus & bien montés.

Le Roi avec toute sa Cour les honora de sa présence; & Sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entr'eux. Le succès en fut heureux au Duc de Saint-Aignan qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer les trois premiers actes d'une Comédie, nommée Tartuffe, que le sieur Moliere avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres, n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion, eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu; &, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette Comédie pour le Public, jusqu'à ce qu'elle fût entiérement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.



VII. JOUR.

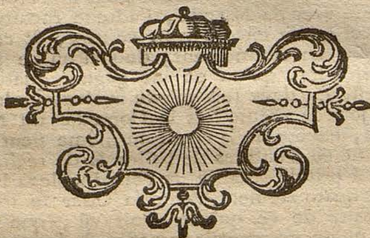


VII. JOURNE'E.

LE mardi treiziéme, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des Dames, le Duc de Saint-Aignan celui du jeu; &, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes. On joua le même soir la Comédie du Mariage forcé, encore de la façon du même sieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet & de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorziéme. Toute la Cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vû, que chacun crût qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pû voir des fêtes si diversifiées & si agréables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le succès, la liberalité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, & la satisfaction de tous; où les soins infatigables de Monsieur Colbert s'employérent en tous ces divertissemens, malgré ses importantes affaires; où le Duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein; où les beaux vers du Président de Périgny à la louange des Reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, & récités avec tant d'art; où ceux que Monsieur de Bensserade fit pour les Chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps, & l'application de Monsieur de Launay, ne laissérent man-

manquer d'aucune des choſes néceſſaires: enfin, où chacun a marqué ſi avantageuſement ſon deſſein de plaire au Roi, dans le tems où Sa Majeſté ne penſoit elle-même qu'à plaire, & où ce qu'on a vû ne ſçauroit jamais ſe perdre dans la mémoire des ſpectateurs, quand on n'auroit pas pris le ſoin de conſerver par écrit le ſouvenir de toutes ces merveilles.

FIN.



LE

LE
MARIAGE
FORCÉ,
COMÉDIE.

ACTEURS.

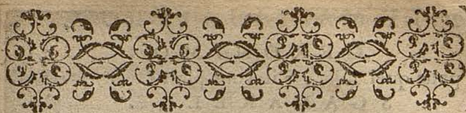
SGANARELLE, amant de Dorimène.
GERONIMO, ami de Sganarelle.
DORIMENE, fille d'Alcantor.
ALCANTOR, pere de Dorimène.
ALCIDAS, frere de Dorimène.
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, Docteur Aristotélicien.
MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
DEUX BOHEMIENNES.

La Scène est dans une place publique.



LE MARIAGE FORCÉ.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



LE MARIAGE FORCÉ, *COMEDIE.*

****

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison*

JE ſuis de retour dans un moment. Que l'on ait bien ſoin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le ſeigneur Géronimo, & , ſi l'on vient m'en demander, qu'on diſe que je ſuis ſorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

****

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les derniéres paroles de Sganarelle.*

VOilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; & j'allois chez vous, vous chercher.

GE-

GERONIMO.

Et pour quel ſujet, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je ſuis bien aiſe de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc deſſus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une choſe de conſéquence, que l'on m'a propoſée; & il eſt bon de ne rien faire ſans le conſeil de ſes amis.

GERONIMO.

Je vous ſuis obligé de m'avoir choiſi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'eſt.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flater du tout; & de me dire nettement votre penſée.

GERONIMO.

Je le ferai, puiſque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable, qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous avez raiſon.

SGANARELLE.

Et, dans ce ſiécle, on trouve peu d'amis ſincéres.

GERONIMO.

Cela eſt vray.

SGANARELEE.

Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute ſorte de franchiſe.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GERONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux sçavoir de vous, si je ferai bien de me marier.

GERONIMO.

Qui? vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GERONIMO.

Je vous prie, auparavant, de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GERONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sçais; mais je me porte bien.

GERONIMO.

Quoi! Vous ne sçavez pas, à peu près, votre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GERONIMO.

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît; combien aviez-vous d'années, lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans, & demi.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous étes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMO.

De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix sept; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux; & vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession vous êtes environ à votre cinquante-deuxiéme, ou cinquante-troisiéme année.

SGANARELLE.

Qui? Moi? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu! Le calcul est juste; & là-dessus, je vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guéres votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; &, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos, que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin

je vous en dis nettement ma penſée. Je ne vous conſeille point de ſonger au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, ſi, ayant été libre juſqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus peſante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je ſuis réſolu de me marier; & que je ne ſerai point ridicule en épouſant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! C'eſt une autre choſe. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'eſt une fille, qui me plaît, & que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & je l'ai demandée à ſon pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'eſt un mariage qui ſe doit conclure ce ſoir; & j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le deſſein que j'ai fait? Vous ſemble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne ſois plus propre à ſonger à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons ſeulement les choſes. Y a-t-il homme de trente ans qui paroiſſe plus frais, & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps auſſi bons que jamais, & voit-on que j'aye beſoin de caroſſe ou de chaiſe pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meil-

[*Il montre ses dents.*]

leures du monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un estomac qui ait plus de

[*Il tousse.*]

force que le mien? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois: mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joye que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorsque je serai las, outre cette joye, dis-je, je considere, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes; que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, & me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous conseille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon? Vous me le conseillez?

GERONIMO.

Assûrément. Vous ne sçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GE-

GERONIMO.

Hé quelle eſt la perſonne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Doriméne.

GERONIMO.

Cette jeune Doriméne, ſi galante, & ſi bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Juſtement.

GERONIMO.

Et ſœur d'un certain Alcidas, qui ſe mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'eſt cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promtement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raiſon d'avoir fait ce choix?

GERONIMO.

Sans doute. Ah! Que vous ſerez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conſeil, & je vous invite ce ſoir à mes nôces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas; & je veux y aller en maſque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO *à part.*

La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! O le beau mariage!

[*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*]

****

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

CE mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

****

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE *dans le fond du Théatre, à un petit laquais qui la suit.*

ALlons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queuë, & qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE *à part, appercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse, qui vient. Ah! Qu'elle est agréable! Quel air, & quelle taille! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaisons de se marier?

[*à Dorimène.*]

Où allez-vous, belle mignonne, chére épouse future de votre époux futur?

DORIMENE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma belle, c'eſt maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous ne ſerez plus en droit de me rien refuſer; & je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, ſans que perſonne s'en ſcandaliſe. Vous allez être à moi depuis la tête juſqu'aux pieds, & je ſerai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lévres appetiſſantes, de vos oreilles amoureuſes, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre.... Enfin, toute votre perſonne ſera à ma diſcrétion, & je ſerai à même, pour vous careſſer comme je voudrai. N'étes-vous pas bien aiſe de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMENE.

Tout-à-fait aiſe, je vous jure. Car enfin la ſévérité de mon pere m'a tenuë juſques-ici dans une ſujettion la plus fâcheuſe du monde. Il y a je ne ſçais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois ſouhaité qu'il me mariât, pour ſortir promtement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous étes venu heureuſement pour cela, & je me prépare déſormais à me donner du divertiſſement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous étes un fort galant homme, & que vous ſçavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde enſemble, & que vous ne ſerez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups garous. Je vous avouë que je ne m'accommoderois pas de cela, & que la ſolitude me déſeſpére. J'aime le jeu, les viſites, les aſſemblées, les cadeaux, & les promenades; en un mot, toutes les choſes de plaiſir: & vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé enſemble, & je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'eſpére que,

de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, & qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui sçavent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; & c'est assez que vous serez assûré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? Je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMENE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raisonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, & je vous envoyerai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfévre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Cela n'est pas pressé.

GERONIMO.

Comment? Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGA-

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matiére, & que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous sçavez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée; & que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, qui m'empêche de vous oüir. Je n'entends rien du tout aux songes, &, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux sçavans, deux Philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre serviteur.

SGANARELLE *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *se tournant du côté par où il est entré, & sans voir Sganarelle.*

ALlez, vous étes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! Bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le Philosophe des Philosophes, que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

SGANARELLE *à part.*

[à Pancrace.]

Il a pris querelle contre quelqu'un Seigneur...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raisonner, & tu ne sçais pas seulement les élémens de la raison.

SGANARELLE *à part.*

[à Pancrace.]

La colére l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la Philosophie.

SGANARELLE *à part.*

[à Pancrace.]

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.

Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sçais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, & la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je ..

PANCRACE *de même.*

Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; & je ſoutiendrai mon opinion jusqu'à la derniére goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE *de même.*

Oui, je défendrai cette propoſition, *pugnis & calcibus, unguibus & roſtro.*

SGANARELLE.

Seigneur Ariſtote, peut-on ſçavoir ce qui vous met ſi fort en colére?

PANCRACE.

Un ſujet le plus juſte du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu ſoutenir une propoſition erronée, une propoſition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'eſt?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout eſt renverſé aujourd'hui, & le monde eſt tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable régne par tout; & les Magiſtrats, qui ſont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat, devroient mourir de honte, en ſouffrant un ſcandale auſſi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'eſt-ce pas une choſe horrible, une choſe qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on diſe publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme & la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, & la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; &, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas

[se retournant encore du côté par où il est entré.]

la forme. Oui, ignorant que vous étes, c'est ainsi qu'il faut parler, & ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE *à part.*

[à Pancrace.].

Je pensois que tout fût perdu. Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Je....

PANCRACE.

Je suis dans une colére que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme & le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je....

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je....

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vray. Je....

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

[se tournant du côté par où Pancrace est entré.]

Vous avez raison. Oui, vous étes un sot, & un impudent, de vouloir disputer contre un Docteur qui sçait lire, & écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle, & bien faite; elle me plaît beaucoup, & est ravie de m'épouser. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu, ce que vous sçavez, la disgrace dont on ne plaint personne; & je voudrois bien vous prier, comme Philosophe, de me dire votre sentiment. Hé? Quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plûtôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, & que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE *à part.*

[à Pancrace.]

La peste soit de l'homme. Hé, Monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colére m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Hé, laissez tout cela; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGANARELLE.

De quelle langue ?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE.

Ah ! C'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe ?

SGANARELLE.

Non, non, François, François, François.

PANCRACE.

Ah ! François.

SGANARELLE.

Fort-bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté. Car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques & étrangéres ; & l'autre est pour la vulgaire & la maternelle.

SGANARELLE *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous ?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah, ah ! Sur une difficulté de Philosophie, sans doute ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je....

PANCRACE.

Vous voulez peut-être sçavoir, si la substance & l'accident sont termes synonimes, où équivoques à l'égard de l'être.

SGANARELLE.

Point du tout. Je....

PANCRACE.

Si la logique est un art, ou une science.

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je....

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisiéme seulement.

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme.

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance.

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin.

SGANARELLE.

Hé! Non. Je....

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel.

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre penſée; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer auſſi; mais il faut m'écouter.

[pendant que Sganarelle dit.]

L'affaire que j'ai à vous dire, c'eſt que j'ai envie de me marier avec une fille, qui eſt jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à ſon pere; mais, comme j'appréhende. . .

PANCRACE *dit en même tems ſans écouter Sagnarelle.*

La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ſes penſées; &, tout ainſi que les penſées ſont les portraits des choſes, de même nos paroles ſont-elles les portraits de nos penſées.

[Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec ſa main, à pluſieurs repriſes; & le Docteur continuë de parler, d'abord que Sganarelle ôte ſa main.]

Mais ces portraits différent des autres portraits, en ce que les autres portraits ſont diſtingués par tout de leurs originaux, & que la parole enferme en ſoi ſon original, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que la penſée expliquée par un ſigne extérieur; d'où vient que ceux qui penſent bien ſont auſſi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre penſée par la parole, qui eſt le plus intelligible de tous les ſignes.

SGANARELLE *pouſſe le Docteur dans ſa maiſon, & tire la porte pour l'empêcher de ſortir.*

Peſte de l'homme!

PANCRACE *au dedans de ſa maiſon.*

Oui, la parole eſt, *animi index*, & *ſpeculum.*

C'eſt

C'eſt le truchement du cœur, c'eſt l'image de l'ame.

[*Il monte à la fenêtre & continuë.*]

C'eſt un miroir qui nous repréſente naïvement les ſecrets les plus arcanes de nos individus; &, puiſque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout enſemble, à quoi tient-il que vous ne vous ſerviez de la parole, pour me faire entendre votre penſée?

SGANERELLE.

C'eſt ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, Monſieur le Docteur, que....

PANCRACE.

Mais, ſur tout, ſoyez bref.

SGANARELLE.

Je le ſerai.

PANCRACE.

Evitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! Monſi....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre diſcours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous....

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

[*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramaſſe des pierres pour en caſſer la tête du Docteur.*]

PANCRACE.

Hé quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous étes plus impertinent que celui qui m'a voulu ſoutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau, & je vous prouverai, en

en toute rencontre, par raiſons démonſtratives & convaincantes, & par argumens *in barbara*, que vous n'étes & ne ſerez jamais qu'une pécore, & que je ſuis, & je ſerai toujours, *in utroque jure*, le Docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

PANCRACE *en rentrant ſur le théatre.*

Homme de lettre, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore?

PANCRACE.

Homme de ſuffiſance, homme de capacité. [*s'en allant.*] Homme conſommé dans toutes les ſciences naturelles, morales, & politiques. [*revenant.*] Homme ſçavant, ſçavantiſſime, *per omnes modos & caſus.* [*s'en allant.*] Homme qui poſſéde, *ſuperlative*, fables, mythologies & hiſtoires. [*revenant.*] Grammaire, poëſie, rhétorique, dialectique, & ſophiſtique. [*s'en allant.*] Mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, phyſique, & mathématique. [*revenant.*] Coſmométrie, géométrie, architecture, ſpéculoire, & ſpéculatoire. [*s'en allant.*] Médecine, aſtronomie, aſtrologie, phyſionomie, métopoſcopie, chiromancie, géomancie, &c.

****

SCENE VII.

SGANARELLE *ſeul.*

AU diable les ſçavans, qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit, que ſon maître Ariſtote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; peut-être qu'il ſera plus poſé, & plus raiſonnable. Holà.

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur Docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, & je suis venu ici pour cela.

[*à part.*]

Ah! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre Philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; &, par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; & il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment? Il n'est pas vray que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, & nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi? Je ne suis pas ici? Et vous ne me parlez pas?

MAR-

MARPHURIUS.

Il me paroît que vous étes-là, & il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assûré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé, que diable! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de, me semble, à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sçai rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre, est fort jeune & fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE *à part.*

[*à Marphurius.*]

Ah! Ah! Voici une autre musique. Je vous demande, si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MAR-

MARPHURIUS.

Par avanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'eſt mon deſſein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le pere me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il ſe pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épouſant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La choſe eſt faiſable.

SGANARELLE.

Qu'en penſez-vous ?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, ſi vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne ſçais.

SGANARELLE.

Que me conſeillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le rêveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE *à part.*

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de Philosophe enragé.

[*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*]

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un Philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette maniére de parler. Il faut douter de toutes choses; & vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! Je m'en vais faire ma plainte au Commissaire du quartier des coups que j'ai reçûs.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sçais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra,

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.

****

SCENE IX.

SGANARELLE *seul.*

Comment? On ne sçauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on est aussi sçavant à la fin, qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! Voici des Bohémiennes: il faut que je me fasse dire par elles ma bonne avanture.

****

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

[*Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant & en dansant.*

Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

1. BOHEMIENNE.

Oui, mon beau Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. BOHEMIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec

avec la croix dedans; & nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. BOHEMIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

2. BOHEMIENNE.

Oui, une bonne physionomie. Physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1. BOHEMIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2. BOHEMIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

1. BOHEMIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie & aimée de tout le monde.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. BOHEMIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. BOHEMIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu; suis-je menacé d'être cocu?

2. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

1. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu.

[*Les deux Bohémiennes chantent & dansent.*]

SGANARELLE.

Que diable! Ce n'est pas-là me répondre. Venez-çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu.

2. BOHEMIENNE.

Cocu? Vous?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu.

1. BOHEMIENNE.

Vous cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non.

[*Les deux Bohémiennes sortent en chantant & en dansant.*]

****

SCENE XI.

SGANARELLE *seul.*

PEste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sçache la destinée de mon mariage; &, pour cela, je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au Magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCE-

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE,
SGANARELLE *retiré dans un coin du théâtre sans être vû.*

LYCASTE.

Quoi! Belle Doriméne, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos nôces se feront dès ce soir?

DORIMENE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous étes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, & les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMENE.

Moi? Point du tout. Je vous considére toujours de même; & ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, & vous sçavez que sans cela on passe mal le tems au monde; &, qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; & je l'ai fait sur l'espérance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a, tout au plus, que six mois dans le ventre. Je vous le garan-

tis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

[*à Sganarelle qu'elle apperçoit.*].

Ah! Nous parlions de vous, & nous en disions tout le bien qu'on en sçauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur.....

DORIMENE.

Oui, c'est Monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous présente en même tems mes très-humbles services. Je vous assûre que vous épousez-là une très-honnête personne; & vous, Mademoiselle, je me réjouis, avec vous aussi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, & lier ensemble un petit commerce de visites & de divertissemens.

DORIMENE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me presse, & nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

****

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a couté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarasser de cette affaire. Holà.

[*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*]

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! Mon gendre, ſoyez le bien venu.

SGANARELLE.

Monſieur, votre ſerviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excuſez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour un autre ſujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choſes néceſſaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

ALCANTOR.

Les violons ſont retenus, le feſtin eſt commandé, & ma fille eſt parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas ce qui m'améne.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être ſatisfait ; & rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu ! C'eſt autre choſe.

ALCANTOR.

Allons. Entrez-donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah, mon Dieu! Ne faisons point de cérémonie. Entrez vîte, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vray, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je considére que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous étes; & je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entiérement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille point de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Je vous en dispense, & je....

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous? J'ai une estime, & une amitié pour vous toute particuliére; & je refuserois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

ALCANTOR.

Qui? Vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage; & que je veux imiter mon pere, & tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez. Les volontés sont libres; & je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous étes engagé avec moi, pour épouser ma fille, & tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole; je vais voir ce qu'il y a à faire; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE *seul.*

ENcore est-il plus raisonnable que je ne pensois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; & j'allois faire un pas, dont je me serois peut-être long-tems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant d'un ton doucereux.*

MOnsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS *toujours avec le même ton.*

Mon pere m'a dit, Monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, Monsieur. C'est avec regret; mais....

ALCIDAS.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assûre; & je souhaiterois ...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je.

[*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*]

Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous réfusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à couper. [*à part.*] La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vîte, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon ?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, Monſieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choſes dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refuſez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela eſt dans les formes ; & vous étes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci !

ALCIDAS *lui préſente encore les deux épées.*

Allons, Monſieur, faites les choſes galamment, & ſans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore ?

ALCIDAS.

Monſieur, je ne contrains perſonne ; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épouſiez ma ſœur.

SGANARELLE.

Monſieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous aſſûre.

ALCIDAS.

Aſſûrément ?

SGA-

SGANARELLE.

Assûrément.

ALCIDAS.

Avec votre permiſſion donc....

[*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*]

SGANARELLE.

Ah! Ah! Ah!

ALCIDAS.

Monſieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en uſer ainſi avec vous; mais je ne ceſſerai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouſer ma ſœur.

[*Il léve le bâton.*]

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouſerai, j'épouſerai.

ALCIDAS.

Ah! Monſieur, je ſuis ravi que vous vous mettiez à la raiſon, & que les choſes ſe paſſent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, je vous jure; & j'aurois été au déſeſpoir, que vous m'euſſiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon pere, pour lui dire que tout eſt d'accord.

[*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*]

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

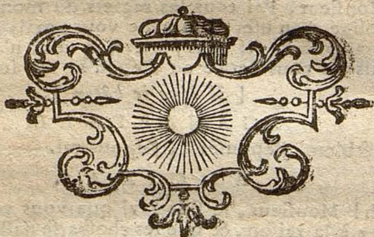
ALCIDAS.

MOn pere; voilà Monſieur qui eſt tout-à-fait raiſonnable. Il a voulu faire les choſes de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma ſœur.

A L C A N T O R.

Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel! M'en voilà déchargé, & c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

F I N.



LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA Comédie du Mariage forcé parut pour la premiere fois au Louvre le 29. Janvier 1664. en trois Actes, avec des récits de Musique & des entrées de Ballet, sous le titre de Ballet du Roi. Le Roi y dansoit une entrée.

Quand l'Auteur fit représenter cette Comédie sur le Théatre du Palais Royal, au mois de Novembre de la même année il supprima les récits & les entrées de Ballet, & réduisit sa piéce en un Acte, en y faisant quelques changemens. Le plus considérable est la Scene entre Lycaste & Doriméne, Scéne ajoutée pour suppléer à celle du Magicien chantant, & à l'entrée des démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage. Dans le Ballet qui fut imprimé dans le tems (in 4. par Robert Ballard) il ne nous reste des demandes de Sganarelle au Magicien, que ce qu'on appelle en termes de Théatre, *les repliques ;* on a ajouté deux ou trois mots pour y donner un sens.

En faisant imprimer les récits, les entrées de Ballet, & la distribution des Scenes de la Comédie du Mariage forcé en trois Actes, on a supprimé les Argumens de la Comédie & des Scenes, comme étant inutiles, peu exacts & assez mal faits.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMEDIE.

Sganarelle, *le Sieur Moliere.*
Géronimo, *le Sieur la Thorilliere.*
Doriméne, *Mademoiselle du Parc.*
Alcantor, *le Sieur Béjart.*
Lycafte, *le Sieur la Grange.*
La I. Bohémienne, *Mademoiselle Béjart.*
La II. Bohémienne, *Mademoiselle de Brie.*
Le I. Docteur, *le Sieur Brécourt.*
Le II. Docteur, *le Sieur du Croisy.*



LE MARIAGE FORCÉ, BALLET DU ROI.

Dansé par Sa Majesté le 29 Janvier 1664.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE.



SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.



SCENE III

SGANARELLE *seul.*



SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.



SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il se plaignoit d'une pesanteur de tête insupportable, & se mettoit dans un coin du Théatre pour dormir. Pendant son sommeil, il voyoit en songe ce qui forme les deux premiéres entrées du Ballet.

LA BEAUTÉ [*Mademoiselle Hilaire*] chante.

SI l'amour vous soumet à ses loix inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas;

Portez, au moins, de belles chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'Empire d'amour ne vous engagez pas;
Portez, au moins, d'aimables chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIERE ENTRE'E.

La Jalousie, les Chagrins, les Soupçons.

La jalousie, le Sieur Dolivet
Les chagrins, les Sieurs Saint André, & Desbrosses.
Les soupçons, les Sieurs de Lorge, & le Chantre.

II. ENTRE'E.

Quatre plaisans ou goguenards, Le Comte d'Armagnac, les Sieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.

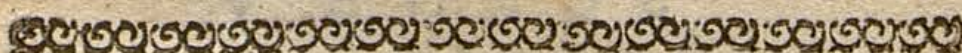


ACTE SECOND.

Au commencement de cet Acte, Géronimo venoit éveiller Sganarelle.

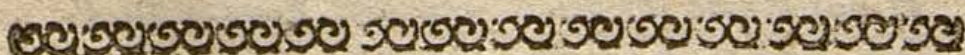
SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GERONIMO.



SCENE II.

SGANARELLE *seul.*



SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCE-

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURIUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHEMIENNES.

III. ENTRE'E.

Egyptiens & Egyptiennes dansans.

Egyptiens, le Marquis de Villeroy.
Egyptiennes, le Marquis de Rassan, les Sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE *seul.*

Il alloit frapper à la porte du Magicien.

SCENE IX.

SGANARELLE, UN MAGICIEN [*le Sieur d'Estival.*]

LE MAGICIEN *chante.*

Holà.
Qui va là ?

Di-moi vîte quel ſouci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

Il conſultoit le Magicien ſur ſon mariage.

LE MAGICIEN.

Ce ſont de grands myſtéres
Que ces ſortes d'affaires.

SGANARELLE.

Il demandoit quelle ſeroit ſa deſtinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGANARELLE.

Il marquoit la peur qu'il auroit de voir des démons.

LE MAGICIEN.

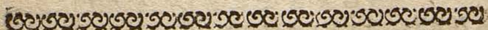
Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Il conſentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des puiſſances invincibles
Rendent depuis longtems tous les démons muets;
Mais, par ſignes intelligibles
Ils répondront à tes ſouhaits.



SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

IV. ENTRE'E.

Magicien & Démons.

Magicien, le Sieur Beauchamp.
Démons, les Sieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'aîné, le Mercier.

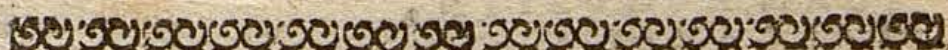
Sganarelle interrroge les démons. Ils répondent par signes, & sortent en lui faisant les cornes.



ACTE TROISIEME.

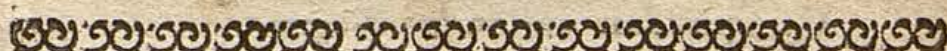
SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *seul.*



SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.



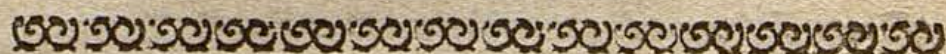
SCENE III.

SGANARELLE *seul.*



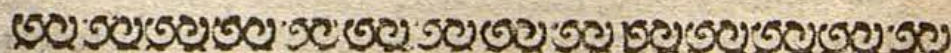
SCENE IV.

SGANARELLE, ALCIDAS.



SCENE V.

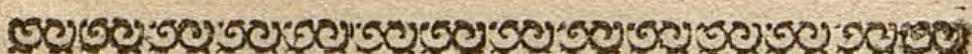
SGANARELLE, ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS.



SCENE VI.

V. ENTRE'E.

Un maître à danser [le Sieur Dolivet] *venoit enseigner une courante à Sganarelle.*



SCENE VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

Géronimo venoit se réjouir avec Sganarelle, & lui disoit que les jeunes gens de la ville avoient préparé une mascarade pour honorer ses nôces.

CONCERT ESPAGNOL *chanté par*

SEÑORA ANA BERGEROTE,
BORDIGONI.
CHIARINI,
JUAN AUGUSTIN,
TALLAVACA,
ANGEL-MIGUEL,

Ciego me tienes Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan clavo,
Que pueden verlos los çiegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolór no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos Belisa
Tu vieralos yo secretos
Mas ya de dolores miós
No puedó hazer lo que quiero.

VI. ENTRE'E.

Deux Espagnols, Messieurs Dupile & Tartas.
Deux Espagnoles, Messieurs de Lanne & de Saint-André.

VII. ENTRE'E.

Un charivari grotesque.

Les Sieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, & les trois Hotteterre, freres.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre galans cajollans la femme de Sganarelle. Monsieur le Duc, Monsieur le Duc de Saint-Aignan, les Sieurs Beauchamp & Raynal.

FIN.

LE.

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

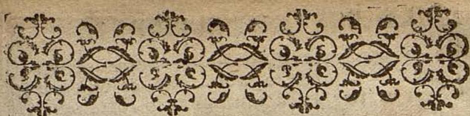
DOM JUAN, fils de Dom Louis.
ELVIRE, femme de Dom Juan.
DOM CARLOS, } freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, pere de Dom Juan.
FRANCISQUE, pauvre.
CHARLOTTE, } paysannes.
MATHURINE, }
PIERROT, paysan.
LA STATUE DU COMMANDEUR.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
SGANARELLE, } valets de Dom Juan.
LA VIOLETTE, }
RAGOTIN }
MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
LA RAME'E, spadassin.
UN SPECTRE.

La scène est en Sicile.



LE FESTIN DE PIERRE.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatiére.*

QUOI que puiſſe dire Ariſtote, & toute la Philoſophie, il n'eſt rien d'égal au tabac; c'eſt la paſſion des honnêtes gens, & qui vit ſans tabac, n'eſt pas digne de vivre. Non ſeulement il réjouit, & purge les cerveaux humains, mais encore il inſtruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle maniére obligeante on en uſe avec tout le monde, & comme on eſt ravi d'en donner à droit & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, & l'on court au devant du ſouhait des gens; tant il eſt vray que le tabac inſpire des ſentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiére, reprenons un peu notre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done

B ij

Elvire ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, & son cœur, que mon maître a sçû toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette Ville ne produise peu de fruit, & que vous n'eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore? Di-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure. Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vûë de pays, je connois à peu près le train des choses, &, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pû donner quelques lumiéres.

GUSMAN.

Quoi! Ce départ si peu prévû seroit une infidélité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non; c'est qu'il est jeune encore, & qu'il n'a pas le courage....

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE.

Hé, oui, sa qualité! La raison en est belle, & c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses.....

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sçais pas encore, croi moi, quel homme est Dom Juan.

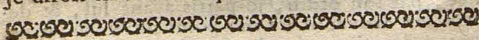
GUSMAN.

Je ne sçais pas, de vray, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point comme, après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soupirs & de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes, & de sermens réitérés, tant de transports enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer dans sa passion l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, & si tu connoissois le pélerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sçais que, par son ordre, je partis avant lui, & depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois, en Dom Juan mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté; un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni diable, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; croi qu'il auroit plus fait pour sa passion, & qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien, & son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'au-

d'autres piéges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains. Dame, demoiſelle, bourgeoiſe, payſanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &, ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours; ce n'eſt-là qu'une ébauche du perſonnage; &, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fût déjà je ne ſçais où; mais un grand ſeigneur, méchant homme eſt une terrible choſe; il faut que je lui ſois fidéle en dépit que j'en aye, la crainte en moi fait l'office du zéle, bride mes ſentimens, & me réduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame déteſte. Le voilà qui vient ſe promener dans ce Palais, ſéparons-nous. Ecoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorti un peu bien vîte de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vint quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.



SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me ſemble, du bon Guſman de Done Elvire.

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi! C'eſt lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette ville?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'améne?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez aſſez ce qui le peut i quiéter.

D. JUAN.

Notre départ, ſans doute?

SGANARELLE.

Le bon-homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en avez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? Je crois, ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, & je dois t'avouer qu'un autre objet a chaſſé Elvire de ma penſée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je ſçais mon Dom Juan ſur le bout du doigt, & connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il ſe plaît à ſe promener de liens en liens, & n'aime guéres à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, di-moi, que j'ai raiſon d'en uſer de la ſorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monſieur...

D. JUAN.

Quoi ? Parle.

SGANARELLE.

Aſſûrément que vous avez raiſon, ſi vous le voulez. On ne peut pas aller là contre ; mais, ſi vous ne le vouliez pas, ce ſeroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode ; & que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi ? Tu veux qu'on ſe lie à demeurer au prémier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne ? La belle choſe de vouloir ſe piquer d'un faux honneur d'être fidéle, de s'enſevelir pour toujours dans une paſſion, & d'être mort dès ſa jeuneſſe à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'être rencontrée la premiére, ne doit point dérober aux autres les juſtes prétentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, & je céde facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres ; je conſerve des yeux pour voir le mérite de toutes,

toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoiqu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, & dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on s'y fait, à combattre par des transports, par des larmes, & des soupirs l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, & présenter à notre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triompher de la résistance d'une belle personne, & j'ai sur ce sujet l'ambition des conquerans, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impetuosité de mes désirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre, &, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire.... Je ne ſçais que dire; car vous tournez les choſes d'une maniére, qu'il ſemble que vous ayez raiſon; & cependant il eſt vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles penſées du monde, & vos diſcours m'ont brouillé tout cela. Laiſſez faire; une autre fois, je metrai mes raiſonnemens par écrit, pour diſputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monſieur, cela feroit-il de la permiſſion que vous m'avez donnée, ſi je vous diſois que je ſuis tant ſoit peu ſcandaliſé de la vie que vous menez?

D. JUAN.

Comment? Quelle vie eſt-ce que je méne?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites?

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable?

SGANARELLE.

Il eſt vray. Je conçois que cela eſt fort agréable, & fort divertiſſant, & je m'en accommoderois aſſez moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, Monſieur, ſe jouer ainſi du mariage qui....

D. JUAN.

Va, va, c'eſt une affaire que je ſçaurai bien démêler, ſans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Holà, maître ſot. Vous ſçavez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiſeurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous sçavez ce que vous faites, vous; &, si vous étes libertin, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le sont, sans sçavoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur sied bien; &, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face: C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous étes, (je parle au maitre que j'ai dit,) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes révérent. Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde & bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu, (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre;) pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, & qu'on n'ose vous dire vos verités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, & que....

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entrainé par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parens & des amis, &c. . .

D. JUAN.

Ah! N'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui peut donner du plaisir. La personne dont je te parle, est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, & le hazard me fit voir ce couple d'amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vû deux personnes être si contentes l'une de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes désirs, & je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais, jusques ici, tous mes efforts ont été inutiles; & j'ai recours au dernier reméde. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, & j'ai une petite barque, & des gens, avec quoi, fort facilement, je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur. . . .

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & pren soin [*il apperçoit Done Elvire*]. toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah! Rencontre fâcheuse! Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-ci, avec son équipage de campagne?

****

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ferez-vous la grace, Dom Juan, de vouloir bien me reconnoître, & puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

D. JUAN.

Madame, je vous avouë que je suis surpris, & que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; & vous étes surpris à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois, & la maniére dont vous le paroissez, me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité, & la foiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même, & travailler à dementir mes yeux & mon jugement. J'ai cherché des raisons, pour excuser à ma tendresse le relâche-

ment d'amitié qu'elle voyoit en vous ; je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaisir mille chiméres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui m'a reçûë, m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en sçavoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous sçaurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sçait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Moi, Monsieur ? Je n'en sçais rien, s'il vous plaît.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Que voulez-vous que je dise ?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi ; & me dites un peu les causes d'un départ si promt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

D. JUAN.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame....

D. ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE *se retournant vers son maître.*

Monsieur.

D. JUAN *en le menaçant.*

Si...

SGANARELLE.

Madame, les conquerans, Alexandre, & les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystéres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité....

D. ELVIRE.

Ah! Que vous sçavez mal vous défendre pour un homme de cour, & qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous étes toujours dans les mêmes sentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, & que rien n'est capable de vous détacher de moi, que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniére conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque tems, & que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assûrée que vous suivrez mes pas le plûtôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son ame? Voilà comme il faut vous défendre, & non pas être interdit comme vous étes.

D. JUAN.

Je vous avouë, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, & que je porte un cœur sincére. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assûré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, & j'ai ouvert les yeux de l'ame sur ce que je faisois. J'ai fait réfléxion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, & que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, & j'ai craint le courroux céleste. J'ai crû que notre mariage n'étoit qu'un adultére déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrace d'en haut, & qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premiéres chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, & que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras? Que par...

D. ELVIRE.

Ah! Scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier, &, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus tems, & qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sçache que ton crime ne demeurera pas impuni, & que le même Ciel dont tu te joues, me sçaura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame....

D. ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, & je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa

honte; &, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'atten pas que j'éclate ici en reproches & en injures; non, non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, & toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; &, si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colére d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *après un moment de réflexion.*

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE *seul.*

Ah! Quel abominable maître, me vois-je obligé de servir!

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

Votre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'üne éplingue, qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoit renvarsés dans la mar?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc, j'étions sur le bord de la mar, moi & le gros Lucas, & je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai apperçû de tout loin queuque chose qui grouilloit dans gliau, & qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Hé, Lucas, ç'ai je fait, je pense que vlà des hommes qui nagiant la-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vûë trouble. Par sanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vûë trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a t-il fait, t'as la barluë. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barluë, ç'ai-je fait,

fait, & que ce sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nagiant droit ici, ç'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh ça, ç'ai-je fait, veux tu gager dix sols que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, & pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre piéces tapées, & cinq sols en doubles, jerniguienne aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hazardeux moi, & je vas à la débandade. Je sçavois bian ce que je faisois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé que j'avons vû les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir, & moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je-dit, tu vois bian qu'ils nous appellont; allons vîte à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fai pardre. Oh donc, tanquia, qu'à la par fin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, & pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, & pis ils se sant dépoüillés tout nuds pour se sécher, & pis il y en est venu encore deux de la même bande qui s'équiant sauvés tout seuls, & pis Mathurine est arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros Monsieur, car il a du dor à son habit tout de pis le haut jusqu'en bas, & ceux qui le servent sont des monsieux eux-mêmes, & stapandant, tout gros monsieu qu'il est, il seroit par ma fiqué nayé si je n'aviomme été là.

CHAR-

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh! Parquienne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de fêves.

CHARLOTTE.

Eſt-il encore cheux toi tout nud, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vû s'habiller. Que d'hiſtoires & dengingorniaux boutont ces meſſieux-là les courtiſans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; & ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de fi-lace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chauſſe, ils portont un garderobe auſſi large que d'ici à pâque; en glieu de pourpoint, de petites braſſiéres, qui ne leu venont pas juſqu'au brichet, & en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre groſſes houpes de linge qui leu pendont ſur l'eſtomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, &, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'aux ſouliers qui n'en ſoient farcis tout de pis un bout juſqu'à l'autre; & ils ſont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh! Acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre choſe à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian, di, qu'eſt-ce que c'eſt?

PIER-

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sçais bian, & je sommes pour être mariés ensemble, mais marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement? Qu'est-ce que c'est donc qu'ilia?

PIERROT.

Ilia que tu me chagraines l'esprit franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah, ah! N'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, & c'est bian assez.

CHARLOTTE.

Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parce c'est toujou la même chose, & si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIERROT.

Jerniguienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont; je me romps le cou à t'aller denicher des mar-

lès; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, & tout ça comme si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaîne!

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, & l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme alle est assotée du jeune Robain, alle est toujou autour de li à l'agacer, & ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; & l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, & le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni vlà où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'est toujou là comme eune vraye souche de bois, & je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguienne, ça n'est pas bian, après tout; & t'es froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui tienne. Quand en a de l'amiquié pour les personnes, l'en en baille toujou queuque petite signifiance.

Enfin,

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, & si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bien! Vlà pas mon compte? Têtigué, si tu m'aimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bian, laisse faire aussi, & ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant sa main.*

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce Monsieu?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah! Mon guieu qu'il est genti, & que ç'auroit été dommage qu'il eût été nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais euë.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE dans le fond du théatre.

D. JUAN.

NOus avons manqué notre coup, Sganarelle, & cette bourasque imprévûë a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vray, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ai déjà jetté des dispositions à ne pas me souffrir long-tems pousser des soupirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avouë que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échapés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colére par vos fantaisies accoutumées, & vos amours cr....

[Dom Juan prend un air menaçant.]

Paix, coquin que vous étes, vous ne sçavez ce que vous dites, & Monsieur sçait ce qu'il fait. Allons.

D. JUAN *appercevant Charlotte.*

Ah, ah! D'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vû de plus joli, & ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

[à part.]

Assûrement. Autre piéce nouvelle.

D. JUAN *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous étes?

CHAR-

CHARLOTTE.

Vous voyez, Monsieu.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieu.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieu.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah! La belle personne, & que ses yeux sont pénétrans!

CHARLOTTE.

Monsieu, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! Que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grace. Ah! Que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entiérement. Ah! Qu'ils sont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie. Ah! Quelles sont amoureuses, & ces lévres appétissantes. Pour moi, je suis ravi, & je n'ai jamais vû une si charmante personne.

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire, & je ne sçai pas si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, & c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHAR-

CHARLOTTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'étes point obligée de tout ce que je dis; & ce n'eſt qu'à votre beauté que vous en étes redevable.

CHARLOTTE.

Monſieu, tout ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'ai pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sgnanarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTTE.

Fi, Monſieu, elles ſont noires comme je ne ſçai quoi.

D. JUAN.

Ah! Que dites-vous là? Elles ſont les plus blanches du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monſieu, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, &, ſi j'avois ſçû ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Hé, dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'étes pas mariée ſans doute?

CHARLOTTE.

Non, Monſieu; mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonette.

D. JUAN.

Quoi! Une perſonne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple payſan! Non, non, c'eſt profaner tant de beautés, & vous n'étes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je

je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, & que je vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien promt sans doute; mais quoi, c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vray, Monsieu, je ne sçai comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, & que vous autres courtisans étes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monsieu? Il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien & en tout honneur; &, pour vous montrer que je dis vray, sçachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; & je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN,

D. JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, &, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuſer des filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la ſincérité de ma foi; & puis votre beauté vous aſſûre de tout. Quand on eſt faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces ſortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une perſonne qu'on abuſe; &, pour moi, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, ſi j'avois eu la moindre penſée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! Je ne ſçais ſi vous dites vray, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorſque vous me croirez, vous me rendrez juſtice aſſûrément, & je vous réïtére encore la promeſſe que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, & ne voulez-vous pas conſentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvû que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc-là, Charlotte, puiſque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, Monſieu, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y auroit de la conſcience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment? Il ſemble que vous doutiez encore de ma ſincérité. Voulez-vous que je faſſe des fermens épouvantables? Que le Ciel. . .

CHAR-

CHARLOTTE.

Mon-Dieu! Ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh, Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, & souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis.

****

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT *poussant D. Juan qui baise la main de Charlotte.*

TOut doucement, Monsieu, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la purésie.

D. JUAN *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'améne cet impertinent?

PIERROT *se mettant entre D. Juan & Charlotte.*

Je vous dis qu'ou vous tégniez, & qu'ou ne carressiais point nos accordées.

D. JUAN *repoussant encore Pierrot.*

Ah! Que de bruit!

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire ? Je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Tétiguenne, par ce qu'ous étes Monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe ? Allez vs-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hé ?

PIERROT.

Hé ? [*D. Juan lui donne un soufflet.*]. Tétigué, ne me frappez pas. [*autre soufflet.*] Oh, jernigué. [*autre soufflet.*] Ventregué. [*autre soufflet.*] Palsangué, morguienne, ça n'est pas bian de battre les gens, & ce n'est pas-là la récompense de vs-avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh ! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce Monsieu veut m'épouser, & tu ne dois pas te bouter en colére.

PIERROT.

Quement ? Jerni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça ni fait rien Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne Madame ?

PIERROT.

Jernigué, non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si

Si je fis Madame, je te ferai gagner queuque chose, & tu apporteras du beurre & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en pairais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morguenne, si j'avois sçû ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, & je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT *se mettant derriére Charlotte.*

Jerniguenne, je ne crains parsonne.

D. JUAN *passant du côté où est Pierrot.*

Attendez-moi un peu.

PIERROT *repassant de l'autre côté.*

Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauvant encore derriére Charlotte.*

J'en avons bien vû d'autres.

D. JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, laissez-là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.

[*à Pierrot, en se mettant entre lui & D. Juan.*]

Ecoute, mon pauvre garçon, retire toi, & ne lui di rien.

PIERROT *passant devant Sganarelle, & regardant fiérement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.*

Ah! Je vous apprendrai....

[*Pierrot baiſſe la tête, & Sganarelle reçoit le ſoufflet.*]

SGANARELLE *regardant Pierrot.*

Peſte ſoit du marouſle!

D. JUAN *à Sganarelle.*

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni. je vas dire à ſa tante tout ce ménage-ci.

****

SCENE IV.

DOM JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte.*

ENfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur contre toutes les choſes du monde. Que de plaiſirs quand vous ſerez ma femme, & que....

****

SCENE V.

DOM JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

AH, ah!

MATHURINE *à D. Juan.*

Monſieu, que faites-vous donc là avec Charlotte? Eſt-ce que vous lui parlez d'amour auſſi?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non. Au contraire, c'eſt elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, & je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà, Charlotte, ça n'est pas bian de courir sur le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ca n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE.

C'est moi que monsieu a vû la premiére.

CHARLOTTE.

S'il vous a vû la premiére, il m'a vû la seconde, & m'a promis de m'épouser.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit?

MATHURINE *à Charlotte.*

Je vous baise les mains; c'est moi, & non pas vous qu'il a promis d'épouser.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je,

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui èst pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vray.

CHARLOTTE.

Est-ce, Monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vray, Monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous étes témoin comme al l'assûre.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut sçavoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que Monsieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que Monsieu vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE.

Monsieu, vuidez la querelle s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monsieu.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sçait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas, en elle-même, dequoi se moquer des discours de l'autre, & doit-elle se mettre en peine, pourvû que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire & non pas dire, & les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce que par-là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. [*bas à Mathurine.*] Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. [*bas à Charlotte.*] Laissez-la se flater dans son imagination. [*bas à Mathurine.*] Je vous adore. [*bas à Charlotte.*] Je suis tout à vous [*bas à Mathurine.*] Tous les visages sont laids auprès du vôtre. [*bas à Charlotte.*] On ne peut plus souffrir les autres, quand on

[*haut.*]

vous a vûë. J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

****

SCENE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

JE suis celle qu'il aime au moins.

MATHURINE *à Charlotte.*

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE *arrêtant Charlotte & Mathurine.*

Ah! Pauvres filles que vous étes, j'ai pitié de votre innocence, & je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans votre village.

SCENE VII.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du Théatre, à part.*

JE voudrois bien sçavoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, & en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre

[*Il apperçoit Dom Juan.*]

humain, &... Cela est faux, &, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe; il n'a pas dessein de vous tromper, & n'en a point abusé d'autres. Ah! Tenez, le voilà. Demandez-le plutôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, & le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisans, je vais audevant des choses; & je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, & ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE *à Charlotte & à Mathurine.*

Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce sont des impertinens.

****

SCENE VIII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE *bas à Dom Juan.*

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne sçais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, & le plutôt que vous pourrez sortir d'ici, sera le meilleur.

****

SCENE IX.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte & à Mathurine.*

UNe affaire pressante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous ressouvenir de la paro-

parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il ſoit demain au ſoir.

****

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Comme la partie n'eſt pas égale, il faut uſer de ſtratagême, & éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle ſe revête de mes habits, & moi....

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez. M'expoſer à être tué ſous vos habits, & ..

D. JUAN.

Allons vîte, c'eſt trop d'honneur que je vous fais; & bienheureux eſt le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour ſon maître.

SGANARELLE. *ſeul.*

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel! Puiſqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN en habit de campagne, SGANARELLE en médecin.

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison, & que nous voilà l'un & l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vray que te voilà bien ; & je ne sçais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui ? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sçavez-vous, Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, & que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans ou paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit, j'ai raisonné sur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

D. JUAN.

Et quels remédes encore leur as-tu ordonnés ?

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, j'en ai pris par où j'en ai pû attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'avanture, & ce ſeroit une choſe plaiſante, ſi les malades guériſſoient, & qu'on m'en vint remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non ? Par quelle raiſon n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guériſons des malades, & tout leur art eſt pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux ſuccès ; & tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remédes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monſieur ? Vous êtes auſſi impie en Médecine ?

D. JUAN.

C'eſt une des grandes erreurs qui ſoient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi ! Vous ne croyez pas au ſéné, ni à la caſſe, ni au vin émétique ?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye ?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un tems, que le vin émétique fait bruire ſes fuſeaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines que j'en ai vû, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel ?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie, on ne sçavoit plus que lui ordonner, & tous les remédes ne faisoient rien; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'est-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment? Il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

D. JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons-là la Médecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, & je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous sçavez bien que vous me permettez les disputes, & que vous ne me defendez que les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Je veux sçavoir vos pensées à fonds, & vous connoître un peu mieux que je ne fais. Ça, quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mener la vie d'un honnête homme?

D. JUAN *léve la main pour lui donner un soufflet.*

Ah, maître sot! Vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE *en se reculant.*

Morbleu, je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous; faites tout ce que vous

vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que...

D. JUAN.

Tai-toi. Songeons à notre affaire. Ne serions-nous point égarés? Appelle cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

****

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

HOlà ho, l'homme. Ho, mon compere. Ho, l'ami. Un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui méne à la ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, & détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, & que, depuis quelque tems, il y a des voleurs ici autour.

D. JUAN.

Je te suis bien obligé, mon ami, & je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

****

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monsieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale, & je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

[*Il met l'épée à la main, & court au lieu du combat.*]

SCE-

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

MOn maître est un vray enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas ; mais, ma foi, le secours a servi, & les deux ont fait fuir les trois.

SCENE V.

DOM JUAN, DOM CARLOS, SGANARELLE au fond du Théatre.

D. CARLOS *remettant son épée.*

ON voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, Monsieur, que je vous rende graces d'une action si généreuse, & que...

D. JUAN.

Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins étoit si lâche, que ç'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous étes-vous trouvé entre leurs mains ?

D. CARLOS.

Je m'étois, par hazard, égaré d'un frere, & de tous ceux de notre suite ; &, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs qui d'abord ont tué mon cheval, & qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville ?

D. CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer ; & nous nous voyons obligés, mon frere & moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui ré-

réduisent les Gentilshommes à se sacrifier eux & leur famille à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfin le plus doux succès en est toujours funeste, & que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le Royaume; & c'est en quoi je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assûrer sur toute la prudence & toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les loix de l'honneur au déréglement de la conduite d'autrui, & de voir sa vie, son repos & ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire, qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le même risque, & passer aussi mal le tems à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; &, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, & à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger, est une sœur séduite & enlevée d'un couvent, & que l'auteur de cette offense est un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, & nous n'avons pû decouvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez vous, Monsieur, ce Dom Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vû, & je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frere; mais la renommée n'en dit pas force bien, & c'est un homme dont la vie....

D. JUAN.

Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, & ce seroit à moi une espéce de lâcheté, que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout. C'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, & ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir & vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Dom Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raison par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; &, sans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur, que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

D. JUAN.

Je ſuis ſi attaché à Dom Juan, qu'il ne ſçauroit ſe battre que je ne me batte auſſi ; mais enfin, j'en réponds comme de moi-même, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroiſſe, & vous donne ſatisfaction.

D. CARLOS.

Que ma deſtinée eſt cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, & que Dom Juan ſoit de vos amis !

****

SCENE. VI.

DOM ALONSE, DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de sa ſuite, ſans voir Dom Carlos ni Dom Juan.*

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les améne après

[*les appercevant tous deux.*]

nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel ! Que vois-je ici ? Quoi, mon frere, vous voilà avec notre ennemi mortel ?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel ?

D. JUAN *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Oui, je ſuis Dom Juan, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*

Ah ! Traître, il faut que tu périſſes, &....

[*Sganarelle court ſe cacher.*]

D. CARLOS.

Ah ! Mon frere, arrêtez. Je lui ſuis redevable de la vie ; &, ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie, ne sont d'aucun mérite pour engager notre ame; &, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frere, est ici ridicule; &, comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. CARLOS.

Je sçais la différence, mon frere, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, & lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'est hazarder notre vengeance que de la reculer, & l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; &, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere.

D. ALONSE.

Tous ces discours sont superflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, & je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui

qui que ce soit, & je sçaurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; &, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi! Vous prenez le parti de notre ennemi contre moi, &, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la modération dans une action légitime, & ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, & non point par le mouvement d'une aveugle colére. Je ne veux point, mon frére, demeurer redevable à mon ennemi, & je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte, avant toutes choses. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occasion de l'avoir pû prendre, la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foiblesse, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je sçaurai bien la réparer, & je me charge de tout le soin de notre honneur; je sçais à quoi il nous oblige, & cette suspension d'un jour que ma reconnoissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçû de vous, & vous devez par là juger du reste, croire

que

que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, & que je ne ferai pas moins éxact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentimens, & je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire ; il en est de violens & de sanglans ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Dom Juan. Songez à me la faire, je vous prie, & vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

****

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Holà, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plaît-il?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, & que c'est prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sçais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? Non.

D. JUAN.

C'est un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, & j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Oui; mais ma passion est usée pour Done Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sçais, & je ne sçaurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles; & c'est à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le sçavez pas?

D. JUAN.

Non vraýment.

SGANARELLE.

Bon, c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah! Tu as raison. Je ne sçavois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien

bien que de la ſtatuë du Commandeur, & j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme. Allons, entrons dedans.

[*Le tombeau s'ouvre, & l'on voit la ſtatuë du Commandeur.*]

SGANARELLE.

Ah! Que cela eſt beau! Les belles ſtatuës! Le beau marbre! Les beaux piliers! Ah! Que cela eſt beau! Qu'en dites-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veuille avoir une ſi magnifique, pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la ſtatuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bon avec ſon habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, voilà qui eſt bien fait. Il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous qui me feroient peur ſi j'étois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous voir,

D. JUAN,

D. JUAN.

Il auroit tort; & ce ſeroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir ſouper avec moi.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce ſeroit être fou que d'aller parler à une ſtatuë.

D. JUAN.

Fai ce que je te dis.

SGANARELLE.

[à part.]

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... Je ris de ma ſottiſe; mais c'eſt mon maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon maître Dom Juan vous demande ſi vous voulez lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui.

[La ſtatuë baiſſe la tête.]

Ah!

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? Qu'as-tu? Di donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE *baiſſant la tête comme la ſtatuë.*

La ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, la ſtatuë? Je t'aſſomme, ſi tu ne parles.

SGANARELLE.

La ſtatuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

La peste le coquin !

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis-je, il n'est rien de plus vray. Allez-vous en lui parler vous-même pour voir. Peut-être. . .

D. JUAN.

Vien, maraud, vien. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, pren garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moi ? [*La statuë baisse encore la tête.*]

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien, Monsieur ?

D. JUAN.

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE *seul.*

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN *à Sganarelle.*

QUOI qu'il en ſoit, laiſſons cela. C'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vûë.

SGANARELLE.

Hé, Monſieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà. Il n'eſt rien de plus véritable que ce ſigne de tête, & je ne doute point que le Ciel, ſcandaliſé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de....

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes ſottes moralités, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement, c'eſt ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choſes avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me faſſe ſouper le plûtôt que l'on pourra. Une chaiſe, petit garçon.

****

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

MOnſieur, voilà votre marchand, Monſieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier. De quoi s'aviſe-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne lui diſois-tu que Monſieur n'y eſt pas?

LA VIOLETTE.

Il y trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, & s'eſt aſſis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'eſt une fort mauvaiſe politique, que de ſe faire celer aux créanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ai le ſecret de les renvoyer ſatisfaits, ſans leur donner un double.

****

SCENE III.

DOM JUAN, Mr. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN.

AH! Monſieur Dimanche, approchez. Que je ſuis ravi de vous voir, & que je veux de mal

mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fit parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, & vous étes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. JUAN *parlant à la Violette, & à Ragotin.*

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser Monsieur Dimanche dans une antichambre, & je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

D. JUAN *à Mr. Dimanche.*

Comment? Vous dire que je n'y suis pas, à Monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu....

D. JUAN.

Allons vîte, un siége pour Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je sçais ce que je vous dois; & je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur..

D. JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, si vous n'étes point assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lévres fraîches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, Monsieur. Je venois...

D. JUAN.

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous lui faites, Monſieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec ſon tambour ?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, Monſieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien Bruſquet, gronde-t-il toujours auſſi fort, & mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monſieur, & nous ne ſçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous ſommes, Monſieur, infiniment obligés. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monſieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela ſans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace aſſûrément; mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh ça, Monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, vîte un flambeau, pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant auſſi.*

Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire, & je m'en irai bien tout ſeul. Mais...

[*Sganarelle ôte les ſiéges promtement.*]

D. JUAN.

Comment? Je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intéreſſe trop à votre perſonne. Je ſuis votre ſerviteur, & de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur, vous vous moquez Monsieur. . .

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

****

SCENE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il est vray; il me fait tant de civilités & tant de complimens que je ne sçaurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assûre que toute sa maison périroit pour vous; & je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle maniére. . .

M. DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh ! Ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

D. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne ſçais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, Monſieur Dimanche, je vais vous éclailer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE, *prenant Monſieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le pouſſant vers la porte.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le pouſſant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le pouſſant tout à fait hors du Théatre.*

Fi, vous dis-je.

****

SCENE V.

DOM JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE *à Dom Juan.*

Monſieur, voilà monſieur votre pere.

D. JUAN.

D. JUAN.

Ah! Me voici bien. Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

JE vois bien que je vous embarrasse, & que vous vous passeriez fort aisément de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre, & si vous étes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Hélas! Que nous sçavons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, & que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles, & nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; & ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin & le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joye & la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du Souverain, & qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, & le crédit de mes amis? Ah! Quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, & qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit

une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des ayeux dont vous étes né, ils vous désavouent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre deshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un Monarque, qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sçache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je sçaurai, plûtôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir sur toi le courroux du Ciel, & laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCE-

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adressant encore la parole à son pere, quoiqu'il soit sorti.*

HE, mourez le plûtôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils.

[*Il se met dans un fauteuil.*]

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, vous avez tort.

D. JUAN *se levant.*

J'ai tort?

SGANARELLE *tremblant.*

Monsieur....

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vû de plus impertinent? Un pere venir faire des remontrances à son fils, & lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, & cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui sçavez comme il faut vivre? J'admire votre patience; &, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener.

[*bas à part.*]

O complaisance maudite, à quoi me réduis-tu?

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bientôt?

SCENE VIII.

DOM JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnſieur, voici une Dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE voilée, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

NE ſoyez point ſurpris, Dom Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à cette viſite, & ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'eſt plus cette Done Elvire qui faiſoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne reſpiroit que vangeance. Le Ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je ſentois pour vous, tous ces tranſports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier; & il n'a laiſſé, dans mon cœur pour vous, qu'une flâme épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoi, & ne ſe met en peine que de votre intérêt.

D. JUAN.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je ſçais tous les déréglemens de votre vie; & ce même Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux ſur les égaremens de ma conduite, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de vous dire de ſa part que vos offenſes ont épuiſé ſa miſéricorde, que ſa colére redoutable eſt prête de tomber ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un promt repentir; & que, peut-être, vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je ſuis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes folles penſées, ma retraite eſt réſoluë; & je ne demande qu'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, & mériter, par une auſtére pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une paſſion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeſte de la juſtice du Ciel; & ce me ſera une joye incroyable, ſi je puis vous porter à détourner de deſſus votre tête, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, Dom Juan, accordez-moi pour derniére faveur cette douce conſolation, ne me refuſez point votre ſalut, que je vous demande avec larmes; &, ſi vous n'étes point touché de votre intérêt, ſoyez-le au moins de mes priéres, & m'épargnez le cruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſupplices éternels.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; & toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, & de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes; &, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE *à part, regardant Dom Juan.*

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais après ce discours; & voilà tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assûre.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de tems en discours superflus. Laissez-moi vîte aller, ne faites aucune instance pour me conduire, & songez seulement à profiter de mon avis.

****

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Sçais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de

l'agré-

l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que son habit négligé, son air languissant, & ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

D. JUAN.

Vite à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

****

SCENE XI.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oui-dà.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, & puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le soupé.

[*Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans sa bouche.*]

D. JUAN.

Il me semble que tu as la jouë enflée, qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGA-

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'eſt une fluxion qui lui eſt tombée ſur la jouë. Vîte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer. Attend, voyez comme il étoit mûr. Ah! Coquin que vous étes. . .

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, je voulois voir ſi votre cuiſinier n'avoit point mis trop de ſel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai ſoupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *ſe mettant à table.*

Je le crois bien, Monſieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui eſt le meilleur du monde.

[*à Ragotin qui, à meſure que Sganarelle met quelque choſe ſur ſon aſſiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.*]

Mon aſſiette, mon aſſiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu, petit compere, que vous étes habile à donner des aſſiettes nettes. Et vous, petit la Violette, que vous ſçavez préſenter à boire à propos!

[*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore ſon aſſiette.*]

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette ſorte?

SGANARELLE.

Qui, diable, nous vient troubler dans notre repas?

D. JUAN.

Je veux ſouper en repos au moins, & qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SGA-

SGANARELLE.

Laissez-moi, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE.

[baissant la tête comme la statuë.]

Le... qui est-là.

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me sçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle! Où te cacheras-tu?

SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur, *SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.*

D. JUAN *à ses gens.*

UNe chaise & un couvert. Vîte donc.

[Dom Juan & la statuë se mettent à table.]

[à Sganarelle.]

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

SGA-

SGANARELLE.

Je ſuis enrhumé, Monſieur.

D. JUAN.

[*à ſes gens.*]

Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez ſa voix.

LA STATUE.

Dom Juan, c'eſt aſſez. Je vous invite à venir demain ſouper avec moi. En aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oui. J'irai accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends graces, il eſt demain jeûne pour moi.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiére, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

QUOI! Mon fils, feroit-il poffible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites, eft-il bien vray? Ne m'abufez-vous point d'un faux efpoir, & puis-je prendre quelque affûrance fur la nouveauté furprenante d'une telle converfion?

D. JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne fuis plus le même d'hier au foir; & le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va furprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & deffillé mes yeux; & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les défordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repaffe dans mon efprit toutes les abominations, & m'étonne comme le Ciel les a pû fouffrir fi long tems, & n'a pas vingt fois, fur ma tête, laiffé tomber les coups de fa juftice redoutable. Je vois les graces que fa bonté m'a faites en ne me puniffant point de mes crimes; & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un foudain changement de vie, réparer par là le fcandale de mes actions paffées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémiffion. C'eft à quoi je vais travailler; & je vous prie, Monfieur, de vouloir bien contribuer à ce deffein, & de m'aider vous-même à faire choix d'une perfonne qui me ferve de guide, & fous la conduite de qui je puiffe marcher fûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

D. LOUIS.

Ah! Mon fils, que la tendresse d'un pere est aisément rappellée, & que les offenses d'un fils s'évanouïssent vîte au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, & tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avouë; je jette des larmes de joye, tous mes vœux sont satisfaits, & je n'ai plus rien désormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils; & persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mere, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, & rendre graces au Ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.



SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, que j'ai de joye de vous voir converti? Il y a long-tems que j'attendois cela; & voilà, grace au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste, le benêt!

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

D. JUAN.

Quoi! Tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi! Ce n'est pas..... Vous ne..... Votre..... [*à part.*]
O quel homme! Quel homme! Quel homme!

D. JUAN.

D. JUAN.

Non, non, je ne ſuis point changé, & mes ſentimens ſont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la ſurprenante merveille de cette ſtatuë mouvante & parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque choſe là-dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puiſſe être, cela n'eſt pas capable, ni de convaincre mon eſprit, ni d'ébranler mon ame; &, ſi j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'eſt un deſſein que j'ai formé par pure politique, un ſtratagême utile, une grimace néceſſaire où je veux me contraindre, pour ménager un pere dont j'ai beſoin, & me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuſes avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je ſuis bien aiſe d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choſes.

SGANARELLE.

Quoy! Toujours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoy non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui ſe mêlent de ce métier, & qui ſe ſervent du même maſque pour abuſer le monde.

SGANARELLE *à part.*

Ah! Quel homme! Quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocriſie eſt un vice à la mode, & tous les vices à la mode paſſent pour vertus. La profeſſion d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'eſt un art de qui l'impoſture eſt toujours reſpectée; &, quoi qu'on la découvre, on n'oſe rien dire con-

contr'elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; & ceux que l'on sçait même agir de bonne foi là-dessus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les duppes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagême, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, &, sous un dehors respecté, ont la permission d'être les plus méchans hommes du monde? On a beau sçavoir leurs intrigues, & les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; & quelque baissement de têre, un soupir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes, mais j'aurai soin de me cacher, & me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute ma cabale, & je serai défendu par elle envers & contre tous. Enfin c'est-là le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, & garderai, tout doucement, une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur de la vertu opprimée; &, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété,

piété, & sçaurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connoissance de cause, crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, & qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siécle.

SGANARELLE.

O Ciel! Qu'entends-je ici? Il ne vous manquoit plus que d'être Hypocrite pour vous achever de tout point, & voilà le comble des abominations. Monsieur, cette derniére-ci m'emporte, & je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en valet fidéle, je vous dise ce que je dois. Sçachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise; &, comme dit fort bien cet Auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour, à la cour sont les courtisans, les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame est ce qui nous donne a vie, la vie finit par la mort... &... songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.



SCENE III.

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos, & suis bien aise de vous parler ici plûtôt que chez vous pour vous demander vos résolutions. Vous sçavez que ce soin me regarde, & que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le céle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; & il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

D. JUAN *d'un ton Hypocrite.*

Hélas! Je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le Ciel s'y oppose directement, il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, & je n'ai point d'autres pensées maintenant, que de quitter entiérement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plûtôt de toutes sortes de vanités, & de corriger désormais, par une austére conduite, tous les déreglemens criminels, où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

D. CARLOS.

Ce dessein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis; & la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.

D. JUAN.

Hélas! Point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même tems.

D. CAR.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle & de notre famille; & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous assûre que cela ne se peut. J'en avois pour moi toutes les envies du monde, & je ne me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, & qu'avec elle assûrément je ne ferois point mon salut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces belles excuses.

D. JUAN.

J'obéïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoi? Vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

D. JUAN.

C'est le Ciel qui le veut ainsi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la sorte.

D. CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Hé quoi! Toujours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il suffit, Dom Juan, je vous entends Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je sçaurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous sçavez que je ne manque point de cœur, & que je sçais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout-à-l'heure dans cette petite ruë écartée qui méne au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre, le Ciel m'en défend la pensée; &, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons.



SCENE IV.

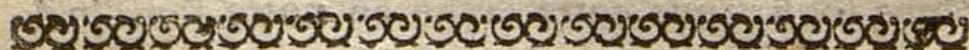
DOM JUAN, SGANARELLE,

SGANARELLE.

MOnsieur, quel diable de stile prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespére, & je crois que le Ciel, qui vous a souffert jusqu'ici, ne pourra souffrir du tout cette derniére horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses; &, si toutes les fois que les hommes....



SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE en femme voilée.

SGANARELLE *appercevant le spectre.*

AH! Monsieur; c'est le Ciel qui vous parle, & c'est un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel; &, s'il ne se repent ici, sa perte est résoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

[*Le spectre change de figure, & représente le Tems avec sa faulx à la main.*]

SGANARELLE.

O Ciel! Voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; & je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

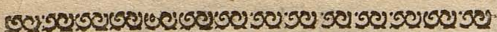
[*Le spectre s'envole dans le tems que Dom Juan le veut frapper.*]

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous vîte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, sui-moi.



SCENE VI.

LA STATUE du Commandeur, *D. JUAN*, *SGANARELLE*.

LA STATUE.

ARrêtez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

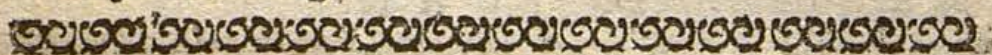
LA STATUE.

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à sa foudre.

D. JUAN.

O Ciel! Que sens-je? Un feu invisible me brûle je n'en puis plus, & tout mon corps devient un brasier ardent. Ah!

[*Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs sur Dom Juan. La terre s'ouvre & l'abyme; & il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*]



SCENE DERNIERE.

SGANARELLE *seul.*

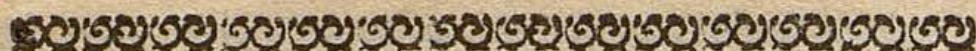
VOilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, loix violées, filles séduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde.

FIN.

L'A-

L'AMOUR MEDECIN,

COMÉDIE-BALLET.



AU LECTEUR.

CE n'eſt ici qu'un ſimple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu ſe faire un divertiſſement. Il eſt le plus précipité de tous ceux que Sa Majeſté m'ait commandés; & lorſque je dirai qu'il a été propoſé, fait, appris, & repréſenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui eſt vray. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dépendent de l'action. On ſçait bien que les Comédies ne ſont faites que pour être jouées; & je ne conſeille de lire celle-ci qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du Théatre. Ce que je vous dirai, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes d'Ouvrages pûſſent toujours ſe montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus ſupportable; & les airs, & les ſymphonies de l'incomparable Monſieur Lully, mêlés à la beauté des voix, & à l'adreſſe des danſeurs, leur donnent ſans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

SGANARELLE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voisine de Sganarelle.
LUCRECE, niéce de Sganarelle.
LISETTE, suivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfévre.
M. TOME'S, } Médecins.
M. DES FONANDRE'S, } Médecins.
M. MACROTON, } Médecins.
M. BAHIS, } Médecins.
M. FILLERIN, } Médecins.
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

ACTEURS DU BALLET.

PREMIERE ENTRE'E.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MEDECINS, dansans.

DEUXIEME ENTRE'E.

UN OPERATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansans, de la suite de l'Operateur.

TROISIEME ENTRE'E.

LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansans.

La scéne est à Paris.



L'AMOUR MEDECIN,

COMEDIE-BALLET.



PROLOGUE.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMEDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour à tour;
Et, d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

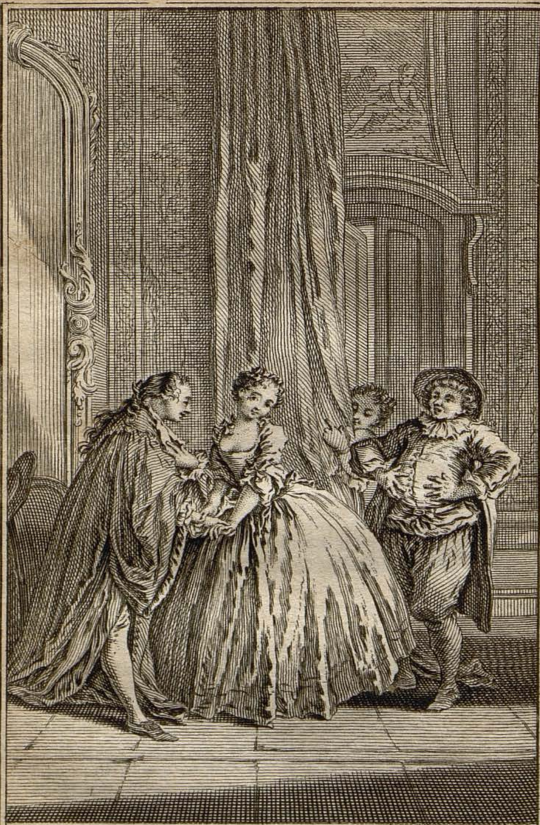
LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire!
Est-il de bonheur plus doux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

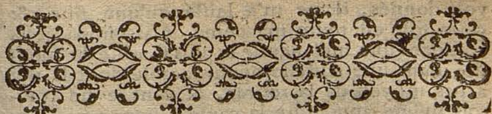
Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

Fin du Prologue.



L'AMOUR MEDECIN.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



L'AMOUR MEDECIN,

COMEDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

AH! L'étrange choſe que la vie, & que je puis bien dire, avec ce grand Philoſophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, & qu'un malheur ne vient jamais ſans l'autre! Je n'avois qu'une femme qui eſt morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle eſt morte, Monſieur Guillaume mon ami. Cette perte m'eſt très ſenſible, & je ne puis m'en reſſouvenir ſans pleurer. Je n'étois pas fort ſatisfait de ſa conduite, & nous avions le plus ſouvent diſpute enſemble; mais enfin, la mort rajuſte toutes choſes. Elle eſt morte; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'a-

voit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, & cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne sçaurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, & j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matiére.

[*à Lucrece*] [*à Aminte*]
[*à M. Guillaume & à M. Josse.*]

Vous étes ma niéce; vous, ma voisine; & vous, mes comperes & mes amis; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; &, si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre pour lui réjouir l'esprit & la vûë.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façon. Je la marierois fort bien, & le plûtôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

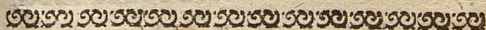
LUCRECE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate & trop peu saine; & c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait; & je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGA-

SGANARELLE.

Tous ces conſeils ſont admirables aſſûrément ; mais je les trouve un peu intéreſſés, & trouve que vous me conſeillez fort bien pour vous. Vous étes orfévre, Monſieur Joſſe, & votre conſeil ſent ſon homme qui a envie de ſe défaire de ſa marchandiſe. Vous vendez des tapiſſeries, Monſieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voiſine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne ſeriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere niéce, ce n'eſt pas mon deſſein, comme on ſçait, de marier ma fille avec qui que ce ſoit, & j'ai mes raiſons pour cela ; mais le conſeil que vous me donnez de la faire religieuſe, eſt d'une femme qui pourroit bien ſouhaiter charitablement d'être mon héritiére univerſelle. Ainſi, Meſſieurs & Meſdames, quoique tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en ſuive aucun. [*ſeul*] Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode.



SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE,

SGANARELLE.

Ah ! Voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle ſoupire. Elle léve les yeux au Ciel.

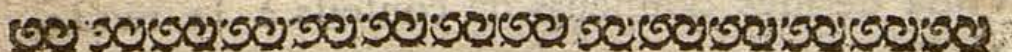
[*à Lucinde.*]

Dieu vous gard. Bon jour, ma mie. Hé bien, Qu'eſt-ce ? Comme vous en va ? Hé quoi ? Toujours triſte & mélancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, di, di, di tes petites penſées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baiſe ? Vien.

[*à part*] [*à Lucinde*]

J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, di-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, & ne puis-je ſçavoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cauſe, & je te promets que je ferai toutes choſes pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le ſujet de ta triſteſſe; je t'aſſure ici, & te fais ſerment qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour te ſatisfaire; c'eſt tout dire. Eſt-ce que tu es jalouſe de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toi, & ſeroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu vouluſſes avoir un habit? Non. Eſt-ce que ta chambre ne te ſemble pas aſſez parée, & que tu ſouhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'eſt pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque choſe, & veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du claveſſin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, & ſouhaiterois-tu d'être mariée ?

[*Lucinde fait ſigne qu'oui.*]



SCENE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, Monſieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous ſçû la cauſe de ſa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'eſt une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monſieur, laiſſez-moi faire, je m'en vais la ſonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas néceſſaire; &, puiſqu'elle veut être de cette humeur, je ſuis d'avis qu'on l'y laiſſe.

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites; &, que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez, & les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame? Hé? Avez-vous reçû quelque déplaisir de quelqu'un? Hé? N'auriez-vous point quelque secrette inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre pere vous mariât? Ah! Je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! Pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystére est découvert; &...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon pere, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon pere, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas là la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, Monsieur...

SGA-

SGANARELLE.

Non, je suis, contr'elle, dans une colére épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon pere. . .

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais. . .

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais. . .

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais. . .

SGANARELLE.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.

SCENE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

ON dit bien vray, qu'il n'y a point de pires ſourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Liſette, j'avois tort de cacher mon déplaiſir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je ſouhaitois de mon pere. Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; & je vous avouë que j'aurois un plaiſir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que juſqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! De quoi m'auroit ſervi de te le découvrir plûtôt, & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye pas bien prévû tout ce que tu vois maintenant, que je ne ſçûſſe pas à fond tous les ſentimens de mon pere, & que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute ſorte d'eſpoir.

LISETTE.

Quoi! C'eſt cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-être n'eſt-il pas honnête à une fille de s'expliquer ſi librement ; mais enfin, je t'avouë que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque choſe, ce ſeroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu enſemble aucune converſation, & ſa bouche ne m'a point déclaré la paſſion qu'il a pour moi ; mais, dans tous les lieux où il m'a pû voir, ſes regards & ſes actions m'ont toujours parlé ſi tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un ſi honnête homme, que mon cœur n'a pû s'empêcher d'être ſenſible à ſes ardeurs ; &, cependant, tu vois où la dureté de mon pere réduit toute cette tendreſſe.

LISETTE.

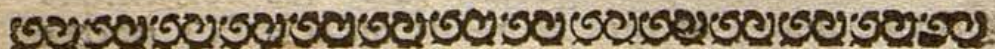
Allez, laiſſez-moi faire. Quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vous du ſecret que vous m'avez fait, je ne veux pas laiſſer de ſervir votre amour, & pourvû que vous ayez aſſez de réſolution. . .

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je faſſe contre l'autorité d'un pere ? Et, s'il eſt inexorable à mes vœux. . .

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas ſe laiſſer mener comme un oiſon ; &, pourvû que l'honneur n'y ſoit pas offenſé, on ſe peut libérer un peu de la tyrannie d'un pere. Que prétend-il que vous faiſſiez ? N'étes-vous pas en âge d'être mariée, & croit-il que vous ſoyez de marbre ? Allez, encore un coup, je veux ſervir votre paſſion, je prends dès-à-préſent ſur moi tout le ſoin de ſes intérêts, & vous verrez que je ſçais des détours. . . Mais je vois votre pere. Rentrons, & me laiſſez agir.



SCENE V.

SGANARELLE *ſeul.*

Il eſt bon quelquefois de ne point faire ſemblant d'entendre les choſes qu'on n'entend

que trop bien; & j'ai fait ſagement, de parer la déclaration d'un déſir que je ne ſuis pas réſolu de contenter. A-t-on jamais rien vû de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut aſſujettir les peres? Rien de plus impertinent & de plus ridicule, que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & élever une fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet uſage; & je veux garder mon bien & ma fille pour moi.

****

SCENE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant ſur le Théâtre, & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

AH, malheur! Ah, diſgrace! Ah, pauvre Seigneur Sganarelle! Où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE *à part.*

Que dit-elle là?

LISETTE *courant toujours.*

Ah! Miſérable pere, que feras-tu, quand tu ſçauras cette nouvelle?

SGANARELLE *à part.*

Que ſera-ce?

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe!

SGANARELLE *à part.*

Je ſuis perdu.

LISETTE.

Ah!

SGANARELLE *courant après Liſette.*

Liſette.

LISETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE.

Quel accident!

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE.

Quelle fatalité!

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE *s'arrêtant.*

Ah! Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

LISETTE.

Votre fille...

SGANARELLE.

Ah! Ah!

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Di donc vîte.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, & de la colére effroyable où elle vous a vû contr' elle, est montée vîte dans sa chambre, &, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la riviére.

SGANARELLE.

Hé bien?

LISETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel, non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le cour-

roux

roux de mon pere; &, puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jettée?

LISETTE.

Non, Monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, & s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amérement; & tout d'un coup, son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, & elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille! elle est morte?

LISETTE.

Non, Monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, & je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne.

****

SCENE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

VIte, qu'on m'aille quérir des Médecins, & en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ah, ma fille! Ma pauvre fille!

****

SCENE VIII.

PREMIERE ENTRE'E.

CHampagne valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre Médecins.

****

SCENE IX.

LEs quatre Médecins dansent. & entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUE voulez-vous donc faire, Monſieur, de quatre Médecins? N'eſt-ce pas aſſez d'un pour tuer une perſonne?

SGANARELLE.

Taiſez-vous. Quatre conſeils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Eſt-ce que votre fille ne peut pas bien mourir ſans le ſecours de ces meſſieurs-là?

SGANARELLE.

Eſt-ce que les Médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; & j'ai connu un homme qui prouvoit par bonnes raiſons, qu'il ne faut jamais dire, une telle perſonne eſt morte d'une fiévre & d'une fluxion ſur la poitrine, mais elle eſt morte de quatre Médecins, & de deux apoticaires.

SGANARELLE.

Chut. N'offenſez pas ces meſſieurs là.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, notre chat eſt réchappé depuis peu d'un ſaut qu'il fit du haut de la maiſon dans la ruë, & il fut trois jours ſans manger, & ſans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il eſt bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats Médecins, car ſes affaires étoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger & de le ſaigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je ? Mais voyez quelle impertinence ! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

****

SCENE II.

Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS, SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

HE' bien Messieurs ?

M. TOMES.

Nous avons vû suffisamment la malade, & sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure ?

M. TOMES.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans son corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah ! Je vous entends.

M. TOMES.

Mais.... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des siéges.

LISETTE *à Monsieur Tomes.*

Ah ! Monsieur, vous en étes ?

SGANARELLE *à Lisette.*

De quoi donc connoissez-vous Monsieur ?

LISETTE.

De l'avoir vû l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre niéce.

M. TOMES.

Comment ſe porte ſon cocher ?

LISETTE.

Fort bien. Il eſt mort.

M. TOMES.

Mort ?

LISETTE.

Oui.

M. TOMES.

Cela ne ſe peut.

LISETTE.

Je ne ſçais pas ſi cela ſe peut ; mais je ſçais bien que cela eſt.

M. TOMES.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il eſt mort & enterré.

M. TOMES.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vû.

M. TOMES.

Cela eſt impoſſible. Hippocrate dit que ces ſortes de maladies ne ſe terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un ; & il n'y a que ſix jours qu'il eſt tombé malade.

LISETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher eſt mort.

SGANARELLE.

Paix, diſcoureuſe. Allons, ſortons d'ici. Meſſieurs, je vous ſupplie de conſulter de la bonne maniére. Quoique ce ne ſoit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, &, afin que ce ſoit une affaire faite, voici. . .

[*Il leur donne de l'argent, & chacun, en le recevant, fait un geſte différent.*

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRES, TOMES, MACROTON, BAHYS.

[Ils s'asséyent & toussent.]

M. DES FONANDRES.

PAris est étrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMES.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRES.

J'ai un cheval merveilleux, & c'est un animal infatigable.

M. TOMES.

Sçavez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premiérement tout contre l'arsenal, de l'arsenal au bout du fauxbourg Saint Germain, du fauxbourg Saint Germain au fond du marais, du fond du marais à la porte Saint-Honoré, de la porte Saint Honoré au fauxbourg Saint Jacques, du fauxbourg Saint Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de Richelieu ici, d'ici je dois aller encore à la place royale.

M. DES FONANDRES.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; &, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMES.

Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux Médecins, Théophraste & Artémius? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRES.

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMES.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vû, n'ait tué le malade, & que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assûrément; mais enfin, il a tort dans les circonstances, & il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DES FONANDRES.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMES.

Pour moi, j'y suis sévére en diable, à moins que ce ne soit entre amis; & l'on nous assembla, un jour, trois de nous autres, avec un Médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DES FONANDRES.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur béjaune.

M. TOMES.

Un homme mort, n'est qu'un homme mort, & ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des Médecins.

****

SCENE IV.

SGANARELLE, Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

MEssieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vîte ce que vous avez résolu.

M. TO-

M. TOMES *à Monsieur des Fonandres.*

Allons, Monsieur.

M. DES FONANDRES.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMES.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRES.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMES.

Monsieur.

M. DES FONANDRES.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, & songez que les choses pressent.

M. TOMES.

La maladie de votre fille....

M. DES FONANDRES.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble....

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-sul-té....

M. BAHYS.

Pour raisonner....

[*Ils parlent tous quatre à la fois.*]

SGANARELLE.

Hé, Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TOMES.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, & mon avis, à moi, est que cela procéde d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plûtôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRES.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMES.

Je ſoutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRES.

Et moi, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMES.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme?

M. DES FONANDRES.

Oui, c'eſt à moi; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMES.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours paſſés.

M. DESFONANDRES.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma penſée.

M. TOMES.

Si vous ne faites ſaigner tout à l'heure votre fille, c'eſt une perſonne morte. [*Il ſort.*]

M. DES FONANDRES.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart d'heure. [*Il ſort.*]

****

SCENE V.

SGANARELLE, Mrs. MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

A Qui croire des deux, & quelle réſolution prendre ſur des avis ſi oppoſés? Meſſieurs, je vous conjure de déterminer mon eſprit, & de

me

me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur-, dans-ces-mati-é-res-là-, il-faut-pro-cé-der-a-vec-que-cir-cons-pec-ti-on-, &-ne-ri-en-fai-re-, comme-on-dit-, à-la-volé-e-; d'au-tant-que-les-fau-tes-qu'on-y-peut-fai-re-sont-, se-lon-no-tre-maî-tre-Hip-po-cra-te-, d'u-ne-dan-ge-reu-se-con-séquen-ce.

M. BAHYS *bredouillant.*

Il est vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; &, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoi, il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, & de voir les remédes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE *à part.*

L'un va en tortuë, & l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or-, Mon-si-eur-, pour-ve-nir-au-fait-, je-trou-ve-que-vo-tre-fil-le-a-u-ne-ma-la-di-e-chro-ni-que-, &-qu'el-le-peut-pé-ri-cli-ter-, si-on-ne-lui-don-ne-du-se-cours-; d'au-tant-que-les-symp-tô-mes-qu'el-le-a-sont-in-di-ca-tifs-d'u-ne-va-peur-fu-li-gi-neu-se-&-mor-di-can-te-qui-lui-pi-co-te-les-mem-bra-nes-du-cer-veau. Or-cet-te-va-peur-, que-nous-nom-mons-en-grec-*At-mos-*, est-cau-sé-e-par-des-hu-meurs-pu-tri-des-, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses-, qui-sont-con-te-nuës-dans-le-bas-ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de tems, elles s'y sont recuites, & ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si-bien-donc-que-, pour-ti-rer-, dé-ta-cher, ar-ra-cher-, ex-pul-ser, é-va-cu-er-, les-di-tes-hu-meurs-, il-fau-dra-u-ne-pur-ga-ti-on-vi-gou-reu-se-. Mais-, au-pré-a-la-ble-, je-trou-ve-à-pro-pos-, &-il-n'y-a-pas-d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser-de-pe-tits-re-mé-des-a-no-dins-, c'est-à-di-re-, de-pe-tits-la-ve-mens-ré-mol-li-ans-&-dé-ter-sifs-, de-ju-lets-&-de-si-rops-ra-fraî-chis-sans-qu'on-mê-le-ra-dans-sa pti-sa-ne.

M. BAHYS.

Après, nous en viendrons à la purgation, & à la saignée, que nous réïtérerons, s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce-n'est-pas-qu'a-vec-que-tout-ce-la-vo-tre-fil-le-ne puis-se-mou-rir-; mais-, au-moins-, vous-au-rez-fait-quel-que-cho-se-, &-vous-au-rez-la-so-la-ti-on-qu'el-le-se-ra-mor-te-dans-les-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir selon les régles, que de réchaper contre les régles.

M. MACROTON.

Nous-vous-di-sons-sin-cé-re-ment-no-tre-pen-sé-e.

M. BAHYS.

Et vous avons parlé, comme nous parlerions à notre propre frere.

SGANARELLE.

[*à M. Macroton, en allongeant ses mots.*]
Je-vous-rends-très-hum-bles-gra-ces.
[*à M. Bahys, en bredouillant.*]
Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

****

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

ME voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu! il me vient une

une fantaiſie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, & que je lui en faſſe prendre. L'orviétan eſt un reméde dont beaucoup de gens ſe ſont bien trouvés. Holà.

****

SCENE VII.

DEUXIEME ENTRE'E.

SGANARELLE, UN OPERATEUR.

SGANARELLE.

MOnſieur, je vous prie de me donner une boëte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut-il jamais payer ce ſecret d'importance?
Mon reméde guérit, par ſa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans
tout un an;
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peſte,
La goutte,
Vérole,
Deſcente,
Rougeole.
O grande puiſſance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monſieur, je crois que tout l'or du monde n'eſt pas capable de payer votre reméde; mais, pourtant, voici une piéce de trente ſols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPERATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, & le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense,
Vous pouvez, avec lui, braver en assûrance
Tous les maux que, sur nous, l'ire du Ciel répand;
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan!

SCENE VIII.

Plusieurs trivelins, & plusieurs Scaramouches, valets de l'Opérateur, se réjouissent en dansant.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MESSIEURS FILLERIN, TOMES, DES FONANDRES.

M. FILLERIN.

N'Avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde, & n'est-ce pas assez que les sçavans voyent les contrariétés & les dissentions qui sont entre nos auteurs, & nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange maniére; & que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts, sont morts, & j'ai dequoi me passer des vivans; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la Médecine. Puisque le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de siécles on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous sçavez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plûpart du monde, &

chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, & c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchymistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; & les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité & de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimathias, & sçavons prendre nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, & soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, & rejetter sur la nature toutes les bévûës de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, &, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. TOMES.

Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont par fois on n'est pas le maître.

M. FILERIN.

Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, & faisons ici votre accommodement.

M. DES FONANDRES.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, & je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FIL-

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire; & voilà se mettre à la raison.

M. DES FONANDRES.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

****

SCENE II.

M. TOMES, M. DES FONANDRES, LISETTE.

LISETTE.

QUoi, Messieurs, vous voilà, & vous ne songez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Médecine?

M. TOMES.

Comment? Qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier; &, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMES.

Ecoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

****

SCENE III.

CLITANDRE en habit de Médecin, LISETTE.

CLITANDRE.

HE' bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit, je puisse

dupper le bon homme ? Me trouves-tu bien ainsi ?

LISETTE.

Le mieux du monde, & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux amans soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable, & un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, & la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord; je me connois en gens; & elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, & nous avons concerté ensemble une maniére de stratagême, qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises, l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; &, si cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes, pour arriver à notre but. Attendez-moi-là seulement, je reviens vous querir.

[*Clitandre se retire dans le fond du théatre.*]

SCENE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, allégresse! Allégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Di-moi donc ce que c'est; & puis, je me réjouirai peut-être.

LI-

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

[*Il chante & danse.*]

Allons donc. La lera la la, la lera la. Que diable!

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE.

Ma fille est guérie!

LISETTE.

Oui. Je vous améne un Médecin; mais un Médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, & qui se moque des autres Médecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE *seul.*

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCENE V.

CLITANDRE en habit de Médecin, SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *amenant Clitandre.*

Le voici.

SGANARELLE.

Voilà un Médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe, & ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monſieur, on m'a dit que vous aviez des remédes admirables pour faire aller à la ſelle.

CLITANDRE.

Monſieur, mes remédes ſont différens de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les ſaignées, les médecines, & les lavemens; mais moi, je guéris par des paroles, par des ſons, par des lettres, par des taliſmans, & par des anneaux conſtellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monſieur, comme votre fille eſt-là toute habillée dans une chaiſe, je vais la faire paſſer ici.

SGANARELLE.

Oui. Fais.

CLITANDRE *tâtant le poulx à Sganarelle.*

Votre fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la ſympathie qu'il y a entre le pere & la fille.



SCENE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE *à Clitandre.*

TEnez, Monſieur, voilà une chaiſe auprès d'elle.

[*à Sganarelle.*]

Allons, laiſſez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi ? Je veux demeurer-là.

LISETTE.

Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner. Un Médecin a cent choſes à demander, qu'il n'eſt pas honnête qu'un homme entende.

[*Sganarelle & Liſette s'éloignent.*]

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah ! Madame, que le raviſſement où je me trouve eſt grand, & que je ſçais peu par où vous commencer mon diſcours ! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me ſembloit, cent choſes à vous dire ; &, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je ſouhaitois, je demeure interdit, & la grande joye où je ſuis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même choſe ; & je ſens, comme vous, des mouvemens de joye qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE

Ah ! Madame, que je ſerois heureux, s'il étoit vray que vous ſentiſſiez tout ce que je ſens, & qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce ſoit à vous à qui je doive la penſée de cet heureux ſtratagême qui me fait jouir de votre préſence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la penſée, vous m'étes redevable au moins d'en avoir approuvé la propoſition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE *à Liſette.*

Il me ſemble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE *à Sganarelle.*

C'eſt qu'il obſerve ſa phyſionomie, & tous les traits de ſon viſage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous conſtante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais vous, ſerez-vous ferme dans les réſolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'être à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE *à Clitandre.*

Hé bien, notre malade? Elle me ſemble un peu plus gaye.

CLITANDRE

C'eſt que j'ai déjà fait agir ſur elle un de ces remédes que mon art m'enſeigne. Comme l'eſprit a grand empire ſur le corps, & que c'eſt de lui, bien ſouvent que procédent les maladies, ma coutume eſt de courir à guérir les eſprits, avant que de venir au corps. J'ai donc obſervé ſes regards, les traits de ſon viſage, & les lignes de ſes deux mains; &, par la ſcience que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'eſprit qu'elle étoit malade, & que tout ſon mal ne venoit que d'une imagination déréglée, & d'un déſir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu, & aurai, pour lui, toute ma vie, une averſion effroyable.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un grand Médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des ma-

lades, & que j'ai vû en elle de l'aliénation d'esprit, & même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un promt secours, je l'ai prise par son foible, & lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; &, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remédes pour la guérir entiérement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, & je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas! Est il possible?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE *à Clitandre.*

Quoi! Vous étes dans les sentimens d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! Que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'au-

d'aujourd'hui que je vous aime, & que je brûle de me voir votre mari. Je ne ſuis venu ici que pour cela; &, ſi vous voulez que je vous diſe nettement les choſes comme elles ſont, cet habit n'eſt qu'un pur prétexte inventé, & je n'ai fait le Médecin que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je ſouhaite.

LUCINDE.

C'eſt me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y ſuis ſenſible autant que je puis.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle! O la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner Monſieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi auſſi un peu la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE.

[*étouffant de rire.*]

Non, non, c'eſt pour... pour lui contenter l'eſprit. Touchez-là. Voilà qui eſt fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne.

[*bas à Sganarelle.*]

C'eſt un anneau conſtellé, qui guérit les égaremens d'eſprit.

LUCINDE.

Faiſons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

[*bas à Sganarelle.*]

Hélas! Je le veux bien, Madame. Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remédes, & lui faire croire que c'eſt un Notaire.

SGA-

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà. Faites monter le Notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi! Vous aviez amené un Notaire?

CLITANDRE.

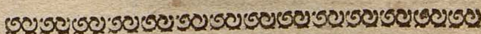
Oui, Madame.

LUCINDE.

J'en ſuis ravie.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle!



SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

[*Clitandre parle bas au Notaire.*]

SGANARELLE *au Notaire.*

OUi, Monſieur, il faut faire un contrat pour ces deux perſonnes-là.

[*à Lucinde.*]

Ecrivez. Voilà le contrat qu'on fait.

[*au Notaire.*]

Je lui donne vingt mille écus en mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous ſuis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voilà qui eſt fait. Vous n'avez qu'à venir ſigner.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bien-tôt bâti.

CLITANDRE *à Sganarelle.*

Mais, au moins, Monſieur...

SGA-

SGANARELLE.

[au Notaire.]

Hé, non, vous dis-je. Sçait-on pas bien... Allons, donnez-lui la plume pour signer. *[à Lucinde.]* Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

[après avoir signé.]

Hé bien, tien. Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un Notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des instrumens, & des danseurs pour célébrer la fête, & pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je méne avec moi, & dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs danses, les troubles de l'esprit.



SCENE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

TROISIE'ME ENTRE'E.

LA COME'DIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

LA COME'DIE, LE BALLET, LA MUSIQUE *ensemble.*

Sans nous tous les hommes,
Deviendroient mal sains;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Médecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes,
Deviendroient mal sains;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Médecins.

[*Pendant que les Jeux, les Ris, & les Plaisirs dansent, Clitandre emméne Lucinde.*]





SCENE DERNIERE.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

VOilà une plaiſante façon de guérir ! Où eſt donc ma fille & le Médecin ?

LISETTE.

Ils ſont allés achever le reſte du mariage.

SGANARELLE.

Comment le mariage ?

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, la becaſſe eſt bridée, & vous avez crû faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable ! [*Il veut aller après Clitandre & Lucinde, les danſeurs le retiennent.*] Laiſſez-moi aller, laiſſez-moi aller, vous dis-je. [*les danſeurs le retiennent toujours.*] Encore ? [*ils veulent faire danſer Sganarelle de force.*] Peſte des gens !

FIN.



LE

LE
MISANTROPE,
COMEDIE.

ACTEURS.

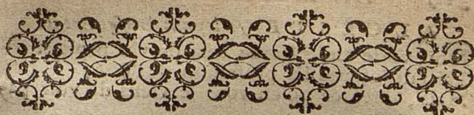
ALCESTE, amant de Céliméne.
PHILINTE, ami d'Alceste.
ORONTE, amant de Céliméne.
CELIMENE.
ELIANTE, cousine de Céliméne.
ARSINOE', amie de Céliméne.
ACASTE, } Marquis.
CLITANDRE, }
BASQUE, valet de Céliméne.
UN GARDE de la Maréchaussée de France.
DU BOIS, valet d'Alceste.

La scene est à Paris dans la maison de Céliméne.



LE MISANTROPE.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



LE MISANTROPE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

QU'EST-CE donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sçauroit s'excuser;
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les derniéres tendresses;
De protestations, d'offres, & de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincére, & qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorſqu'un homme vous vient embraſſer avec joye,
Il faut bien le payer de la même monnoye,
Répondre, comme on peut, à ſes empreſſemens,
Et rendre offre pour offre, & ſermens pour ſermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis ſouffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plûpart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant, que les contorſions
De tous ces grands faiſeurs de proteſtations,
Ces affables donneurs d'embraſſades frivoles,
Ces obligeans diſeurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous careſſe,
Vous jure amitié, foi, zéle, eſtime, tendreſſe,
Et vous faſſe de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin, il court en faire autant?
Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée;
Et la plus glorieuſe a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu! vous n'étes pas pour être de mes gens;
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance
Qui ne fait de mérite aucune différence,
Je veux qu'on me diſtingue; &, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'eſt point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on eſt du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'uſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, ſans pitié,
Ce commerce honteux de ſemblant d'amitié.

Je veux que l'on ſoit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos diſcours ſe montre,
Que ce ſoit lui qui parle; & que nos ſentimens
Ne ſe maſquent jamais ſous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine franchiſe
Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et par fois, n'en déplaiſe à votre auſtére honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! Vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à ſon âge il ſied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun;
Et qu'il n'eſt, à la cour, oreille qu'il ne laſſe
A conter ſa bravoure, & l'éclat de ſa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner perſonne ſur ce point.
Mes yeux ſont trop bleſſés, & la cour & la ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre, entre eux, les hommes comme ils ſont;

Je ne trouve, par tout, que lâche flaterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie,
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; & mon dessein
Est de rompre en visiére à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage;
Et crois voir, en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux freres que peint l'école des maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laissons-là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux. C'est ce que je demande;
Ce m'est un fort bon signe, & ma joye en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçû pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore, en est-il bien dans le siécle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes ;
Les uns, parce qu'ils ſont méchans & mal faiſans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque, on voit à plein le traître,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont point d'ici.
On ſçait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde,
Et que, par eux, ſon ſort, de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu ;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son miſérable honneur ne voit pour lui perſonne ;
Nommez-le fourbe, infame, & ſcélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit ;
Cependant ſa grimace eſt par tout bien venuë,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'inſinuë,
Et, s'il eſt, par la brigue, un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures ;
Et, par fois, il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! Des mœurs du tems, mettons-nous moins en peine,
Et faiſons un peu grace à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ſes défauts, avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
A force de ſageſſe, on peut être blâmable,
La parfaite raiſon fuit toute extrémité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiécle, & les communs uſages ;

Elle

Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut fléchir au tems, ſans obſtination,
Et c'eſt une folie, à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde.
J'obſerve, comme vous, cent choſes tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoiqu'à chaque pas je puiſſe voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils ſont,
J'accoutume mon ame à ſouffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme eſt philoſophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monſieur qui raiſonnez ſi bien,
Ce flegme, pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahiſſe,
Que pour avoir vos biens on dreſſe un artifice,
Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela, ſans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon eſprit enfin n'eſt pas plus offenſé
De voir un homme fourbe, injuſte, intéreſſé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des ſinges mal faiſans, & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en piéces, voler,
Sans que je ſois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le ſilence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc, qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raiſon, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non. Eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte, ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt fâcheuſe, Et. . .

ALCESTE.

Non. J'ai réſolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie eſt forte,
Et peut par ſa cabale entraîner. . .

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais. . . .

ALCESTE.

J'aurai le plaiſir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin. . .

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,

Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats & pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand' chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous, & le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et, ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincére Eliante a du panchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant, à leurs vœux, votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Céliméne l'amuse,
De qui l'humeur coquette, & l'esprit médisant,
Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens, pour cette jeune veuve,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;

Et je ſuis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puiſſe faire,
Je confeſſe mon foible, elle a l'art de me plaire.
J'ai beau voir ſes défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle ſe fait aimer,
Sa grace eſt la plus forte; &, ſans doute, ma flâme
De ces vices du tems pourra purger ſon ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, ſi je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, ſi ſon amitié pour vous ſe fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous cauſent de l'ennui?

ALCESTE.

C'eſt qu'un cœur bien atteint veut qu'on ſoit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à deſſein de lui dire
Tout ce que là-deſſus ma paſſion m'inſpire.

PHILINTE.

Pour moi, ſi je n'avois qu'à former des déſirs,
Sa couſine Eliante auroit tous mes ſoupirs;
Son cœur, qui vous eſtime, eſt ſolide & ſincére,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il eſt vray, ma raiſon me le dit chaque jour;
Mais la raiſon n'eſt pas ce qui régle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'eſpoir où vous êtes
Pourroit. . .

****

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE *à Alceſte.*

J'Ai ſçû là bas que, pour quelques emplettes,

Elian-

Eliante est sortie, & Céliméne aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçû pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long tems, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,
N'est pas assûrément pour être rejetté.

[Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, & ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit.]

[à Alceste.]

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et, de tout l'univers, vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur.....

ORONTE.

L'Etat n'a rien qui ne soit au dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur,...

ORONTE.

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens ;
Et, pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi ! Vous y résistez ?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystére,
Et c'est, assûrément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumiére & choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître,
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux, du marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux,
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sçait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,
Il m'écoute ; &, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les maniéres ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumiéres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et sçavoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

AL-

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincére en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte,
Si, m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît ainſi, Monſieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'eſt un ſonnet. *L'eſpoir*... C'eſt une dame,
Qui de quelque eſpérance avoit flaté ma flâme.
L'eſpoir... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, & langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'eſpoir... Je ne ſçais ſi le ſtile
Pourra vous en paroître aſſez net, & facile,
Et ſi, du choix des mots, vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte, vous ſçaurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'Espoir, il est vray, nous soulage ;
Et nous berce un tems notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi ! Vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne pas vous mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! Qu'en termes galans ces choses-là sont mises !

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi ! Vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zéle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis, on désespére,
Alors qu'on espére toujours.

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas à part.*

La peste de ta chûte ! Empoisonneur au diable,
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE *bas à part.*

Morbleu. . . .

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flatez, & vous croyez peut-être....

PHILINTE.

Non, je ne flate point.

ALCESTE *bas à part.*

Hé! Que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous sçavez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matiére est toujours délicate,
Et, sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flate.
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant-homme ait toujours grand empire
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens;
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer, par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, & leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,
Et qui, diantre ! vous poussé à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule & misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre:
Mais ne puis-je sçavoir ce que dans mon sonnet....

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous étes réglé sur de méchans modéles;
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *nous berce un tems notre ennui*,
Et que, *rien ne marche après lui?*
Que, *ne vous pas mettre en dépense*,
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespére*,
Alors qu'on espére toujours?

Ce stile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractére, & de la vérité.
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siécle en cela me fait peur;
Nos peres, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson, que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, & le stile en est vieux.
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets, dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vrayment épris.
[*à Philinte qui rit.*]
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans, où chacun se recrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons.
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres.
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, & moi, je ne l'ai pas.

ORON-

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matiére.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Hé! Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! J'ai tort, je l'avouë, & je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HE bien, vous le voyez. Pour être trop sincére,
Vous voilà, sur les bras, une fâcheuse affaire,
Et j'ai bien vû qu'Oronte, afin d'être flaté....

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je....

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! Parbleu, c'en est trop! Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait,
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement,
Tôt ou tard, nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'est, pour me quereller, donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame;
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais, me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins tendre.
Je sçais que vos appas vous suivent en tous lieux;

Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achéve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attache autour de vous leurs assiduïtés;
Et votre complaisance, un peu moins étenduë,
De tant de soupirans chasseroit la cohuë.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort,
Votre Clitandre a l'heur de vous plaîre si fort;
Sur quel fonds de mérite & de vertu sublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous étes-vous renduë, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il sçû vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave;
Ou sa façon de rire, & son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher sçû trouver le secret?

CELIMENE.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage!
Ne sçavez-vous pas bien, pourquoi je le ménage?
Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance;
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CELIMENE.

Mais, de tout l'univers, vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçû de vous.

CELIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous
prie?

CELIMENE.

Le bonheur de sçavoir que vous étes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé?

CELIMENE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de-quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assûrera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant.

CELIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez-là de gentille personne.
Hé bien, pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne sçauroit plus vous tromper que vous-
même.
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! Faut-il que je vous aime!
Ah! Que, si de vos mains je ratrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le céle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jus-
qu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CELIMENE.

Il est vray, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, & jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CE-

CELIMENE.

En effet, la méthode en eſt toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'eſt qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vû jamais un amant ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que ſon chagrin ne paſſe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter. . . . .

****

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.

Qu'eſt-ce ?

BASQUE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

****

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi! L'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête?
Et vous ne pouvez pas, un ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'être pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me faſſe une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne ſçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eſt un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il ſçavoit que ſa vûë eût pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte....

CELIMENE.

Mon Dieu! De ses pareils la bienveillance importe,
Et ce sont de ces gens, qui, je ne sçais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne sçauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, & sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement....

****

SCENE IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Justement.

CELIMENE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CE-

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.
Ces converſations ne font que m'ennuyer,
Et c'eſt trop que vouloir me les faire eſſuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

****

SCENE V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE *à Célimène.*

Voici les deux Marquis, qui montent avec nous.
Vous l'eſt-on venu dire?

CELIMENE.

Oui.

[*à Baſque.*]

Des ſiéges pour tous.

[*Baſque donne des ſiéges, & ſort.*]

[*à Alceſte.*]

Vous n'étes pas ſorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CELIMENE.

Taiſez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point, vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CELIMENE.

Vous vous moquez, je penſe.

ALCESTE.

Non. Mais vous choiſirez, c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, ſur ſes maniéres,
D'un charitable avis lui prêter les lumiéres.

CELIMENE.

Dans le monde, à vray dire, il ſe barbouille fort.
Par tout, il porte un air qui ſaute aux yeux d'abord ;
Et, lorſqu'on le revoit après un peu d'abſence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en eſſuyer un des plus fatigans.
Damon, le raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Une heure, au grand ſoleil, tenu hors de ma chaiſe.

CELIMENE.

C'eſt un parleur étrange, & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands diſcours.
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goute ;
Et ce n'eſt que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE *à Philinte.*

Ce début n'eſt pas mal ; &, contre le prochain,
La converſation prend un aſſez bon train.

CLI-

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, eſt un bon caractére.

CELIMENE.

C'eſt, de la tête aux pieds, un homme tout myſtére,
Qui vous jette, en paſſant, un coup d'œil égaré,
Et, ſans aucune affaire, eſt toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde;
A force de façons, il aſſomme le monde;
Sans ceſſe il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien;
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et, juſques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit ſortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il ſe mêle ſans ceſſe,
Et ne cite jamais que Duc, Prince, ou Princeſſe.
La qualité l'entête, & tous ſes entretiens
Ne ſont que de chevaux, d'équipage, & de chiens;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monſieur eſt chez lui hors d'uſage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Béliſe, il eſt du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre eſprit de femme, & le ſec entretien!
Lorſqu'elle vient me voir, je ſouffre le martyre,
Il faut ſuer ſans ceſſe à chercher que lui dire;
Et la ſtérilité de ſon expreſſion,
Fait mourir à tous coups la converſation.
En vain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux communs, vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau tems, & la pluye, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bien-tôt.
Cependant, ſa viſite, aſſez inſupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;

Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois.
Qu'elle s'émeut autant qu'une piéce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CELIMENE.

Ah! Quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même,
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CELIMENE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table, à qui l'on rend visite.

ELIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servit pas.
C'est un fort méchant plat, que sa sotte personne;
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air assez sage.

CELIMENE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; & dans tous ses propos
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que, dans la tête, il s'est mis d'être habile,

Rien ne touche ſon goût, tant il eſt difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit;
Et penſe que louer n'eſt pas d'un bel eſprit,
Que c'eſt être ſçavant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux ſots d'admirer, & de
rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il ſe met au-deſſus de tous les autres gens.
Aux converſations même, il trouve à reprendre,
Ce ſont propos trop bas pour y daigner deſcendre;
Et, les deux bras croiſés, du haut de ſon eſprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà ſon portrait véritable.

CLITANDRE *à Célimène.*

Pour bien peindre les gens vous étes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, & chacun a ſon tour.
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne ſe montre,
Qu'on ne vous voye, en hâte, aller à ſa ren-
contre,
Lui préſenter la main, & d'un baiſer flateur
Appuyer les ſermens d'être ſon ſerviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit
vous bleſſe,
Il faut que le reproche à Madame s'adreſſe.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'eſt à vous; & vos ris com-
plaiſans
Tirent de ſon eſprit tous ces traits médiſans.
Son humeur ſatyrique eſt ſans ceſſe nourrie
Par le coupable encens de votre flaterie;
Et ſon cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit obſervé qu'on ne l'applaudit pas.
C'eſt ainſi qu'aux flateurs on doit par tout ſe
prendre
Des vices où l'on voit les humains ſe répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise?
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent les armes;
Et ses vrays sentimens sont combattus par lui,
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satyre.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avouë,
Il ne sçauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on louë.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contr'eux est toujours de saison;
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

CELIMENE.

Mais....

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;

Et

Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sçais pas; mais j'avouerai tout haut,
Que j'ai crû jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits, je vois qu'elle est pourvûë;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vûë.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en cacher,
Elle sçait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flate;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême,
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et sçavent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille & de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;

La géante paroît une Déesse aux yeux;
La naine, un abregé des merveilles des Cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muëtte garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi.....

CELIMENE.

Brisons-là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! Vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez, quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvû que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CELIMENE *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CELIMENE *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la Maréchaussée.

ALCESTE *allant au devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,

Vous mandent de venir les trouver promtement, Monſieur.

ALCESTE.

Qui? Moi, Monſieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Er pourquoi faire?

PHILINTE *à Alceſte.*

C'eſt d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CELIMENE *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE.

Oronte & lui, ſe ſont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut aſſoupir la choſe en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuivre l'ordre, allons, diſpoſez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Meſſieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux eſprit...

ALCESTE.

n'en démordrai point, les vers ſont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des ſentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

[*à Clitandre & Acaste qui rient.*]

Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

CELIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; &, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos debats.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHER Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite,
Toute chose t'égaye, & rien ne t'inquiéte.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune; & sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sçait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vû pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse & gaillarde maniére.
Pour de l'esprit, j'en ai sans doute; & du bon goût,
A juger sans étude & raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de sçavant, sur les bancs du théatre;
Y décider en Chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des, Ah!
Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, sur-tout; & la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flater,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, & bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi,
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,

Pour-

Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille, ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévéres;
A languir à leurs pieds & souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits,
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Croi-moi, détache-toi de cette erreur extrême;
Tu te flates, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vray, je me flate, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flate.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui ſoient ſûres?

ACASTE.

Je m'abuſe, te dis-je.

CLITANDRE.

Eſt-ce que, de ſes vœux,
Céliméne t'a fait quelques ſecrets aveux?

ACASTE.

Non, je ſuis maltraité.

CLITANDRE.

Répon-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dis quel eſpoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je ſuis le miſérable, & toi le fortuné;
On a pour ma perſonne une averſion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, Marquis, pour ajuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une choſe tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Céliméne,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival aſſidu?

ACASTE.

Ah! Parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

****

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

Encore, ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un caroſſe là-bas.
Sçavez-vous qui c'eſt ?

CLITANDRE.

Non.

****

SCENE III.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arſinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

De quoi s'aviſe-t-elle, & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude conſommée en tous lieux elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zéle....

CELIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle eſt du monde; & ses ſoins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, ſans en venir à bout.
Elle ne ſçauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés, dont une autre eſt ſuivie,
Et ſon triſte mérite, abandonné de tous,
Contre le ſiécle aveugle, eſt toujours en courroux,
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuſe ſolitude;

Et,

Et, pour ſauver l'honneur de ſes foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame;
Et même, pour Alceſte, elle a tendreſſe d'ame.
Ce qu'il me rend de ſoins outrage ſes attraits;
Elle veut que ce ſoit un vol que je lui fais;
Et ſon jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, ſous main, contre moi ſe détache.
Enfin, je n'ai rien vû de ſi ſot à mon gré,
Elle eſt impertinente au ſuprême degré,
Et....

SCENE IV.

ARSINOE', CELIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CELIMENE.

AH! Quel heureux ſort en ce lieu vous amene?
Madame, ſans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOE'.

Je viens pour quelque avis que j'ai crû vous devoir.

CELIMENE.

Ah, mon Dieu! Que je ſuis contente de vous voir!

[*Clitandre & Acaſte ſortent en riant.*]

SCENE V.

ARSINOE', CELIMENE.

ARSINOE'.

LEur départ ne pouvoit plus à propos ſe faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous aſſeoir?

ARSINOE'.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Madame, l'amitié doit ſur tout éclater
Aux choſes qui le plus nous peuvent importer;

Et,

Et, comme il n'en eſt point de plus grande
importance
Que celles de l'honneur & de la bienſéance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliére,
Où, ſur vous, du diſcours on tourna la matiére;
Et là, votre conduite, avec ſes grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous ſouffrez viſite,
Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,
Trouvérent des cenſeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'euſſe voulu.
Vous pouvez bien penſer quel parti je ſçûs prendre;
Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir défendre,
Je vous excuſai fort ſur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous ſçavez qu'il eſt des choſes dans la vie
Qu'on ne peut excuſer, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air, dont vous vivez, vous faiſoit un peu tort.
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'eſt conte fâcheux que par-tout on n'en
faſſe,
Et que, ſi vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner priſe aux mauvais ju-
gemens.
Non que j'y croye au fonds l'honnêteté bleſſée;
Me préſerve le Ciel d'en avoir la penſée!
Mais, aux ombres du crime, on prête aiſément foi,
Et ce n'eſt pas aſſez de bien vivre pour ſoi.
Madame, je vous crois l'ame trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

CELIMENE

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; &, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'inſtant la faveur,
Par un avis auſſi qui touche votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En

En m'apprennant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux ſuivre, à mon tour, un exemple ſi doux,
En vous avertiſſant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faiſois viſite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrays ſoins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber ſur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie & vos éclats de zéle
Ne furent pas cités comme un fort bon modéle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos diſcours éternels de ſageſſe & d'honneur,
Vos mines, & vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'eſtime où vous étes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez ſur tous,
Vos fréquentes leçons & vos aigres cenſures
Sur des choſes qui ſont innocentes & pures;
Tout cela, ſi je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun ſentiment.
A quoi bon, diſoient-ils, cette mine modeſte,
Et ce ſage dehors que dément tout le reſte?
Elle eſt à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ſes gens, & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zéle;
Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défenſe,
Et leur aſſûrai fort que c'étoit médiſance;
Mais tous les ſentimens combattirent le mien,
Et leur concluſion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de ſoin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit ſe regarder ſoi-même un fort long-tems,
Avant que de ſonger à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au beſoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le ſoin.
Madame, je vous crois auſſi trop raiſonnable,
Pour

Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOE'.

A quoi qu'en reprenant on ſoit aſſujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincére avis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame; &, ſi l'on étoit ſage,
Ces avis mutuels ſeroient mis en uſage.
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun eſt pour ſoi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zéle
Nous ne continuyons cet office fidéle,
Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOE'.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raiſon ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une ſaiſon pour la galanterie,
Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat eſt amorti;
Cela ſert à couvrir de fâcheuſes diſgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne ſuive vos traces,
L'âge aménera tout; & ce n'eſt pas le tems,
Madame, comme on ſçait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOE'.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,

N'eſt

N'eſt pas d'un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſçais pourquoi votre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte.

CELIMENE.

Et moi, je ne ſçais pas, Madame, auſſi pourquoi,
On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moi vous prendre?
Et puis je mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continuë à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut ſouhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y ſçaurois que faire, & ce n'eſt pas ma faute;
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOE'.

Hélas! Et croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?
Et qu'il ne nous ſoit pas fort aiſé de juger,
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre ſeul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'eſt point dupe; & j'en vois qui ſont faites
A pouvoir inſpirer de tendres ſentimens,
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amans;
Et, de-là, nous pouvons tirer des conſéquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs ſans de grandes avances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt notre ſoupirant,
Et qu'il faut acheter tous les ſoins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une ſi grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire;
Et

Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point ménager; & vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire.
Par ce rare ſecret, efforcez-vous de plaire;
Et ſans...

ARSINOÉ.

Briſons, Madame, un pareil entretien.
Il pouſſeroit trop loin votre eſprit & le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon caroſſe encor ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,
Madame; &, là-deſſus, rien ne doit vous hâter.
Mais, ſans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monſieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOÉ.

CELIMENE.

ALceſte, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, ſans me faire tort, je ne ſçaurois remettre;
Soyez avec Madame; elle aura la bonté
D'excuſer aiſément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

VOus voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon caroſſe vienne;

Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien,
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice,
Vous avez à vous plaindre; & je suis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOE'.

Tous ceux, sur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laissons mon mérite, de grace.
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?
Elle auroit fort à faire, & ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOE'.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;
Et vous sçaurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! Madame, l'on louë aujourd'hui tout le monde,
Et le siécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;

D'é-

D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOE'.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines,
On peut, pour vous ſervir, remuër des machines;
Et j'ai des gens en main que j'employerai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin aſſez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en banniſſe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires
Pour y bien réuſſir, & faire mes affaires.
Etre franc & ſincére eſt mon plus grand talent,
Je ne ſçais point jouër les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la cour, ſans doute on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas auſſi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouër de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louër les vers de Meſſieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis eſſuyer la cervelle.

ARSINOE'.

Laiſſons, puiſqu'il vous plaît, ce chapître de cour.
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-deſſus mes penſées,
Je ſouhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez ſans doute un ſort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme eſt indigne de vous.

AL-

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet,
De souffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flâme.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est, & je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jetter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être desabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet, quoique l'on nous expose
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît sçavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'est assez dit; &, sur cette matiére,
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidéle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NON, l'on n'a point vû d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure;
En vain, de tous côtés, on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pû l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? Et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, & faire mal des vers;
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matiéres,
Je le tiens galant homme en toutes les maniéres,
Homme de qualité, de mérite & de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira; mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train & sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur,
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit, de rimer, avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
Enfin, toute la grace, & l'accommodement,
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir mieux son stile,
Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,

Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur ;
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ELIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avouë, un cas particulier ;
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.
C'est une vertu rare au siécle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sçais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sçais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son panchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

ELIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de sçavoir.
Comment pouvoir juger s'il est vray qu'elle l'aime ?
Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr lui-même ;
Il aime quelquefois sans qu'il le sçache bien,
Et croit aimer aussi par fois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,

Il tourneroit ſes vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juſte, on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons; & je croi
Qu'on doit ſur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppoſe point à toute ſa tendreſſe,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intereſſe;
Et, ſi c'étoit qu'à moi la choſe pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, ſi dans un tel choix, comme tout ſe peut faire,
Son amour éprouvoit quelque deſtin contraire,
S'il falloit que d'une autre on couronnât les feux,
Je pourrois me réſoudre à recevoir ſes vœux;
Et le refus, ſouffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppoſe pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous inſtruire
De ce que, là-deſſus, j'ai pris ſoin de lui dire.
Mais, ſi par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ſes vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui préſente.
Heureux! ſi, quand ſon cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit ſur moi, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous divertiſſez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occaſion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes ſouhaits, j'en preſſe le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah ! Faites-moi raiſon, Madame, d'une offenſe
Qui vient de triompher de toute ma conſtance.

ELIANTE.

Qu'eſt-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puiſſe
émouvoir ?

ALCESTE.

J'ai ce que, ſans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas, comme cette avanture.
C'en eſt fait... Mon amour... Je ne ſçaurois
parler.

ELIANTE.

Que votre eſprit, un peu, tâche à ſe rappeller.

ALCESTE.

O juſte Ciel ! Faut il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus baſſes ?

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE.

Ah ! Tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné.
Céliméne... Eut-on pû croire cette nouvelle ?
Céliméne me trompe, & n'eſt qu'une infidéle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juſte fondement?

PHILINTE.

Peut-être eſt-ce un ſoupçon conçû légérement;
Et votre eſprit jaloux prend, par fois, des chi-
méres...

ALCESTE.

Ah! Morbleu, mêlez-vous, Monſieur, de vos affaires.
[*à Eliante.*]
C'eſt de ſa trahiſon n'être que trop certain,
Que

Que l'avoir, dans ma poche, écrite de ſa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma diſgrace & ſa honte;
Oronte, dont j'ai crû qu'elle fuyoit les ſoins,
Et que, de mes rivaux, je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence;
Et n'eſt pas, quelque fois, ſi coupable qu'on penſe.

ALCESTE.

Monſieur, encore un coup, laiſſez moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez ſouci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos tranſports, & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'eſt à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'eſt à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de ſon cuiſant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur ſi conſtante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidéle,
C'eſt par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les ſincéres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſés, & l'aſſidu ſervice,
Dont ce cœur va vous faire un ardent ſacrifice.

ELIANTE.

Je compatis ſans doute à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez,
Mais, peut-être, le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pouvez quitter ce déſir de vengeance.
Lorſque l'injure part d'un objet plein d'appas,

On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sçait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non. L'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, & je romps avec elle;
Rien ne sçauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre; & vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE *à part.*

O Ciel! De mes transports, puis-je être ici le maître?

CELIMENE.

[*à part.*] [*à Alceste.*]
Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, & ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CELIMENE.

Voilà, certainement, des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! Ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.

Rou-

Rougissez bien plûtôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins & votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçais que, sur les vœux, on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par tout naître sans dépendance,
Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejettant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flâme applaudie,
C'est une tarhison, c'est une perfidie,
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage,
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je céde aux mouvemens d'une juste colére,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tuë;

Et que j'ai crû trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE.

Ah ! Que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre !
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts ;
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits ;
Ce billet découvert ſuffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit ?

ALCESTE.

Vous ne rougiſſez pas, en voyant cet écrit ?

CELIMENE.

Et par quelle raiſon faut-il que j'en rougiſſe ?

ALCESTE.

Quoi ! Vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le deſavouerez vous, pour n'avoir point de ſeing ?

CELIMENE.

Pourquoi deſavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, ſans demeurer confuſe
Du crime dont, vers moi, ſon ſtile vous accuſe ?

CELIMENE.

Vous étes, ſans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ? Vous bravez ainſi ce témoin convainquant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous faſſe honte ?

CELIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre eſt pour lui ?

AL-

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CELIMENE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, & qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! Le détour est bon, & l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avouë, à ce trait;
Et me voilà, par là, convaincu tout-à-fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossiéres?
Et croyez-vous les gens si privés de lumiéres?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flâme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire....

CELIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CELIMENE.

Non, je n'en veux rien faire; & dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CELIMENE.

Non, il est pour Oronte; & je veux qu'on le croye.

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joye ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est ;
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE *à part.*

Ciel! Rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi! D'un juste courroux je suis émû contr'elle,
C'est moi qui me viens plaindre, & c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur & mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche,
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

[*à Célimène.*]

Ah! Que vous sçavez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême;
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent,
Efforcez-vous ici de paroître fidéle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous étes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien sçavoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur panchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi! De mes sentimens l'obligeante assûrance,
Contre tous vos soupçons, ne prend pas ma défense?

Au-

Auprès d'un tel garant, ſont-ils de quelque poids?
N'eſt-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême,
Lorſqu'il peut ſe réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, ennemi de nos feux,
S'oppoſe fortement à de pareils aveux;
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſûrant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels ſoupçons méritent ma colére,
Et vous ne valez pas que l'on vous conſidére.
Je ſuis ſotte, & veux mal à ma ſimplicité,
De conſerver encor pour vous quelque bonté,
Je devrois autre part attacher mon eſtime,
Et vous faire un ſujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! Traîtreſſe, mon foible eſt étrange pour vous,
Vous me trompez, ſans doute, avec des mots ſi doux;
Mais il n'importe, il faut ſuivre ma deſtinée,
A votre foi mon ame eſt toute abandonnée,
Je veux voir juſqu'au bout quel ſera votre cœur,
Et ſi de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! Rien n'eſt comparable à mon amour extrême;
Et, dans l'ardeur qu'il a de ſe montrer à tous,
Il va juſqu'à former des ſouhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fuſſiez réduite en un ſort miſérable,
Que le Ciel, en naiſſant, ne vous eût donné rien,
Que vous n'euſſiez ni rang, ni naiſſance, ni bien
Afin que de mon cœur l'éclatant ſacrifice
Vous pût d'un pareil ſort réparer l'injuſtice;
Et que j'euſſe la joye & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange maniére.
Me préserve le Ciel que vous ayez matiére...
Voici Monsieur du Bois plaisamment figuré.

****

SCENE IV.

CELIMENE, ALCESTE, DU BOIS.

ALCESTE.

QUe veut cet équipage & cet air effaré?
Qu'as-tu?

DU BOIS.

Monsieur....

ALCESTE.

Hé bien?

DU BOIS.

Voici bien des mystéres.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DU BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DU BOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, & promtement.

DU BOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! Que d'amusement!
Veux-tu parler?

DU BOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! Je te casserai la tête assûrément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir & d'habit & de mine,
Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goute.

ALCESTE.

Hé bien! Quoi? Ce papier qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sçachant que je vous sers avec beaucoup de zéle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, & dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'eſt un de vos amis enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chaſſe,
Et que, d'être arrêté, le ſort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! N'a-t-il voulu te rien ſpécifier?

DU BOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je penſe,
Du fond de ce myſtére avoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne ſçais; mais j'aſpire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DU BOIS *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, Monſieur, laiſſé ſur votre table.

ALCESTE.

Je ne ſçais qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas;
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il ſemble que le ſort, quelque ſoin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, ſouffrez à mon amour,
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige....

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raisonner,
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perversité régne au siécle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! Contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon ame se repose;
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice; & je perds mon procès!
Un traître, dont on sçait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi céde à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit & tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la derniére rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,

A qui je n'ai rien fait qu'être sincére & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu, sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zéle vertueux,
La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce bois, & de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien promt le dessein où vous étes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette avanture,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, sa malice a tourné;
De ce côté déja vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt....

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque ſenſible tort qu'un tel arrêt me faſſe,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le caſſe;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la poſtérité
Comme une marque inſigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de peſter
Contre l'inquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Mais enfin, vos ſoins ſont ſuperflus.
Que pouvez-vous, Monſieur, me dire là-deſſus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuſer les horreurs de tout ce qui ſe paſſe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît,
Tout marche par cabale, & par pur intérêt;
Ce n'eſt plus que la ruſe aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre ſorte.
Mais eſt-ce une raiſon que leur peu d'équité
Pour vouloir ſe tirer de leur ſociété?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philoſophie.
C'eſt le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, ſi de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, juſtes & dociles,
La plûpart des vertus nous ſeroient inutiles,
Puiſqu'on en met l'uſage à pouvoir, ſans ennui,
Supporter dans nos droits l'injuſtice d'autrui;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde....

ALCESTE.

Je sçais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde.
En beaux raisonnemens vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le tems, & tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire,
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire,
De ce que je dirois, je ne répondrois pas ;
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Céliméne,
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'améne ;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venuë.

ALCESTE.

Non. De trop de souci je me sens l'ame émuë.
Allez-vous-en la voir, & me laissez enfin,
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Eliante à descendre.

****

SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

OUi, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine assûrance,
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pû vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et, de chez vous enfin, le bannir dès ce jour.

CELIMENE.

Mais quel ſujet ſi grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vû parler de ſon mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclairciſſemens;
Il s'agit de ſçavoir quels ſont vos ſentimens.
Choiſiſſez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma réſolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *ſortant du coin où il étoit.*

Oui, Monſieur a raiſon, Madame. Il faut choiſir;
Et ſa demande ici s'accorde à mon déſir.
Pareille ardeur me preſſe, & même ſoin m'améne,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine;
Les choſes ne ſont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monſieur, d'une flâme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monſieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de ſon cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui ſemble préférable...

ALCESTE.

Si, du moindre panchant, elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre deſormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORON-

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! Sur un pareil choix vous semblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! Votre ame balance & paroît incertaine?

CELIMENE.

Mon Dieu! Que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sçais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est si-tôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte.
Je trouve que ces mots, qui sont desobligeans,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur, de son panchant, donne assez de lumiére,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiére;
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non; un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, & plus d'incertitude.

Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je sçaurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sçais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

****

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

JE me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi?

ELIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée;
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORON-

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot, pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

****

SCENE IV.

ARSINOE, CELIMENE, ELIANTE', ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE.

MAdame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Eclaircir, avec vous, une petite affaire.

CLITANDRE *à Oronte & à Alceste.*

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous étes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOE' *à Célimène.*

Madame, vous serez surprise de ma vûë;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venuë.
Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sçauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discors,
J'ai bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaſte, écrit ce billet tendre.

ACASTE *à Oronte & à Alceſte.*

Meſſieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obſcurité,
Et je ne doute pas que ſa civilité,
A connoître ſa main, n'ait trop ſçû vous inſtruire;
Mais ceci vaut aſſez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joye, que lorſque je ne ſuis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuſte; &, ſi vous ne venez bien vîte me demander pardon de cette offenſe, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, eſt un homme qui ne ſçauroit me revenir; &, depuis que je l'ai vû, trois quarts-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pû jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...

C'eſt moi-même, Meſſieurs, ſans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtems la main, je trouve qu'il n'y a rien de ſi mince que toute ſa perſonne; & ce ſont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

[*à Alceſte.*]

A vous le dé Monſieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ſes bruſqueries, & ſon chagrin bourru; mais il eſt cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au ſonnet...

[*à Oronte.*]

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au ſonnet, qui s'eſt jetté dans le bel eſprit, & veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; & ſa proſe me fatigue autant que ſes vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours ſi bien que vous penſez ; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; & que c'eſt un merveilleux aſſaiſſonnement aux plaiſirs qu'on goûte, que la préſence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le doucereux, eſt le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il eſt extravagant de ſe perſuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raiſonnable, vos ſentimens contre les ſiens ; & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obſédée.

D'un fort beau caractére on voit là le modéle,
Madame, & vous ſçavez comment cela s'appelle.
Il ſuffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle eſt la matiére,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colére;
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour ſe conſoler, des cœurs de plus haut prix.

****

SCENE V.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi! De cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vû m'écrire!

Et votre cœur, paré de beaux ſemblans d'amour,
A tout le genre humain ſe promet tour à tour?
Allez, j'étois trop duppe, & je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faiſant vous connoître,
J'y profite d'un cœur, qu'ainſi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

[*à Alceſte.*]

Monſieur, je ne fais plus d'obſtacle à votre flâme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

****

SCENE VI.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOE', ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOE' *à Célimène.*

CErtes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne me ſçaurois taire, & me ſens emouvoir.
Voit-on des procédés qui ſoient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

[*montrant Alceſte.*]

Mais Monſieur, que chez vous fixoit votre bonheur;
Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur,
Et qui vous chériſſoit avec idolatrie,
Devroit-il. . .

ALCESTE.

Laiſſez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-deſſus;
Et ne vous chargez point de ces ſoins ſuperflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici ſa querelle,
Il n'eſt point en état de payer ce grand zéle;
Et ce n'eſt pas à vous que je pourrai ſonger,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOE'.

Hé! Croyez-vous, Monſieur, qu'on ait cette penſée,
Et que de vous avoir on ſoit tant empreſſée?
Je vous trouve un eſprit bien plein de vanité,

Si, de cette créance, il peut s'être flaté.
Le rebut de Madame est une marchandise,
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous de grace, & portez-le moins haut,
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

****

SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Célimène.*

HE' bien, je me suis tû, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je, maintenant...

CELIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en étes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; & mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai, des autres ici, méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable,
Je sçais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pû vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! Le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéïr?

[*à Eliante & à Philinte.*]

Vous

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vray, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme;
Et que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme. [*à Célimène.*]
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en sçaurai dans mon ame excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse,
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pourvû que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que, dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résoluë à me suivre.
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;
Et, dans votre désert, aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flâme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contens?

CELIMENE.

La solitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen....

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'étes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; & ce sensible outrage,
De vos indignes fers, pour jamais me dégage.

SCENE DERNIERE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Eliante.*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vû qu'en vous de la sincérité,
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers.
Je m'en sens trop indigne, & commence à connoître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin....

ELIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée.
Ma main, de se donner, n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! Cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrays contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE
MEDECIN MALGRÉ LUI,
COMEDIE.

ACTEURS.

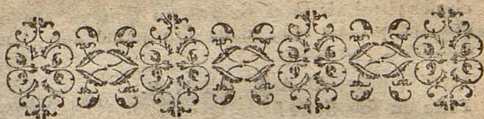
GERONTE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
LEANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mari de Martine domestique de Géronte.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALERE, domestique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, & femme de Lucas.
THIBAUT, pere de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La scéne est à la campagne.



LE MEDECIN MALGRÉ LUY.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



LE MEDECIN MALGRÉ LUI, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire; & que c'est à moi de parler, & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie; & que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh! La grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sçache, comme moi, raisonner des choses;

choses; qui ait servi six ans un fameux Médecin, & qui ait sçû, dans son jeune âge, son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudit soit l'heure & le jour, où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec-cornu de Notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi, vrayment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE.

Il est vray que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos nôces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses....

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, & que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piéce à piéce, tout ce qui est dans le logis!

SGANARELLE.

C'eſt vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté juſqu'au lit que j'avois?

SGANARELLE.

Tu t'en léveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laiſſe aucun meuble dans toute la maiſon!

SGANARELLE.

On en déménage plus aiſément.

MARTINE.

Et qui, du matin juſqu'au ſoir, ne fait que jouer & que boire!

SGANARELLE.

C'eſt pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je faſſe avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans ſur les bras...

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le ſouet. Quand j'ai bien bû & bien mangé, je veux que tout le monde ſoit ſaoul dans ma maiſon.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choſes aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes inſolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne ſçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous ſçavez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras aſſez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chére moitié, vous avez envie de me dérober quelque choſe.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traitre, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur....

SGANARELLE.

Ah! Vous en voulez donc?

[*Sganarelle prend un bâton, & bat sa femme.*]

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vray moyen de vous appaiser.

****

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOlà, holà, holà. Fi. Qu'est-ce-ci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!

MARTINE *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! J'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce-là votre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vray.

MARTINE.

Et vous êtes un sot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[*Elle lui donne un soufflet.*]

M. ROBERT *à Sganarelle.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGA-

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! C'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux; & ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

[*Il bat M. Robert, & le chasse.*]

****

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

OH çà, faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battuë?

SGANARELLE.

Cela n'eſt rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux être en colére.

SGANARELLE.

Fi, c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE.

[*bas à part.*]

Je te pardonne; mais tu le payeras

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce ſont petites choſes qui ſont de tems en tems né-

néceſſaires dans l'amitié, & cinq ou ſix coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

****

SCENE IV.

MARTINE *ſeule.*

VA, quelque mine que je faſſe, je n'oublierai pas mon reſſentiment; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je ſçais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi ſe venger d'un mari; mais c'eſt une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui ſe faſſe un peu mieux ſentir, & ce n'eſt pas contentement pour l'injure que j'ai reçûë.

****

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS *à Valere, ſans voir Martine.*

PArguenne, j'avons pris là tous deux une guéble de commiſſion, & je ne ſçais pas, moi, ce que je penſons attraper.

VALERE *à Lucas, ſans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la ſanté de ſa fille, notre maîtreſſe; & ſans doute ſon mariage, différé par ſa maladie, nous vaudra quelque récompenſe. Horace, qui eſt libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir ſur ſa perſonne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu ſçais bien que ſon pere n'a jamais voulu conſentir à le recevoir pour ſon gendre.

MAR-

MARTINE *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS *à Valere.*

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque tous les Médecins y avont perdu leur latin ?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; & souvent, en de simples lieux....

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur ; je ne sçaurois les digérer, &...

[*heurtant Valere & Lucas*]

Ah ! Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde ; & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pûsse aider ?

VALERE.

Cela se pourroit faire ; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque Médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs Médecins ont déja épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve, par fois, des gens avec des secrets admirables, de certains remédes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sçû faire, & c'est là ce que nous cherchons.

MAR-

MARTINE *bas à part.*

Ah! Que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! [*haut.*] Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies déseſpérées.

VALERE.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuſe à couper du bois.

LUCAS.

Un Médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuſe à cueillir des ſimples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non. C'eſt un homme extraordinaire, qui ſe plaît à cela, fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va vétu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient ſa ſcience renfermée, & ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Médecine.

VALERE.

C'eſt une choſe admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur ſcience.

MARTINE.

La folie de celui-ci eſt plus grande qu'on ne peut croire; car elle va par fois juſqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de ſa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il eſt Médecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduiſiez, à force de coups, à vous confeſſer à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous avons beſoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MAR-

MARTINE.

Il eſt vray; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il eſt aiſé à connoître. C'eſt un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraiſe, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vart! C'eſt donc le Médecin des parroquets?

VALERE.

Mais eſt-il bien vray qu'il ſoit auſſi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'eſt un homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſévelir, lorſqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vûë, une petite goutte de je ne ſçais quoi dans la bouche; &, dans le même inſtant, elle ſe leva de ſon lit, & ſe mit auſſitôt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & ſe briſa, ſur le pavé, la tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plûtôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il ſçait faire, & l'enfant auſſi-tôt ſe leva ſur ſes pieds, & courut jouer à la foſſette.

LU-

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la Médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! Morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE *à Lucas.*

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

****

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derriére le théatre.*

La, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le theatre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la.... Ma foi, c'est assez travaillé pour

pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

[*après avoir bû*]

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

[*Il chante.*] *Qu'ils sont doux,*
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vôs petits glou-gloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! Bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vray, & que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embrassant sa bouteille.*

Ah! Ma petite friponne, que je t'aime! Mon petit bouchon.

[*Il chante.*] *Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baisse sa voix.*]
Mais mon sort... feroit bien... des jaloux,
Si...

[*Voyant qu'on l'examine de plus près.*]

Que diable! A qui en veulent ces gens-là?

VALERE *à Lucas.*

C'est lui assûrément.

LUCAS *à Valere.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre; & Valere se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté; Lucas faisant la même chose que Valere, Sganarelle

relle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomach, avec divers gestes, qui sont un jeu de théatre.

SGANARELLE *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Hé ? Quoi ?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui, & non, selon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites ; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.
[*Il se couvre.*]

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, & nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vray, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! Monsieur....

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne sçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous sçavons les choses.

SGANARELLE.

Si vous sçavez les choses, vous sçavez que je les vends cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se moquer que....

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots ; mais, pour ceux que je fais. . . . .

VALERE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Je vous parle ſincérement, & ne ſuis pas homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, Monſieur, qu'une perſonne comme vous s'amuſe à ces groſſiéres feintes, s'abaiſſe à parler de la ſorte? Qu'un homme ſi ſçavant, un fameux Médecin comme vous étes, veuille ſe déguiſer aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

SGANARELLE *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, Monſieur, ne diſſimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne ſart de rian; je ſçavons ç'en que je ſçavons.

SGANARELLE.

Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALERE.

Pour ce que vous étes, pour un grand Médecin.

SGA-

SGANARELLE.

Médecin vous-même; je ne le ſuis point, & je ne l'ai jamais été.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Voilà ſa folie qui le tient. Monſieur, ne veuillez point nier les choſes davantage; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuſes extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc?

VALERE.

A de certaines choſes dont nous ſerions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne ſuis point Médecin, & ne ſçais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Je vois bien qu'il ſe faut ſervir du remède. Monſieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous étes.

LUCAS.

Hé, têtegué, ne lantiponez point davantage, & confeſſez à la franquette que v'ſétes Médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on ſçait?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes là? A quoi eſt-ce que ça vous ſart?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne ſuis point Médecin.

VALERE.

Vous n'étes point Médecin?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'n'étes pas Médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut bien s'y réſoudre. [*Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.*]

SGANARELLE.

Ah, ah, ah! Meſſieurs, je ſuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, Monſieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous aſſûre que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en ſis fâché franchement.

SGANARELLE.

Que diable eſt ceci, Meſſieurs ? De grace, eſt-ce pour rire, ou ſi tous deux vous extravaguez, de vouloir que je ſois Médecin ?

VALERE.

Quoi! Vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être Médecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſuis.

LUCAS.

Il n'eſt pas vray que vous ſayez Médecin ?

SGANARELLE.

[*Ils recommencent à le battre.*]

Non, la peſte m'étouffe. Ah, ah! Hé bien, Meſſieurs, oui, puiſque vous le voulez, je ſuis Médecin, je ſuis Médecin; Apoticaire encore, ſi

si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah! Voilà qui va bien, Monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE *à part.*

Ouais! Seroit-ce bien moi qui me tromperois, & serois-je devenu Médecin sans m'en être apperçû?

VALERE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous étes, & vous verrez, assûrément, que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assûré que je sois Médecin?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le sçavois.

VALERE.

Comment! Vous étes le plus habile Médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah! Ah!

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne ſçais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALERE.

Une femme étoit tenuë pour morte il y avoit ſix heures ; elle étoit prête à enſevelir, lorſqu'avec une goutte de quelque choſe, vous la fites revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peſte!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans ſe laiſſit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, & les bras caſſés ; & vous, avec je ne ſçais quel onguent, vous fites qu'auſſi-tôt il ſe relevit ſur ſes pieds, & s'en fut jouer à la foſſette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, Monſieur, vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiſſant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! Je ſuis Médecin ſans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reſſouviens. De quoi eſt-il queſtion? Où faut-il ſe tranſporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eſt queſtion d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

Il aime à rire. [*à Sganarelle.*] Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Médecin?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

[*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*]

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du Médecin.

LUCAS.

Palsanguenne, vlà un Médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

OUI, Monſieur, je crois, que vous ſerez ſatisfait; & nous vous avons amene le plus grand Médecin du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne! il faut tirer l'échelle après ce-ti-là; & tous les autres ne ſont pas daignes de li déchauſſer ſes ſouliés.

VALERE.

C'eſt un homme qui a fait des cures merveilleuſes.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il eſt un peu capricieux, comme je vous ai dit; &, par fois, il a des momens où ſon eſprit s'échape, & ne paroît pas ce qu'il eſt.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner; & l'an diroit par fois, ne v'sen déplaiſe, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il eſt toute ſcience; &, bien ſouvent, il dit des choſes tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il liſoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'eſt déjà répanduë ici; & tout le monde vient à lui.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir ; faites-le-moi vîte venir.

VALERE.

Je le vais querir.

****

SCENE II.

GERONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

PAr ma fi, Monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ont fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi ; & la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau & bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

GERONTE.

Ouais, nourrice ma mie ! Vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagere Jacquelaine ; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y feront rian que de l'iau claire ; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe & de séné, & qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Est elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler eun homme qu'elle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieu Liandre qui li touchoit au cœur ? Alle auroit été fort obéïssante ; & je m'en vas

gager

gager qu'il la prendroit li, comme alle eſt, ſi vous la li vouliais donner.

GERONTE.

Ce Léandre n'eſt pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt hériquié.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me ſemblent autant de chanſons. Il n'eſt rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lorſque l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux priéres de meſſieurs les héritiers; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorſqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il & qu'a-t-elle? Et le compere Piarre a marié ſa fille Simonette au gros Thomas pour un quarqu'é de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté ſon amiquié; & vlà que la pauvre criature en eſt devenuë jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'eſt un bel exemple pour vous, Monſieu; on n'a que ſon plaiſir en ce monde, & j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biauſſe.

GERONTE.

Peſte! Madame la nourrice, comme vous dégoiſez! Taiſez-vous, je vous prie, vous prenez trop de ſoin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phraſe qu'il dit, ſur l'épaule de Géronte.*

Morgué, tai-toi, t'es eune impartinante. Monſieu n'a que faire de tes diſcours, & il ſçait ce

qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le pere de sa fille; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

GERONTE.

Tout doux. Oh! Tout doux.

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Géronte.*

Monsieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oui; mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

****

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

MOnsieur, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GERONTE *à Sganarelle.*

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans son chapitre.... des chapeaux.

GERONTE.

Puisqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGA-

SGANARELLE.

Monſieur le Médecin, ayant appris les merveilleuſes choſes...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne ſuis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'étes pas Médecin?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GERONTE.

Tout de bon.

[*Sganarelle prend un bâton & frappe Géronte.*]

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous étes Médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GERONTE *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un Médecin goguenard.

GERONTE.

Oui; mais je l'envoyerois promener avec ſes goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monſieu, ce n'eſt que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe.

me vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

[*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous & embrasse encore la nourrice.*]

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, tréve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

[*Il continuë le même jeu.*]

LUCAS *le tirant pour la troisiéme fois.*

Ah! Vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages!

****

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

MOnsieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monsieur, avec toute la Médecine.

GERONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE *se touchant le front.*
Là dedans.

GERONTE.
Fort bien.

SGANARELLE.
Mais comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, & que je visite son sein.

[*Il s'approche de Jacqueline.*]

LUCAS *le tirant, & lui faisant faire la pirouette.*
Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.
C'est l'office du Médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.
Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.

SGANARELLE.
As-tu bien la hardiesse de t'opposer au Médecin ? Hors de là.

LUCAS.
Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*
Je te donnerai la fiévre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras, & lui faisant faire aussi la pirouette.*
Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS.
Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.
Fi le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GERONTE.
Voici ma fille.

****

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade ?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du Médecin.

GERONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE *assis entre Géronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoutante, & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorsque le Médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. [*à Lucinde.*] Hé bien, de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE *portant sa main à sa bouche, à sa tête, & sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé ? Que dites-vous ?

LUCINDE *continuant les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LU-

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage eſt-ce là ?

GERONTE.

Monſieur, c'eſt là ſa maladie. Elle eſt devenuë muëtte, ſans que juſqu'ici on en ait pû ſçavoir la cauſe, & c'eſt un accident qui a fait reculer ſon mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa guériſon, pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce ſot là, qui ne veut pas que ſa femme ſoit muëtte ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, Monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins, pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ah ! Ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppreſſe-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſçavez ?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieuſement ?

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matiére est-elle louable?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

[à Lucinde.] SGANARELLE. [à Géronte.]

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que votre fille est muëtte.

GERONTE.

Hé, oui, Monsieur, c'est là son mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, & vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille est muëtte.

GERONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pûssiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGA-

SGANARELLE.

Ariſtote, là-deſſus, dit. . . . . de fort belles choſes.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah! C'étoit un grand homme!

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit

[*levant ſon bras depuis le coude.*]

plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raiſonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de ſa langue eſt cauſé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres ſçavans, nous appellons humeurs peccantes; c'eſt-à-dire. . . . humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaiſons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant. . . pour ainſi dire. . . à. . . Entendez-vous le latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *ſe levant bruſquement.*

Vous n'entendez point le latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *avec entouſiaſme.*

Cabricias arci thuram, catalamus, ſingulariter, nominativo, hæc muſa, la muſe, *bonus, bona, bonum, Deus ſanctus, eſt ne oratio latinas? Etiam,* oui. *Quare,* pourquoi? *Quia ſubſtantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum, & caſus.*

GERONTE.

Ah! Que n'ai-je étudié?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà!

LUCAS.

Oui, ça eſt ſi biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à paſſer, du côté gauche où eſt le foye, au côté droit où eſt le cœur, il ſe trouve que le poulmon, que nous appellons en latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec, *naſmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en hebreu, *cubile*, rencontre en ſon chemin leſdites vapeurs qui rempliſſent les ventricules de l'omoplate ; & parce que leſdites vapeurs.... comprenez bien ce raiſonnement, je vous prie, & parce que leſdites vapeurs ont certaine malignité.... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui eſt cauſée.... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GERONTE.

Je le ſuis.

SGANARELLE.

Qui eſt cauſée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs..... *Oſſabandus*, *nequei*, *nequer*, *potarium*, *quipſa milus*. Voilà juſtement ce qui fait que votre fille eſt muëtte.

JACQUELINE.

Ah! Que ça eſt bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue auſſi bian penduë ?

GERONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner, ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué ; c'eſt l'endroit du foye & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont, que le cœur eſt du côté gauche, & le foye du côté droit

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, & nous faisons maintenant la Médecine d'une methode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne sçavois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'étes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GERONTE.

Assûrément; mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, & qu'on lui fasse prendre, pour reméde, quantité de pain trempé dans le vin.

GERONTE.

Pourquoi cela, Monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain mêlés ensemble, une vertu sympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela est vray. Ah le grand homme! Vîte, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

[*à Jacqueline.*] [*à Gerente*]

DOucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remédes.

JACQUELINE.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, & il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clistére dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; &, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apoticaire.

SGANARELLE.

Vous étes rétive aux remédes; mais nous sçaurons vous soumettre à la raison.

SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derriére, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GERONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GERONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*
Cela eſt-il de poids ?

GERONTE.
Oui, Monſieur.

SGANARELLE.
Je ne ſuis pas un Médecin mercenaire.

GERONTE.
Je le ſçais bien.

SGANARELLE.
L'interêt ne me gouverne point.

GERONTE.
Je n'ai pas cette penſée.

SGANARELLE *ſeul, regardant l'argent qu'il a reçû.*
Ma foi, cela ne va pas mal; &, pourvû que. ..

****

SCENE IX.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.
MOnſieur, il y a long-tems que je vous attends ; & je viens implorer votre aſſiſtance.

SGANARELLE *lui tâtant le pous.*
Voilà un pous qui eſt fort mauvais.

LEANDRE.
Je ne ſuis point malade, Monſieur; & ce n'eſt pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.
Si vous n'étes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LEANDRE.
Non. Pour vous dire la choſe en deux mots, je m'appelle Léandre qui ſuis amoureux de Lucinde que vous venez de viſiter; &, comme par la mauvaiſe humeur de ſon pere, toute ſorte d'accès m'eſt fermé auprès d'elle, je me hazar-

de

de à vous prier de vouloir servir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un stratagême que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous ? Comment ? Oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, & vouloir ravaler la dignité de Médecin à des emplois de cette nature ?

LEANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE. *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous étes un impertinent.

LEANDRE.

Hé! Monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-avisé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela; & que c'est une insolence extrême....

LEANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur.

SGANARELLE.

[*recevant la bourse.*]

De vouloir m'employer.... Je ne parle pas pour vous, car vous étes honnête homme, & je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas; & je vous avouë que cela me met en colére.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

LE-

LEANDRE.

Vous sçaurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les Médecins ont raisonné là-dessus comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foye; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle sera à vous.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

IL me ſemble que je ne ſuis pas mal ainſi, pour un Apoticaire; &, comme le pere ne m'a guéres vû, ce changement d'habit & de perruque eſt aſſez capable, je crois, de me déguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je ſouhaiterois, ſeroit de ſçavoir cinq ou ſix grands mots de Médecine, pour parer mon diſcours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas néceſſaire; il ſuffit de l'habit, & je n'en ſçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi j'entends rien en Médecine. Vous étes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE.

Quoi? Vous n'étes pas effectivement....

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'on fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être ſi ſçavant que cela; & toutes mes études n'ont été que juſqu'en ſixiéme. Je ne ſçais point ſur quoi cette imagination leur eſt venuë; mais,

quand j'ai vû qu'à toute force ils vouloient que je fusse Médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est répanduë, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, & nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévûës ne sont point pour nous; & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde; jamais on n'en voit se plaindre du Médecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il est vray que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matiére.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. [*à Léandre.*] Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

****

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

MOnsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a pour nom Parette, eſt dans un lit malade il y a ſix mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y faſſe?

THIBAUT.

Je voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi eſt-ce qu'elle eſt malade?

THIBAUT.

Alle eſt malade d'hypocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'hypocriſie?

THIBAUT.

Oui, c'eſt-à-dire, qu'alle eſt enflée par tout, & l'an dit que c'eſt quantité de ſérioſités qu'alle a dans le corps, & que ſon foye, ſon ventre, ou ſa rate, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du ſang, ne fait plus que de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fiévre quotiguenne, avec des laſſitudes & des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans ſa gorge des fleumes qui ſont tout prêts à l'étouffer; & par fois il li prend des ſincoles & des converſions, que je crayons qu'alle eſt paſſée. J'avons dans notre village un apoticaire, révérence parler, qui li a donné je ne ſçais combien d'hiſtoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaiſe, en apoſtumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin ametile; mais j'ai-ſ- eu peur franchement

que ça l'envoyît à *patres*, & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne sçais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mere est malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque reméde.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fiévre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il lui prend par fois des sincopes & des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

PERRIN.

Hé oui, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un reméde?

PERRIN.

Oui, Monsieu.

SGANARELLE.

Un reméde pour la guérir?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PER-

PERRIN.

Du fromage, Monsieu ?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, & des perles, & quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés; & j'allons li faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

****

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE.
LUCAS, dans le fond du théatre.

SGANARELLE.

VOici la belle nourrice. Ah ? Nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre ; & votre vûë est la rhubarbe, la casse, & le séne, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monsieu le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez !

JACQUELINE.

Que vlez-vous, Monſieu? C'eſt pour la pénitence de mes fautes; & là où la chévre eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment? Un ruſtre comme cela? Un homme qui vous obſerve toujours, & ne veut pas que perſonne vous parle?

JACQUELINE.

Hélas! Vous n'avez rien vû encore; & ce n'eſt qu'un petit échantillon de ſa mauvaiſe himeur

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible, & qu'un homme ait l'ame aſſez baſſe pour maltraiter une perſonne comme vous? Ah! Que j'en ſçais, belle nourrice, & qui ne ſont pas loin d'ici, qui ſe tiendroient heureux de baiſer ſeulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une perſonne ſi bien faite, ſoit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un ſtupide, un ſôt... Pardonnez-moi, nourrice, ſi je parle ainſi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, Monſieu, je ſçais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, ſans doute, nourrice, il les mérite; & il mériteroit encore que vous lui miſſiez quelque choſe ſur la tête, pour le punir des ſoupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il eſt bien vray que, ſi je n'avois devant les yeux que ſon intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange choſe.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'eſt un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; &, ſi j'étois

tois aſſez heureux, belle nourrice, pour être choiſi pour... *Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embraſſer Jacqueline, Lucas paſſe ſa tête par deſſous, & ſe met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & ſortent chacun de leur côté.*

****

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

HOlà, Lucas, n'as-tu point vû ici notre Médecin?

LUCAS.

Et oui de par tous les diantres, je l'ai vû & ma femme auſſi.

GERONTE.

Où eſt-ce donc qu'il peut être?

LUCAS.

Je ne ſçais; mais je voudrois qu'il fût à tous les diables.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

****

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

AH! Monſieu, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amuſé dans votre cour à expulſer le ſuperflu de la boiſſon. Comment ſe porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal, depuis votre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'eſt ſigne qu'il opére.

GERONTE.

Ouï; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remédes qui ſe moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Leandre.*

Quî eſt cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE *faiſant des ſignes avec la main, pour montrer que c'eſt un Apoticaire.*

C'eſt...

GERONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura beſoin.

****

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

MOnſieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

[*à Léandre.*]

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monſieur l'Apoticaire, tâter un peu ſon pous, afin que je raiſonne tantôt avec vous de ſa maladie.

[Sga-

[*Sganarelle tire Geronte dans un coin du théatre, & lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.*]

Monsieur, c'est une grande & subtile question, entre les Docteurs, de sçavoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; & moi je disque oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, & comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE *à Léandre.*

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GERONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remède! O admirable Médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse! & que puis-je faire pour vous, après un tel service?

SGANARELLE *se promenant sur le théatre & s'éventant avec son chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, & que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GERONTE.

Quoi ! . . .

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si. . .

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je. . .

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais. . .

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GERONTE.

J'ai. . .

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il. . .

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La. . .

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais. . .

LUCINDE.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GERONTE.

Ah! Quelle impétuosité de paroles! Il n'y a

pas

[*à Sganarelle.*]
pas moyen d'y résister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muëtte.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GERONTE.

[*à Lucinde.*]
Je vous remercie. Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne g gneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE *à Geronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient; & je sçais le remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remédes pour tout; & notre Apoticaire nous servira pour cette cure. [*à Léandre.*] Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, & qu'il est nécessaire de trouver promtement un remede à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilulles.

Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce reméde; mais, comme vous étes habile homme dans votre métier, c'eſt à vous de l'y réſoudre, & de lui faire avaler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs tandis que j'entretiendrai ici ſon pere; mais, ſur tout, ne perdez point de tems. Au reméde, vîte, au reméde ſpécifique.

****

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire! Il me ſemble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont drogues dont on ſe ſert dans les néceſſités urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais vû une inſolence pareille à la ſienne?

SGANARELLE.

Les filles ſont quelquefois un peu têtuës.

GERONTE.

Vous ne ſçauriez croire comme elle eſt affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du ſang fait cela dans les jeunes eſprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai ſçû tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait ſagement.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vûs.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GERONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un sot, & vous sçavez des rubriques qu'il ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

****

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palsanguenne, Monsieu, veci bian du tint tamarre; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apoticaire; &

vlà monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le Médecin, vous serez pendu; ne bougez de-là seulement.

****

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notte maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, est-il bien vray qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGA-

SGANARELLE.

Retire-toi de-là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.]

Ah!

****

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

LE Commissaire viendra bientôt; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je?

****

SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

LEANDRE.

MOnsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure, de

vlà monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le Médecin, vous serez pendu; ne bougez de-là seulement.

****

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notte maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, est-il bien vray qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGA-

SGANARELLE.

Retire-toi de-là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.]

Ah!

****

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

Le Commissaire viendra bientôt; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas! Cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je?

****

SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure, de

de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle eſt mort, & que je ſuis héritier de tous ſes biens.

GERONTE.

Monſieur, votre vertu m'eſt tout-à-fait conſidérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE *à part.*

La Médecine l'a échapé belle.

MARTINE.

Puiſque tu ne ſeras point pendu, rends-moi grace d'être Médecin; car c'eſt moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui? C'eſt toi qui m'as procuré je ne ſçais combien de coups de bâton?

LEANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en eſt trop beau, pour en garder du reſſentiment.

SGANARELLE.

[*à Martine.*]

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as elevé; mais prépare-toi déſormais à vivre dans un grand reſpect avec un homme de ma conſéquence, & ſonge que la colére d'un Médecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.



ME-

MELICERTE,

PASTORALE HEROIQUE.

ACTEURS.

MÉLICERTE, bergere.
DAPHNÉ, bergere.
EROXENE, bergere.
MIRTIL, amant de Mélicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TIRENE, amant d'Eroxene.
LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtil.
CORINE, confidente de Mélicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte.

La scene est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.



MÉLICERTE.

J. Punt delin. et fecit, 1739.



MELICERTE, PASTORALE HE'ROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE', EROXENE, ACANTE, TIRENE.

ACANTE.

AH! Charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène.

DAPHNE'.

Acante, laiſſe-moi.

EROXENE.

Ne me ſui point, Tirène.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chaſſes-tu?

TIRENE *à Eroxène.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirène.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne ceſſeras-tu point cette rigueur mortelle?

TI-

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne cessèras-tu point de m'être si fâcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux.
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sçache d'où, pour moi, procéde tant de haine.

*** **

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE.

EROXENE.

Acante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?

DAPHNÉ.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;

D'où

D'où vient que, ſans pitié, tu vois couler ſes larmes ?

EROXENE.

Puiſque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raiſon te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE'.

Pour tous les ſoins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maître de mon cœur.

DAPHNE'.

Puis-je ſçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtére.

DAPHNE'.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton déſir ;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, juſqu'au moindre trait, lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et, payer ton ſecret en pareille monnoye.
J'ai, de la main auſſi de ce Peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE'.

La boëte que le peintre a fait faire pour moi,
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je vois.

EROXENE.

Il eſt vray, l'une à l'autre entiérement reſſemble ;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNE'.

Faiſons en même tems, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

ERO-

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vray; je ne sçais comme j'ai fait la chose.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même chose que moi.

DAPHNE'.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vray moyen de ne se point méprendre.

DAPHNE'.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNE'.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE'.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que, pour son sort, son mérite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assûrer son cœur.

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNE'.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a dequoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tint heureuse,
Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNE'.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui;
Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

DAPHNE'.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du sein, arracher cet amour.
Nos ames, dans leurs vœux, sont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;
Et puisqu'en même tems, pour le même sujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;
Et courons nous ouvrir ensemble à Licarsis,
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte;

Et

Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux;
Mais enfin, j'y ſouſcris, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le myſtére,
Et conſentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par ſon choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit. Je vois Licarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

****

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarſis.*

Di-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! Que vous me preſſez!
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage!
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je me veux mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et jouïr quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriére.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne maniére,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous déſirez.

MOP-

MOPSE.

La peste soit du fat! Laissons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pése, il veut s'en décharger;
Et, ne l'écouter pas, est le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi? Vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien,
Je ne dirai donc mot, & vous ne sçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne sçaurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vûë,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien sçavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.
Ce ne sont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête,
Ils surprennent la vûë; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et, d'une stade loin, il sent son grand Monarque;

Dans toute sa personne, il a je ne sçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui confusions plaisantes;
Et l'on diroit d'un tàs de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de si beau sous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle, est une gueuserie.
Mais, puisque, sur le fier, vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

****

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul.*

C'Est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils sont les benêts & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

EROXENE.

Cérés tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah! Licarsis, nos voeux à même but aspirent.

EROXENE.

C'eſt pour le même objet que nos deux cœurs
ſoupirent.

DAPHNE'.

Et l'amour, cet enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE'.

Pour ce bien ſeul, nous pouſſons des ſoupirs.

LICARSIS.

Je ſuis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos déſirs.

DAPHNE'.

C'eſt un peu librement exprimer ſa penſée.

LICARSIS.

Pourquoi ?

EROXENE.

La bienſéance y ſemble un peu bleſſée.

LICARSIS.

Ah! Point.

DAPHNE'.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, ſans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permiſe,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autoriſe.

LICARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flater ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie ici.

DAPHNE'.

Enfin, tout notre bien eſt en votre puiſſance.

EROXENE.
C'eſt de vous que dépend notre unique eſpérance.
DAPHNE'.
Trouverons-nous en vous quelques difficultés?
LICARSIS.
Ah!
EROXENE.
Nos vœux, dites-moi, feront-ils rejettés?
LICARSIS.
Non, j'ai reçû du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; & je me ſens, comme elle,
Pour les déſirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne ſuis point homme à garder de fierté.
DAPHNE'.
Accordez donc Mirtil à notre amoureux zéle.
EROXENE.
Et ſouffrez que ſon choix régle notre querelle.
LICARSIS.
Mirtil?
DAPHNE'.
Oui. C'eſt Mirtil que, de vous, nous voulons.
EROXENE.
De qui penſez-vous donc qu'ici nous vous parlons?
LICARSIS.
Je ne ſçais; mais Mirtil n'eſt guéres dans un âge
Qui ſoit propre à ranger au joug du mariage.
DAPHNE'.
Son mérite naiſſant peut frapper d'autres yeux;
Et l'on veut s'engager un bien ſi précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.
EROXENE.
Comme, par ſon eſprit & ſes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flâme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ſes vœux ſur ſon mérite extrême.
LI-

LICARSIS.

Il est vray qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint deja d'un peu d'amour ;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'est offerte,
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer ; & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.
Mais, pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits désirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin, nous désirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher sa fortune à notre destinée.

EROXENE.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assûrer de loin l'empire de son cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sçauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre ; & ce m'est trop de gloire,
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'éxécute,
Je consens que son choix régle votre dispute,
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.

C'eſt toujours même ſang, & preſque même choſe.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le diſpoſe,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;
Et voilà ſes amours & ſon attachement.

****

SCENE V.

EROXENE, DAPHNE' & LICARSIS dans le fond du théatre, MIRTIL.

MIRTIL *ſe croyant ſeul, & tenant un moineau dans une cage.*

INnocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre deſtin eſt glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baiſera, vous prenant dans ſa main;
Et, de vous mettre en ſon ſein,
Elle vous fera la grace.
Eſt-il un ſort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laiſſons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre choſe ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'eſt toi que l'on veut qui choiſiſſe des deux.

MIRTIL.

Ces Nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux, tu peux en choiſir une.
Voi quel eſt ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'eſt offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive ; & que, ſans ſe confondre,
A l'honneur qu'elles font, on ſonge à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui régne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et, de vos qualités, les merveilles écloſes,
Font que nous renverſons ici l'ordre des choſes.

DAPHNÉ.

Nous vous laiſſons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Conſulter, ſur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les ſuffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'éclat me ſurprend ;
Mais cet honneur pour moi, je l'avouë, eſt trop grand.
A vos rares bontés, il faut que je m'oppoſe,
Pour mériter ce ſort, je ſuis trop peu de choſe;
Et je ſerois fâché, quels qu'en ſoient les appas.
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos déſirs, quoi qu'on en puiſſe croire ;
Et ne vous chargez point du ſoin de notre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne deſcendez point dans ces humilités,
Et laiſſez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'eſt offert s'oppoſe à votre attente,
Et peut ſeul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choiſir de deux grandes beautés,
Egales en naiſſance & rares qualités ?
Rejetter l'une ou l'autre eſt un crime effroyable;
Et n'en choiſir aucune eſt bien plus raiſonnable.

EROXENE.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'est ceci? Qui l'eût pû présumer?
Et sçavez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MIRTIL.

Sans sçavoir ce que c'est, mon cœur a sçû le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'est pas nécessaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéïssance.

MIRTIL.

Oui, lorsque d'obéïr il est en sa puissance.

LICARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continuë.

MIRTIL.

La défense, j'ai peur, sera trop tard venuë.

LICARSIS.

Quoi! Les peres n'ont pas des droits supérieurs?

MIRTIL.

Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point
les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux.... Paix, petit sot. Cette philosophie
Me....

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah, ah! Je vous ferai sentir que je suis pere.

DAPHNÉ.

Traitons, de grace, ici les choses sans colére.

EROXENE.

Peut-on sçavoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait son amant?

MIRTIL.

Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ses qualités aux nôtres?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle & de nous est assez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point
de mal.
Daignez considérer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute
l'offense.
Il est vray, d'elle à vous, je sçais la différence;
Mais, par sa destinée, on se trouve enchaîné,
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné

Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH ! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licarsis qu'elle tient la nouvelle ?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont sçû toucher d'amour Eroxène & Daphné ?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Q'ensemble elles en ont déjà fait la demande ?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ?
Ah ! Que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche !

CORINE.

Mais quoi ? Que voulez-vous ? C'est là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarsis reçoit-il cette affaire ?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui sçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas ! tu me perces le cœur ?

CORINE.

Comment ?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,

Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINE.

Mais quoi! Je vous réponds, & dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah! Tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais, dis, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne sçais.

MELICERTE.

Et c'est là ce qu'il falloit sçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne sçais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en, laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

****

SCENE II.

MELICERTE *seule*.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Bélise avoit sçû trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée,
Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs,
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenuë;

Et,

Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vuë,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point; & votre complaiſance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance.
Dans ce naiſſant amour qui flatoit vos déſirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaiſirs;
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont, en ce triſte jour, le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il ſe peut, notre douleur couverte.
Voici...

****

SCENE III.

MIRTIL, MELICERTE.

MIRTIL.

J'Ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit priſonnier que je garde pour vous,
Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
C'eſt un jeune moineau, qu'avec un ſoin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiſer moi-même.
Le préſent n'eſt pas grand; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que ſur les volontés.
C'eſt le cœur qui fait tout, & jamais la richeſſe
Des préſens que... Mais, Ciel! D'où vient cette triſteſſe?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel ſombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? Et ce morne ſilence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez. De quel ennui reſſentez-vous les coups?
Qu'eſt-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'eſt rien.

MIRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.

Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! Ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MELICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai sçû que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène & Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse
De n'avoir pû, Mirtil, le sçavoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi
Qui les rend, dans leurs voeux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puisse accepter une autre main offerte?
Hé! Que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte!
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas!
Si vous étes si prête à ne le croire pas!

MELICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient, de part & d'autre, égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit pérférer;
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah! Leur rang de mon cœur ne viendra point
à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit; &, dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre,
couronne;
Et, des Rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincére & pure.
Et, pouvoir en douter, est me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point é-
branlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer
qu'elles;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chére,
Pour préférer à tout une simple bergére.

MIRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous
étes. . . .

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MIRTIL.

Quoi! Faut-il des sermens appeller le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,

Qu'on

Qu'on me tuera plûtôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;
Et souffrez que ma bouche, avec raviſſement,
Sur cette belle main, en ſigne le ſerment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Eſt-il rien.... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

****

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel ſort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peſte, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous ſçavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce ſçavant qu'Athènes exila,
Dans ſa philoſophie appris ces choſes-là?
Et vous, qui lui donnez de ſi douce maniére
Votre main à baiſer, la gentille bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainſi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! Quittez de ces mots l'outrageante baſſeſſe,
Et ne m'accablez point d'un diſcours qui la bleſſe.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MIRTIL.

Je ne ſouffrirai point que vous la maltraitiez.
A du reſpect pour vous la naiſſance m'engage;
Mais je ſçaurai, ſur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteſte le Ciel que, ſi, contre mes vœux,

Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein, vous chercher un ſupplice;
Et, par mon ſang verſé, lui marquer, promptement,
L'éclatant deſaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon deſſein ſoit de ſéduire ſon ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille ici ſe défendre
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre,
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puiſſe aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
Et, pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets ici d'éviter ſa préſence,
De faire place au choix où vous vous réſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

****

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

HE bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle ſouhaite;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouiſſez,
Que vous ſerez trompé dans ce que vous penſez;
Et qu'avec tous vos ſoins, toute votre puiſſance,
Vous ne gagnerez rien ſur ma perſévérance.

LICARSIS.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
Eſt-ce de la façon que l'on me doit parler?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il eſt vray, mon tranſport n'eſt pas ſage.

Pour

Pour rentrer au devoir, je change de langage;
Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçû de vous;
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas, insupportable?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
Sans ses divins appas, rien ne m'est précieux,
Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie;
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendart?
Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge!
J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

MIRTIL *se jettant aux genoux de Licarsis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéïr.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Léve-toi.

MIRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs!

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner la main?

LICARSIS.

Oui; léve-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! Que pour ses enfans un pere a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous desobéir,
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! Nature, nature!
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa niéce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! Que ne dois-je point à vos rares bontés!

[*seul.*]

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCE-

****

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

AH! Mirtil, vous avez du Ciel reçû des charmes,
Qui nous ont préparé des matiéres de larmes ;
Et leur naiſſant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons, nous enléve les cœurs.

TIRENE.

Peut-on ſçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles ?
Et ſur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont ſe voit foudroyé tout l'eſpoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel ſort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner ſi long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flâme,
La belle Mélicerte a captivé mon ame.
Auprès de cet objet, mon ſort eſt aſſez doux,
Pour ne pas conſentir à rien prendre ſur vous ;
Et, ſi vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Mirtil, ſe peut-il que deux triſtes amans. . .

TIRENE.

Eſt-il vray que le Ciel ſenſible à nos tourmens.......

MIRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me ſuis excuſé de ce choix plein de gloire ;

J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

A C A N T E *à Tirène.*

Ah! Que cette avanture est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

T I R E N E *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

****

SCENE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE, TIRENE.

N I C A N D R E.

Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

M I R T I L.

Comment?

N I C A N D R E.

En diligence, elle est par-tout cherchée.

M I R T I L.

Et pourquoi?

N I C A N D R E.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté;
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

M I R T I L.

O Ciel! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

N I C A N D R E.

Ce sont des incidens grands & mystérieux.
Oui, le Roy vient chercher Mélicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere...
Mais je me suis chargé de la chercher par-tout,
Vous sçaurez tout cela tantôt, de bout en bout.

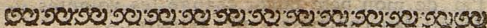
M I R T I L.

Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre.

A C A N T E.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.



AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisiéme entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2. Décembre 1666. dans le château de saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espéce d'impromptu mêlé de scénes récitées, & de scénes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet. Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Moliere, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités. Comme cette derniere piéce n'a jamais été imprimée dans le recueil des œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complette, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scénes, avec les paroles qui se chantoient.



PASTORALE
COMIQUE.

AC.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergére.

LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filéne.

UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, dansans.

MAGICIENS, chantans.

DEMONS, dansans.

PAYSANS.

UNE EGYPTIENNE, chantante & dansante.

EGYPTIENS, dansans.

La scéne est en Thessalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.



PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS chantans & dansans, DEMONS.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six démons qui se joignent à eux. Trois magiciens sortent aussi de dessous terre.*]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DEesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN *seul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus malfaits,

Répand, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[Les ſix démons danſans habillent Lycas d'une manière ridicule & bizarre.]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTRE'E DE BALLET.

[Les magiciens & les démons continuent leurs danſes, tandis que les trois magiciens chantans continuent à ſe moquer de Lycas.]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il eſt joli,
Gentil, poli!
Qu'il eſt joli! Qu'il eſt joli!
Eſt-il des yeux qu'il ne raviſſe!
Il paſſe en beauté feu Narciſſe,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il eſt joli,
Gentil, poli!

Qu'il

Qu'il eſt joli! Qu'il eſt joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

[*Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens danſans diſparoiſſent.*]

****

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *ſans voir Lycas, chante.*

PAiſſez, cheres brebis, les herbettes naiſſantes,
Ces près & ces ruiſſeaux ont de quoi vous charmer;
Mais, ſi vous déſirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *ſans voir Filéne.*

[*Ce paſteur voulant faire des vers pour ſa maîtreſſe, prononce le nom d'Iris aſſez haut, pour que Filéne l'entende.*]

FILENE *à Lycas*

Eſt-ce toi que j'entends, téméraire? Eſt-ce-toi,
Qui nommes la beauté qui me tient ſous ſa loi?

LYCAS.

Oui, c'eſt moi; oui, c'eſt moi.

FILENE.

Oſes-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon ame;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

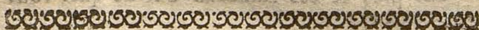
Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,
Il suffit que j'en ai juré;
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

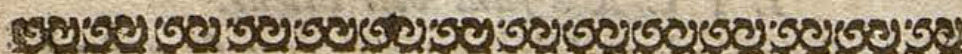
LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.



SCENE IV.

IRIS, LYCAS.



SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filéne.



SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.



SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

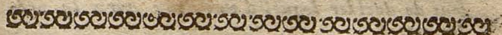
ARrête, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

[*Lycas hésite à se battre.*]

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.



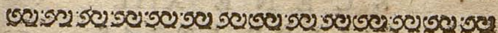
SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les paysans viennent pour séparer Filéne & Lycas.*]

IV. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux pasteurs, & dansent en se battant.*]



SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

[*Coridon, par ses discours, trouve moyen d'appaiser la querelle des paysans.*]

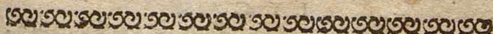
V. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les paysans réconciliés dansent ensemble.*]



SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.



SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filéne, amans de la bergére, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE *à Iris.*

N'Attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez ;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

[*La bergere décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

HElas! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O Ciel!

LYCAS *chante.*

O sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perseverance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux ;

LYCAS.

Tant de ſoins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mépris ſont traités en ce jour!
Ah! Cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tigreſſe.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Inſenſible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéïr.

FILENE *tirant ſon javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant ſon javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finiſſons notre peine.

LYCAS.

Pouſſe.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puiſque même malheur aujourd'hui nous aſſemble,
Allons, partons enſemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH! Quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté!
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous eſt favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté,
Ah! Quelle folie!

SCENE DERNIERE.

UNE EGYPTIENNE, EGYPTIENS danſans.

L'EGYPTIENNE.

D'Un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur;

Ah! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre des gnacares, danfent avec l'égyptienne, aux chanfons qu'elle chante.*]

L'EGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Ufons bien des momens précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne fçaurions, vous & moi, faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre fa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons y l'un & l'autre empreffés;
Du plaifir faifons notre affaire,
Des chagrins fongeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend affez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre fa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.



NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT, *Chantoient & Dansoient dans la Pastorale.*

Iris, *Mademoiselle de Brie.*

Lycas, *le Sieur Moliere.*

Filene, *le Sieur Estival.*

Coridon, *le Sieur la Grange.*

Un Berger, *le Sieur Blondel.*

Un Pâtre, *le Sieur Châteauneuf.*

Magiciens dansans, *les Sieurs la Pierre, Favier.*

Magiciens chantans, *les Sieurs le Gros, Don, Gaye.*

Démons dansans, *les Sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

Paysans, *les Sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.*

Egyptienne dansante & chantante, *le Sieur Noblet l'aîné.*

Egyptiens dansans.

Quatre jouant de la guittare, *les Sieurs Lulli, Beauchamp, Chicanneau, Vaignart.*

Quatre jouant des Castagnettes, *les Sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald.*

Quatre jouant des gnacares, *les Sieurs la Mare, des Airs second, du Feu, Pesan.*



LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DOM PE'DRE, gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, gentilhomme François, amant d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de Dom Pédre.

CLIMENE, sœur d'Adraste.

UN SENATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES & MAURESQUES dansans.

La scene est à Messine, dans une place publique.



L'AMOUR PEINTRE.

J. Punt delin. et fecit, 1740.



LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE, COMEDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

IL fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être reglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS portant chacun un flambeau, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali ?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit ? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte, & la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sçavoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler ; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vray qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage ? Et que sçais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre ?

HA-

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre maniére.

ADRASTE.

As-tu-la tes musiciens.

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fai les approcher. [*seul.*] Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

****

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

LEs voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantérent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monsieur, c'est du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous sçavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de

pas-

passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce réverie.

HALI.

Je vois bien que vous étes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scene d'une petite comédie que je leur ai vû essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; & là-dessus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scene; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumiéres.

FRAGMENT DE COMEDIE,

Chanté & accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *représentant Philéne.*

Si, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous sçaurez l'excès de mes peines secrettes,
Tout rochers que vous étes,
Vous en serez touchés.

II. MU-

II. MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.
Ah! Mon cher Philéne.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climéne.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer;
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer?

****

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *représentant un pâtre.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les ames bien saines
Ne se payent de rigueur;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse;
A leur vouer ma tendresse,
Je mets mon plus doux souci;
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHI-

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi.

HALI.

Monsieur, je viens d'ouir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

****

SCENE IV.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; &, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

[*D. Pédre est derriére eux qui les écoute.*]

ADRASTE.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! Si nous le tenions ici, que je prendrois de joye à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADRAS-

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruſe, pour attraper notre brutal. J'y ſuis trop engagé, pour en avoir le démenti; &, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monſieur, je ne ſçais pas ce que cela veut dire, mais la porte eſt ouverte; &, ſi vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[*D. Pédre ſe retire ſur ſa porte.*]

ADRASTE.

Oui, fai; mais ſans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Iſidore!

D. PEDRE *donnant un ſoufflet à Hali.*

Qui va là?

HALI *rendant le ſoufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Franciſque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promtement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piſtolets, mes mouſquetons, mes fuſils. Vîte, dépechez. Allons, tuë, point de quartier.

SCENE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

JE n'entends remuer perſonne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ay eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſçavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayerai tant de toutes les maniéres, que quelque choſe enfin nous pourra réuſſir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne ſçais pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi matin. Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'eſt guéres pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PE-

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû ſe paſſer, je crois, de ma préſence ; & vous pouviez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui ; mais je ſuis bien aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſûrer un peu contre les ſoins des ſurveillans ; &, cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vray. La muſique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela ſe faiſoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade ?

ISIDORE.

Non pas ; mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée ?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin ?

ISIDORE.

Assûrément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, & l'on n'en voit point de si fiére, qui ne s'applaudisse en son cœur, des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sçais pas pourquoi cela; &, si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! Jaloux de ces choses là?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, &, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me

me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? Vous prenez un mauvais parti, & la possession d'un cœur est fort mal assûrée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avouë, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires; & l'on ne tarde guéres à profiter du chagrin, & de la colére que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; & il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous étes aujourd'hui dans une humeur deſobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faiſant pluſieurs révérences à D. Pédre.

D. PEDRE.

TRéve aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI *ſe mettant entre D. Pédre & Iſidore.*

[*Il ſe tourne devers Iſidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pédre; & lui fait des ſignes pour lui faire connoître le deſſein de ſon maître.*]

Signor (avec la permiſſion de la ſignore) je vous dirai (avec la permiſſion de la ſignore) que je viens vous trouver (avec la permiſſion de la ſignore) pour vous prier (avec la permiſſion de la ſignore) de vouloir bien (avec la permiſſion de la ſignore)...

D. PEDRE.

Avec la permiſſion de la ſignore, paſſez un peu de ce côté.

[*D. Pédre ſe met entre Hali & Iſidore.*]

HALI.

Signor, je ſuis un virtuoſe.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais comme e me mêle un peu de muſique & de danſe, 'ai inſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien

bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; &, comme je sçais que vous étes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

****

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Isidore.*

D'Un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle ;
Mais, d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Danse des esclaves.*]

L'ESCLAVE *à Isidore.*

C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire;
Mais, si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bien-tôt se rire
De tous les soins du jaloux.

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les esclaves recommencent leurs danses.*]

D. PEDRE *chante.*

Sçavez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si, si non andara,
Andara, andara,
O ti bastonara.

[*à Isidore.*]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici,

ici, j'ai changé de penſée; & puis, le tems ſe [*à Hali qui paroît encore.*] couvre un peu. Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand déſir que de lui montrer ſon amour; &, ſi elle y conſent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle ſera à nous.

D. PEDRE.

Laiſſe-moi faire, je t'attraperai ſans courir.

HALI.

C'eſt nous qui vous attraperons. Elle ſera notre femme, la choſe eſt réſoluë.

[*ſeul*]

Il faut que j'y périſſe, ou que j'en vienne à bout.

****

SCENE IX.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

HE bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne; &, comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoye à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sçais que, de tout tems, je me suis plû à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sçache rien faire; ainsi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; &, pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCE-

SCENE X.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

QUe cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

JE vous envoye, au lieu de moi, pour le portrait que vous sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait acheté de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, sur tout, de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenseroit, & qui ne fait les choses que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur françois, c'est une grande grace que vous me voulez faire; & je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

****

SCENE XI.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE *à Isidore.*

VOici un gentilhomme que Damon nous envoye, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.

[*à Adraste qui embrasse Isidore, en la saluant.*]

Holà, seigneur françois, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la maniére de France.

D. PEDRE.

La maniére de France est bonne pour vos femmes; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familiére.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me surprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en sçaura couvrir les défauts.

ADRAS-

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoique vous en diſiez, ne....

D. PEDRE.

Finiſſons cela, de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

[*On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.*]

ISIDORE *à Adraſte.*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûës favorables de la lumiére que nous cherchons.

ISIDORE *s'aſſéyant.*

Suis-je bien ainſi?

ADRASTE *aſſis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainſi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroiſſe. Ceci un peu plus découvert.

[*Il découvre un peu plus ſa gorge.*]

Bon, là. Un peu davantage; encore tant ſoit peu.

D. PEDRE *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. [*La faisant tourner un peu devers lui.*] Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, sur-tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court risque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me femble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lû, je ne fçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtreffe d'Alexandre d'une merveilleufe beauté, & qu'il en devint, la peignant, fi éperduement amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de forte qu'Alexandre, par générofité, lui céda l'objet de fes vœux. [*à D. Pédre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Appelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

ISIDORE *à D. Pédre.*

Tout cela fent la nation, & toujours Meffieurs les François ont un fonds de galanterie qui fe répand par tout.

ADRASTE.

On ne fe trompe guéres à ces fortes de chofes, & vous avez l'efprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle fource partent les chofes qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre feroit ici, & que ce feroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de fi beau que ce que je vois maintenant, & que....

D. PEDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me femble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il eft befoin dans ces chofes d'un peu de converfation, pour réveiller l'efprit, & tenir les vifages dans la gayeté néceffaire aux perfonnes que l'on veut peindre.

SCENE XII.

HALI vêtu en Espagnol, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

QUe veut dire cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir ?

HALI *à D. Pédre.*

J'entre ici librement ; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gilles d'Avalos ; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matiéres il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE *à Dom Pédre, qui le surprend parlant bas à Isidore.*

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI *tirant Dom Pédre pour l'éloigner d'Adraste & d'Isidore.*

Seigneur, j'ai reçû un soufflet. Vous sçavez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la jouë. J'ai ce souf-

ſoufflet fort ſur le cœur; & je ſuis dans l'incertitude, ſi, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire aſſaſſiner.

D. PEDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus ſûr & le plus court chemin. Quel eſt votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraſte.*]

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que Dom Pédre & Hali parlent bas enſemble.*

Oui, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſçais ſi vous dites vray; mais vous perſuadez.

ADRASTE.

Mais, vous perſuadai-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me réſoudre.

ADRASTE.

Ah ! Quand on aime bien, on se résout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le tems ?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon sentiment, & je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçû quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil ; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE *à Isidore.*

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages...

[*à D. Pédre appercevant Adraste, qui parle de près à Isidore.*]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton ; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

[*à D. Pédre qui veut voir le portrait.*]

Non, ne regardez rien encore ; faites serrer ce-

[*à Isidore.*]

la, je vous prie ; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un esprit gay, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCE-

SCENE XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

QU'en dites-vous ? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde ; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçavent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs ; & l'on n'est point bien aise de voir, sous sa moustache, cajoler hardiment sa femme, ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCENE XIV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH! Seigneur Cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable ; & passe, dans ses mouvemens, tout ce qu'on peut

peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée ; & , pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, ſeigneur Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde lui montrant Iſidore.*

Entrez là dedans, avec elle ; & n'appréhendez rien.



SCENE XV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HE quoi ! Seigneur, c'eſt vous ? Tant de jalouſie pour un françois ! Je penſois qu'il n'y eût que nous qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choſes qu'ils font ; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le ſommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame croit avoir trouvé chez vous un aſſûré refuge ; mais vous étes trop raiſonnable , pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah ! De grace, arrêtez. L'offenſe eſt trop petite, pour un courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne ; &, ſur de pareilles matiéres, ce qui n'eſt qu'une bagatelle, devient fort criminel , lorſqu'il eſt défendu.

D. PE-

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein; & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi! Vous prenez ſon parti, vous qui étes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes?

D. PEDRE.

Oui, je prends ſon parti; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colére, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

****

SCENE XVI.

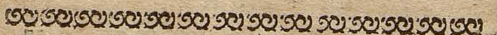
ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE dans un coin du théatre.

D. PEDRE *à Zaïde.*

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me ſuivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous ſuis obligée plus qu'on ne ſçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, ſans lui, de paroître à ſes yeux.

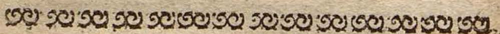


SCENE XVII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assûre, a paru toute réjouie, lorsque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.



SCENE XVIII.

ISIDORE sous le voile de Zaïde, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraste.*

PUisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderai la mémoire.

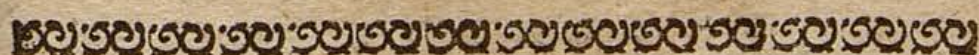
ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pédre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

[*seul.*]

C'est trop de grace que vous me faites. Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.



SCENE XIX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

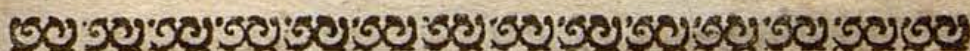
COmment! Que veut dire cela?

ZAIDE *sans voile.*

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous étes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pédre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà.



SCENE XX.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

SErviteur, seigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une piéce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce ſont gens vêtus en Maures, qui danſent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt une injure qui ſe doive ſouffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui ſont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Juſtice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

Comment! De quoy parlez-vous-là?

LE SENATEUR.

Je parle de ma maſcarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires que de plaiſir. Allons, Meſſieurs, venez. Voyons ſi cela ira bien.

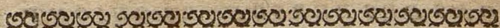
D. PEDRE.

La peſte ſoit du fou, avec ſa maſcarade!

LE SENATEUR.

Diantre ſoit le fâcheux, avec ſon affaire!

SCE-



SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRE'E DE BALLET.

[*Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le Sénateur, & finissent la Comédie.*]

FIN.



NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITE' danſé & chanté dans le Sicilien, Comedie-Ballet.

Dom Pédre, *le Sieur Moliere.*
Adraſte, *le Sieur la Grange.*
Iſidore, *Mademoiſelle de Brie.*
Zaïde, *Mademoiſelle Moliere.*
Hali, *le Sieur la Thorilliere.*
Un Sénateur, *le Sieur du Croiſi.*
Muſiciens chantans, *les Sieurs Blondel, Gaye, Noblet.*
Eſclave Turc chantant, *le Sieur Gaye.*
Eſclaves Turcs danſans, *les Sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Peſan.*
Maures de qualité, *le* ROI, *Monſieur le Grand, les Marquis de Villeroy & de Raſſan.*
Maureſques de qualité, MADAME, *Mademoiſelle de la Valliére, Madame de Rochefort, Mademoiſelle de Brancas.*
Maures nuds, *Meſſieurs Cocquet, de Souville, les Sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier, & des Airs galands.*
Maures à Capot, *les Sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

FIN DU TOME SECOND.







